This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,400,184

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES 1817

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES 1817

SOUVENIRS

DE

SAINT-CYR.

Ce livre étant exclusivement destiné aux élèves anciens ou futurs de l'École de Saint-Cyr et aux officiers, aucun exemplaire n'en sera vendu au public.

IMP. MONTALANT BOUGLEUX.

SOUVENIRS

DE

SAINT-CYR

VERSAILLES,

IMPRIMERIE DE MONTALANT-BOUGLEUX,

Ancien éditeur (1812) de l'École impériale spéciale militaire de Saint-Cyr.

6, AVENUE DE SCEAUX.

1857

840.8
S729
1857

0340262-190

AU LECTEUR.

C'EST aux anciens Élèves de l'École militaire que ce volume est adressé. La *Muse de Saint-Cyr*, publiée en 1829, initiait déjà le public à quelques scènes de la vie intime du Saint-Cyrien. Depuis cette époque, bien des promotions se sont succédé et bien des chansons ont été faites; chaque année, de nouvelles productions sont venues s'ajouter aux anciennes et se sont transmises de main en main avec un religieux scrupule, comme un précieux héritage.

Plus de vingt années nous séparent aujourd'hui de l'époque où parut le premier recueil des souvenirs poétiques de l'École militaire; le nombre des officiers sortis de Saint-Cyr s'est beaucoup accru; il n'est pas un régiment dans l'armée qui ne compte dans son sein quelques anciens élèves de l'École; on les trouve partout, à tous les degrés de la hiérarchie militaire, depuis les plus hautes dignités jusqu'aux derniers grades; et dans cette foule d'officiers, pas un n'a oublié d'où il sort, tous se rappellent leur commune origine, et s'il est vrai de dire que l'épaulette établit entre ceux qui la portent un lien de confraternité, combien encore n'est-ce pas plus vrai pour les anciens élèves de Saint-Cyr!

Enfants d'une même mère, quel que soit le rang, quel que soit l'âge, tous se retrouvent avec plaisir, tous aiment à revenir en arrière; les plus anciens évoquent le passé et se rajeunissent au contact de leurs jeunes camarades, tandis que l'officier qui débute cherche dans les traditions de l'École quelque souvenir qui le vieillisse, pour ainsi dire, et le reporte au temps de ses devanciers.

Peu importe donc la valeur littéraire des pièces que nous publions; si leur style laisse quelque chose à désirer, qu'on se souvienne, en les lisant, des circonstances auxquelles elles doivent le jour. Ce n'est pas pour

l'Académie que Saint-Cyr fait ses chansons; c'est pour passer quelques heures d'une longue captivité, c'est pour élever à chaque événement qui vient rompre la triste monotomie de la vie intérieure de l'École un monument dans la mémoire de ceux qui en furent les contemporains. Et lorsqu'un jour on se retrouve hors de cette enceinte, n'est-on pas heureux de pouvoir répéter entre soi quelques-uns de ces vieux refrains qu'on a tant de fois chantés tous ensemble?

Ce recueil n'est destiné d'ailleurs, nous le répétons, qu'aux anciens élèves de l'École; il n'est pas entré dans notre pensée de faire un livre pour le public. Si toutefois quelque exemplaire tombait sous ses yeux, qu'il n'oublie pas ce que sont nos poésies, comment elles ont été faites et le but tout spécial dans lequel on les a imprimées.

Outre les pièces publiées en 1829, dont nous donnons ici une deuxième édition, notre volume contient encore un grand nombre de nouveaux morceaux. Parmi les nombreuses inspirations de notre muse, nous avons choisi avec soin les plus capables de désarmer la critique, si prompte à s'éveiller, et dont les rigueurs sont toujours à craindre malgré nos efforts pour décliner sa censure.

Si, en parcourant la *Muse de* 1853, le lecteur peut s'oublier un instant et rêver au passé, si la lecture de ces pièces, dont beaucoup sont déjà connues de tous, et d'autres de quelques-uns seulement, peut, à quelque titre que ce soit, resserrer les liens d'amitié et de fraternité qui doivent unir à tout jamais les enfants de l'École spéciale militaire, les efforts de ceux qui ont apporté ici leur concours seront largement récompensés et notre but sera atteint.

Aux générations futures appartient le soin de continuer la tâche, et de venir, en nous rappelant l'époque actuelle, nous rajeunir à notre tour.

Saint-Cyr, 1853.

PRÉFACE DE 1857.

Depuis la dernière édition de nos *Souvenirs*, trois promotions ont passé à l'École ; la guerre d'Orient a précipité leur départ, et on les a vues sur la terre de Crimée prodiguer leur sang pour l'honneur du pays. Beaucoup sont morts, et dans ce livre, plus d'une page appartient à l'un des héros qui ont succombé.

C'était donc un devoir sacré pour nous de continuer l'œuvre de nos anciens, un hommage rendu à la mémoire des victimes, un témoignage d'affection pour ceux qui nous précèdent dans l'armée. Plus tard, en relisant ces vieux souvenirs de l'École, nous serons excités à suivre le bel exemple de nos devanciers; nous nous rappellerons avec plaisir les amis qui ont supporté avec nous le temps de l'épreuve, et ce sera un engagement pour les promotions à venir de continuer les anciennes traditions qui ont porté si haut le renom militaire de Saint-Cyr. A elles appartiendra de poursuivre la tâche qui doit relier entre eux par les souvenirs tous les enfants de l'École.

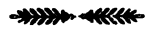
Saint-Cyr, le 2 juillet 1857.

NOMS DES PROMOTIONS.

Dates de l'entrée.		Dates de la sortie	
1827.	—	1829.	. .
1828.	—	1830.	. .
1829.	—	1831.	. .
1830.	—	1832.	. . du Firmament.
1831.	—	1833.	. .
1832.	—	1834.	. .
1833.	—	1835.	. .
1834.	—	1836.	. .
1835.	—	1837.	. . de la Comète.
1836.	—	1838.	. . de la Concorde.
1837.	—	1839.	. . de Constantine.
1838.	—	1840.	. . de l'Obélisque.
1839.	—	1841.	. . de Mazagran.
1840.	—	1842.	. . des Cendres.
1841.	—	1843.	. . de la Nécessité ou d'Orient. (Officiers de mai 1843.)
1842.	—	1844.	. . du Tremblement.
1843.	—	1845.	. . d'Isly.

Dates de l'entrée.	Dates de la sortie.	
1844. —	1846.	. . de Djemmah.
1845. —	1847.	. . d'Ibrahim ou de Pologne.
1846. —	1848.	. . d'Italie.
1847. —	1849.	. . de la République.
1848. —	1850.	. . de Hongrie.
1849. —	1851.	. . de Zaatcha.
1850. —	1852.	. . de Kabylie.
1851. —	1853.	. . de l'Aigle.
1852. —	1854.	. . de l'Empire.
1853. —	1855.	. . { 31 janvier. / 1er octobre. } de Turquie.
1854.	{ 1855. / 1856.	. . / . . } de Crimée.
1855 (janv.)	1856.	. . de Sébastopol.
1855. —	1857.	. . du Prince Impérial.
1856. —	1858.	. .

Notice. — A la fin de chaque année et dès que les anciens sont partis, les conscrits deviennent à leur tour anciens; c'est à ce moment, et avant de partir pour son congé de fin d'année que la promotion qui vient de terminer sa première année d'étude se baptise du nom de l'événement le plus remarquable de l'année. D'où vient cette coutume et à quelle époque a-t-elle commencé? Nous l'ignorons. Elle n'existait pas en 1810, nous la trouvons établie en 1830. Nous donnons ici tous les noms que nous avons pu recueillir, et nous souhaitons que la lacune qui y existe soit comblée par nos successeurs.



A

LA MUSE DE SAINT-CYR.

(1853.)

Au sein des champs tu pris naissance,
Aimable Muse, — et ton berceau,
Jadis gardé par l'Innocence,
S'abrite aujourd'hui d'un drapeau.

Longtemps, une pure harmonie,
D'*Esther* le rhythme gracieux,
Ainsi qu'un parfum de l'Asie,
Pour toi s'exhala vers les cieux....

Parfois encore, des charmilles
Un écho lointain nous poursuit,

Mêlant les chœurs des jeunes filles
Aux vagues concerts de la nuit.

Mais de son aile impatiente
Le temps nous presse tous les jours,
Et tout cède à sa faux tranchante :
Grâces, talents, jeunesse, amours !

Ainsi, tourterelles plaintives,
Fuyant les serres de l'autour,
Vous avez dû, pour d'autres rives,
Prendre votre vol sans retour !

Pour perpétuer d'âge en âge,
O Muse, ton culte en ces lieux,
Nous venons t'apporter l'hommage
Du fruit de nos efforts pieux.

Maint critique, à l'humeur chagrine,
Pourra d'un style exagéré,
Gémir, en voyant que Racine
Nous légua son luth inspiré.

Pardonne-nous, — Mars dès l'aurore,
Imposant ses chants à nos voix,
Fait qu'elles sont rudes encore
Lorsqu'il leur faut chanter les bois.

Si pour embellir ta couronne,
Ces fleurs ont trop peu de fraîcheur,
Nous aurons du moins à ton trône
Inscrit ces mots : PATRIE, HONNEUR.

Et plus tard, à la fleur champêtre,
Trop fragile aux mains du guerrier,
Il nous sera donné peut-être
D'unir le rameau de laurier !

DOUZE JOURNÉES

DE PRISON.

INTRODUCTION.

Ma main, durant ces jours d'une peine éphémère,
N'a tracé pour personne une pensée amère...
Aussi je ne crains pas que la sage équité
Proscrive ces enfants de la *Nécessité* [1].

[1] Surnom que s'était donné la promotion dont l'auteur faisait partie.

PREMIÈRE JOURNÉE.

3 octobre.

Est-ce le jour enfin, dont la pâle lumière
Jette un rayon douteux sur ma faible paupière ?
Ou de l'astre des nuits quelque reflet menteur
Vient-il seul m'apporter sa mourante lueur ?
Mais je préfère encor la nuit et son silence
Aux vains bruits d'un faux jour, sombre et sans espérance.
La nuit, on peut rêver plus en paix que le jour...
Avec elle la nuit verse un parfum d'amour
Qui d'un cœur de vingt ans sait calmer la tristesse.
Ainsi la tendre fleur qu'un doux zéphyr caresse,
S'entr'ouvrant aux rayons d'un soleil radieux,
Semble braver l'effort de l'autan furieux.

C'est la nuit... Le marteau sur le timbre sonore
Vient de frapper un coup : il n'est qu'une heure encore !
Pour toi seul dans ces murs c'est l'heure du réveil :
Tu songeras demain, prisonnier, au sommeil...
Le sergent dort en paix, tout est calme et tranquille !
Allumons...

Tu dormais aussi, toi, grande ville,
Avec tes beaux palais et leurs coupoles d'or,
Tu dormais dans la nuit du six de thermidor,
Lorsque tes triumvirs préparaient des tempêtes
(Insensés ! l'ouragan allait courber leurs têtes...) ;
Tu dormais : tel jadis le vieux peuple romain
Reposait, attendant les jeux du lendemain.
Ton jeu d'alors, Paris, c'était la guillotine !...

Parmi ceux qu'au bourreau Robespierre destine,
Au fond d'un noir cachot veille seul un proscrit.
Sur la liste de mort depuis longtemps inscrit,
Des maîtres de ses jours il connaît la justice.
Dès longtemps il est prêt à marcher au supplice.
Il sait qu'il ne lui reste à vivre qu'un instant,
Il sait qu'au point du jour la charrette l'attend ;

Et pourtant il sourit comme à quelque doux rêve,
Il est heureux, il songe à ces vers qu'il achève.
Il peut donc lui laisser du moins ce souvenir!
Il mourra... Mais ces vers vivront dans l'avenir!
A l'heure du repas, quand la jeune captive
Le cherchera demain, inquiète et craintive,
Il veut que, pour charmer ses regrets superflus,
L'enfant garde ce don de l'ami qui n'est plus.

Puis son front s'assombrit : il va quitter son frère,
Il ne recevra plus les baisers de sa mère.
Mais de ses yeux voilés semblent couler des pleurs!
— Sur sa tombe plus tard jettera-t-on des fleurs?
Quel sort attend son nom? la gloire ou le silence? —
Va, poète... reprends ta noble confiance!
L'avenir est à toi, car l'immortalité
Est acquise au talent, dès qu'il l'a mérité.
Au pied de l'échafaud la gloire est ton partage :
La France recevra de toi pour héritage
Ces vers, ces derniers vers écrits dans ta prison,
Beaux esprits nouveau-nés au jour de la moisson.

Pour moi, captif aussi, j'ai laissé ma pensée
Offrir un saint tribut à ta cendre glacée.

De tes vers si touchants sensible admirateur,
Dans ma prison je dois à leur charme enchanteur
Le réveil de mon ame à dormir condamnée :
Heureux par toi, je t'ai consacré ma journée.

DEUXIÈME JOURNÉE.

4 octobre.

Vous qui m'avez privé de la clarté des cieux,
Pourquoi vous maudirais-je? ici je suis heureux!...

Car j'aime, prisonnier en mon humble cellule,
A l'heure où se reflète un pâle crépuscule
Sur mes quatre murs blancs,
J'aime à me rappeler souvenirs qui s'effacent,
Derniers restes vivants de tous les jours qui passent
Ou tristes ou riants.

Le soir, c'est pour toute ame heure de rêverie;
C'est l'instant où l'on pleure en silence, où l'on prie
Pour ceux qui ne sont plus;
L'instant où dans les airs on entend une plainte,
L'instant où retentit au loin la cloche sainte
Qui sonne l'Angelus!

Et puis quel lieu plus propre à la mélancolie?
Que de noms sont ici que le présent oublie
Le soir de leur matin!
Ils restent près de nous, reliques d'un autre âge,
Comme pour inviter à feuilleter leur page
Au livre du destin!

Où sont-ils maintenant, nos aînés dans l'arène?
Que nous a laissé d'eux le temps qui tout entraîne?
Peut-être un souvenir.
Et combien ont passé dont l'horizon prospère
Semblait leur réserver au bout de la carrière
Place dans l'avenir!...

Mais pourquoi soulever le voile
Qui cache leur sort à nos yeux?...
Quand une fugitive étoile
Fuit et disparaît dans les cieux,

Allons-nous sonder le mystère
Qui de sa lueur éphémère
Prive cet astre passager?...
Allons-nous rechercher la cause
Qui fait sitôt mourir la rose
Au souffle d'un vent si léger?

Si le passé nous intéresse,
Cherchons-y souvenir plus doux!
N'appelons pas jours de tristesse,
Ils luiront assez tôt pour nous!
Ne sommes-nous pas de ce monde
Où la brise qui ride l'onde
Suffit pour éloigner du bord
Le voyageur dont le navire
Voguant sur l'aile du zéphire
Peut-être allait toucher le port!

Laissons reposer sous la pierre
Tous ceux que le temps a fauchés,
Et n'interrogeons pas la terre
Sur les secrets qu'elle a cachés :
Car le passé, c'est un abîme;
Heureux qui peut gravir la cime
Du mont qui borne son chemin,
Sans jeter un regard timide

Vers la plage où le gouffre avide
Peut l'engloutir le lendemain !

Pourtant j'aime à rêver du passé qui s'envole,
Mais du passé riant qui charme et qui console,
Et ne laisse en nos cœurs que des pensers d'amour.
J'aime à rêver de vous à la chute du jour,
Anges qui n'êtes plus, douces, saintes colombes,
Qui dormez maintenant, qui dormez sous vos tombes ;
J'aime à ressusciter pour vous les jours passés
Et tous leurs souvenirs déjà presque effacés.

J'aime à revoir ainsi la fraîche jeune fille,
Avec sa robe blanche et sa noire mantille,
Avec ses longs cheveux
Que retenait le peigne ou qui flottaient en tresses,
Avec son front si pur et les vagues tristesses
Qui voilaient ses beaux yeux.

J'aime à la voir errant, folâtre, insoucieuse,
A l'ombre d'un bosquet se pencher gracieuse
Pour cueillir une fleur ;
Puis de ses doigts légers arracher feuille à feuille
Pour voir combien d'amour cette fleur qu'elle effeuille
Va promettre à son cœur !

J'aime à la voir sur-tout lorsque, fière et splendide
De ses nouveaux atours, la belle enfant timide,
Pour charmer le grand roi
Venait tenter d'Esther le rôle difficile
Ou dans les chœurs divins, pieuse jeune fille.
Chanter l'hymne de foi.

Pour vous, anges du ciel, brillante était l'aurore!...
Sans ennui, sans douleur, vous ne comptiez encore
Que de calmes printemps!
Fleurs, vous viviez parmi les fleurs du jour écloses,
Et la brise apportait le doux parfum des roses
A vos cœurs de seize ans!

Vous avez quitté cette terre
Où les fleurs naissaient chaque jour,
Et maintenant nos cris de guerre
Ont remplacé vos chants d'amour.
Depuis ce temps, dans nos prairies
Plus de pelouses bien fleuries!
Plus de jardins! plus de bosquets!
Plus de roses! plus de verdure!
Et dans nos champs plus d'onde pure
Pour mirer vos regards coquets!

Pourtant l'air qu'ici l'on respire
A gardé des parfums si doux,
Qu'on peut croire que le zéphire
Apporte un souvenir de vous...
Lorsque la feuille se balance
Le soir, vers vous le cœur s'élance
Comme d'un vol rapide et sûr
S'élance la jeune hirondelle
Qui cherche, balançant son aile,
Un ciel brodé d'or et d'azur...

En vain chaque jour nous enlève
Un fragment des siècles passés....
Toujours je vous revois en rêve,
Avec vos longs cheveux tressés,
Vos fronts purs, vos bouches rieuses,
Dans nos plaines silencieuses
Errer quand vient l'ombre du soir,
Ou voler sur la balancelle,
Ou dans notre sainte chapelle
Prier et tenir l'encensoir.

A cette heure le vent fait-il plier le saule,
J'entends comme le bruit d'une robe qui frôle...
Si quelque son lointain retentit dans les airs,
Ce sont vos fraîches voix qui forment les concerts...

Douces illusions! souvenirs d'un autre âge!
Dans mon cœur aujourd'hui vit encore votre image.
Pour moi, penser à vous, c'est voir dans ma prison
Un beau ciel succéder à mon sombre horizon.

TROISIÈME JOURNÉE.

8 octobre.

SONNET.

Si, poussé par le vent vers la rive étrangère,
Le pauvre nautonier s'est éloigné du port,
Joyeux il voit l'esquif se rapprocher du bord,
Caressé mollement par la brise légère.

— Après les bruits du jour, le silence du soir !
Sur l'horizon des eaux, le calme après l'orage ! —
Pense-t-il en voyant le terme du voyage...
Et près du gouvernail, tranquille il va s'asseoir.

Ainsi le faible cœur qu'une douleur profonde
Dès sa plus tendre enfance a bercé chaque jour,
Qui s'est vu sans appui lancé seul dans le monde,

S'il vient dans sa souffrance à connaître l'amour,
Vers le port du bonheur entrevoit son retour,
Et se livre sans crainte aux caprices de l'onde.

QUATRIÈME JOURNÉE.

9 octobre.

Ce soir, le ciel est sombre... et ses épais nuages
Pour la nuit qui s'approche annoncent les orages!
Il fait froid aujourd'hui dans ma triste prison!...
Novembre va bientôt paraître à l'horizon.

Voilà l'hiver, Paris... qui ramène les fêtes :
Pour plus d'un bal déjà les parures sont prêtes!
Le beau monde revient des climats étrangers
Se promener encor sous tes frais orangers;
Tes salons, repeuplés de belles jeunes filles,
Dans quelques jours verront renaître les quadrilles...

Des chefs-d'œuvre nouveaux commence la saison :
Chaque théâtre espère une riche moisson ;
Et bientôt, enrichi par l'art, notre musée
Offrira ses trésors à la foule empressée.

Voilà l'hiver, Paris... et ses mille plaisirs,
Qui du riche bientôt charmeront les loisirs!...
L'on prépare déjà dans tes splendides salles
Tout l'appareil pompeux des folles saturnales;
Étincelant déjà, les lustres les plus beaux
Remplacent de l'été les modestes flambeaux;
Le gaz brille tout seul au sein des galeries
Où j'ai tant promené mes vagues rêveries,
Et, par ses mille becs rejetant sa clarté,
Éclaire les lambris d'un reflet argenté.

Voilà l'hiver, Paris... heureux qui peut tranquille
Goûter tous les plaisirs qu'alors offre la ville;
Et, libre de son sort, sans travaux et sans soins,
Courir de bal en bal et de fêtes en fêtes;
Optimiste parfait, se rire des tempêtes;
Et vivant à l'abri des chances du destin,
Proclamer que la vie est un joyeux festin!

CINQUIÈME JOURNÉE.

10 octobre.

L'OISEAU volage
Qui fuit sa cage
N'est pas, je gage,
Plus gai que moi
Lorsque, sans peine
Brisant sa chaîne,
Mon cœur m'entraîne
Vers toi!

La sainte Église,
A Dieu soumise,

Livre à la brise
Un chant de foi
Moins vrai, ma chère,
Que ma prière
Volant légère
  Vers toi !

La jeune aurore
Qui, pâle encore,
De mon mur dore,
L'humble paroi
Est moins riante,
O ma charmante !
Et moins brillante
  Que toi !

L'herbe fleurie
De la prairie
Est tôt flétrie;
Mais cette loi
Qui vite enlève
Aux fleurs leur sève
Est comme un rêve
  Pour toi !

Dans sa richesse
La noble altesse
Qui fière presse
Son palefroi
Serait joyeuse
D'être, orgueilleuse,
Si gracieuse
Que toi !

Pour moi qui t'aime,
Je pairais même
D'un diadême,
Si j'étais roi,
O mon idole !
Douce parole
De toi !

SIXIÈME JOURNÉE.

11 octobre.

Ici, comme partout, ma gracieuse idole,
Ton image me suit, rêve de chaque jour!
C'est elle dans mes maux qui toujours me console....
Amie, à toi ce chant que m'a dicté l'amour!

N'es-tu pas ici-bas le flambeau qui m'éclaire,
L'étoile de mon cœur, de mes jours le soutien?
A ces heures de doute où la vie est amère,
N'es-tu pas mon espoir et mon ange gardien?

Qu'importe l'avenir que le ciel me prépare?...
Mon avenir, à moi... c'est de garder ton cœur!

Il est mon seul trésor : aussi, j'en suis avare ;
Car tu me l'as donné dans des jours de douleur.

Dis-moi, te souviens-tu de nos jeunes années,
Lorsque nos pas tremblants foulaient le vert gazon ?
Ah ! nous avons compté de bien tristes journées !
Et Dieu doit à nos cœurs un plus calme horizon.

Nous avons traversé, ma sœur, le premier âge,
L'un sur l'autre appuyés pour nous soutenir mieux...
A genoux tous les deux quand grondait un orage,
Nous priions l'un pour l'autre, et regardions les cieux.

Dis-moi, te souviens-tu de nos pensers étranges ?
De nos songes si vains et cependant si doux ?...
Nous nous sommes aimés comme s'aiment les anges !...
De notre amour si pur peut-être ils sont jaloux.

Car, Dieu le sait, plus tard, quand, perdus dans ce monde,
Sans autre guide, enfants, que notre simple amour,
Inquiets, nous avons tous deux affronté l'onde,
Nos deux cœurs sont restés purs comme au premier jour.

Dis-moi, te souviens-tu de cette humble demeure
Où nous avons passé tous deux nos premiers ans,
Où, tous deux réunis, tous les jours, à toute heure,
Nous voyions naître ensemble et mourir le printemps?

Te souviens-tu, ma sœur, de nos plaines fleuries,
De nos fertiles champs, de nos riants coteaux,
De nos ruisseaux si clairs, qui baignaient les prairies,
De nos chemins bordés de chênes et d'ormeaux?

Pour nous, le monde alors... c'était notre ermitage;
Nous avions pour amis tous les oiseaux des bois;
Nous étions presque heureux, comme on l'est à cet âge,
Quand sur le cœur déjà la souffrance a des droits.

Depuis lors, nous avons passé bien des tempêtes :
Et si nous n'avons pas vieilli sous les douleurs,
Si le vent des chagrins n'a pas blanchi nos têtes,
C'est que nous étions deux, deux pour verser des pleurs...

Un soir, t'en souviens-tu? le ciel était sans voiles,
Dans le lointain mouraient les derniers feux du jour;
A l'horizon d'azur déjà quelques étoiles
Scintillaient, de la nuit annonçant le retour...

Devant nous s'étendait une riche nature...
L'un près de l'autre assis sur le bord du chemin,
Nous foulions sous nos pieds des tapis de verdure;
Moi, je rêvais pensif; alors tu pris ma main :

« Vois, ami ! me dis-tu, calme est cette journée !
« Et cependant hier, là, l'orage a passé !
« Ainsi pour nous, crois-moi, dans le cours de l'année,
« Un jour sombre est toujours par un autre effacé.

« Pourquoi maudire, ami, la vie à son aurore ?...
« Pour t'aider à souffrir, n'as-tu pas une sœur
« Qui reste près de toi pour supporter encore
« La moitié des chagrins réservés à ton cœur ?... »

Et j'écoutais heureux ta voix mélodieuse ;
Et j'admirais ton front qui rayonnait d'espoir,
Ta céleste figure alors si radieuse,
Tes blonds cheveux dorés par les reflets du soir !...

Depuis, j'ai bien souffert... mais toujours ta tendresse
Contre le désespoir a su me protéger;
Toujours tu fus fidèle à ta sainte promesse...
Et partageant mes maux, tu sus les alléger.

Loin de toi, que le jour ou commence ou s'achève,
Je ne demande à Dieu que de nous réunir.
Ah! puisse-t-il bientôt réaliser ce rêve!...
En attendant, ma sœur, je vis de souvenir.

SEPTIÈME JOURNÉE.

12 octobre.

Son nom de la madone
Est le nom simple et doux ;
L'enfant à deux genoux
Implore sa patronne.

Sur son front soucieux
Quand rugit la tempête,
Le marin le répète,
S'il redoute les cieux.

Sur sa barque légère
Le fier Napolitain

Le dit soir et matin
En faisant sa prière.

Il est inscrit toujours
Au chœur de la chapelle ;
Car ainsi l'on appelle
Dame de Bon-Secours.

Sur une sainte terre
Cherchant un beau renom,
Le preux avait ce nom
Jadis pour cri de guerre.

En France, un puissant roi,
Aux heures de détresse,
Le murmurait sans cesse
Comme un acte de foi.

A son heure dernière
Le pauvre le bénit,
Et ce nom seul bannit
Les pleurs de la chaumière.

Au clocher du couvent
Dès que l'Angelus sonne,
Le soir, la tendre nonne
L'invoque bien souvent.

Le jeune homme timide
Le soupire en secret,
Lorsqu'un vague regret
Trouble son cœur candide.

Ce nom si gracieux,
Faut-il donc vous le dire?...
Écoutez le zéphire :
Il l'apporte des cieux!

HUITIÈME JOURNÉE.

13 octobre.

Mon flambeau projetait son ombre vacillante
Sur les murs délabrés de mon humble réduit :
Je me souvins alors .. et ma main vigilante
Pour consoler un cœur a tracé ce qui suit :

Pourquoi tant mépriser une femme tombée?
Le malheur doit-il donc avilir sans retour ?...
Comme la fleur des champs que le vent a courbée,
Ne pourra-t-elle pas se relever un jour ?

Parmi ces tristes cœurs, que poursuit l'anathême,
Plus d'un est pur encor, qui, digne de pardon,

Reviendrait sans effort à la vertu qu'il aime,
Si d'un peu de pitié vous lui faisiez le don.

Ah ! ne maudissez pas, plaignez ces pauvres femmes !
Si pâles sont leurs jours et si décolorés
Que c'est devoir vraiment que de plaindre ces ames,
Dont les premiers printemps sont sitôt déflorés !

Plaignez-les ! la pitié peut-elle être stérile
Pour ces anges déchus qui doivent tant souffrir !
Plaignez-lez ! car maudire est tâche difficile...
Ceux qui savent aimer ne savent pas flétrir.

NEUVIÈME JOURNÉE.

14 octobre.

Du couvent échappée à la prison austère,
Jadis la jeune nonne, à l'ombre du mystère,
Chantait, en se mirant dans les limpides flots,
De nos vieux romanciers ces stances en échos :

« Ce son que la brise apporte
« Porte
« Un cachet des gracieux
« Cieux.

« Qui donc, au bois qui frissonne,
« Sonne

« Au lointain un si touchant
« Chant?

« Est-ce la voix qui m'invite
« Vite
« A retourner au couvent,
« Vent!

« Oh non!... Tant que la verdure
« Dure;
« Tant qu'on te suit le matin
« Thym;

« Tant qu'une larme t'arrose,
« Rose
« Que nous cueillons à genoux.
« Nous;

« Dans les prés qu'une onde avive
« Vive,
« Tant que naissent les jolis
« Lis;

« Tant qu'une robe d'opale
« Pâle
« Au ciel s'offre à mes joyeux
« Yeux ;

« Tant que de la nuit le voile
« Voile
« La fin de riants toujours
« Jours :

« Je veux rester dans la plaine
« Pleine
« De troupeaux qui vont bêlants
« Lents.

« Pour se guider la madone
« Donne
« Ici l'amour pour flambeau
« Beau.

« Mon cœur, qui vient de l'entendre
« Tendre,
« A son feu qui toujours croît
« Croît.

« Car à celui qui, parjure,
« Jure,
« Dieu ne fait pas d'un pardon
« Don ;

« Et l'ennui qui le domine
« Mine
« Les jours, si le faux amant
« Ment;

« Mais celui-là qui moi-même
« M'aime
« N'a pas un aussi moqueur
« Cœur.

« Je vais, pour le satisfaire,
« Faire
« Enfin l'aveu qu'il attend
« Tant !

« Car le nœud qui nous rassemble
« Semble
« Formé d'un tissu d'azur
« Sûr ! »

DIXIÈME JOURNÉE.

15 octobre.

HEUREUX le prisonnier, s'il garde sur sa lyre
Une corde qui vibre au contact du malheur !
Car Dieu bénit ses chants et son noble délire,
Et prête un peu de force au poète qu'inspire
Une sainte douleur !...

Honte à vous, cœurs impurs qui ne pouvez comprendre
Que l'on doit respecter ce qui fut grand et beau,
Que d'un prince l'on doit laisser en paix la cendre,
Qu'aux sépulcres de Dreux l'on ne doit pas descendre
Pour fouler un tombeau !

Au trône près duquel le ciel l'avait fait naître,
Un peuple tout entier reconnaissait ses droits;
Et Dieu, qui dès ce jour l'avait proscrit peut-être,
Avait doté ce front qui plus tard devait être
Ceint du bandeau des rois.

De nos monts blancs de neige alors que l'avalanche
Roule déracinant les arbres les plus forts,
Le vieux chêne au tronc dur qui sur sa souche penche,
S'il résiste à ce choc, voit sa plus belle branche
Tomber sous ses efforts.

Ainsi, notre vieux roi, sur le déclin de l'âge,
Après avoir bravé longtemps les coups du sort,
Vit tomber près de lui le fils qui pour partage
Devait avoir un jour la France en héritage,
Et que faucha la mort.

Car le brillant éclat des têtes couronnées
Ne les préserve pas de la faux des destins!
Elles sont comme nous au malheur condamnées,
Et Dieu dispense aux rois plus de sombres journées
Que de riants matins.

Que ceux-là qui partout font de la polémique
Discutent à loisir autour de ce cercueil!...
Notre honneur est, à nous, notre foi politique...
N'apportons donc, amis, aux pieds du marbre antique
Que des pensers de deuil.

Car nous, enfants perdus de cette vieille école,
Lorsqu'on venait en foule implorer son appui,
Nous n'avons pas alors encensé son idole;
Mais quand de son trépas la France se désole,
Venons pleurer sur lui.

Nos aînés l'ont tous vu, dans l'arène sanglante,
Conduire au champ d'honneur nos régiments épars;
Et le premier au feu, le dernier sous la tente,
Joyeux dans les périls d'une mêlée ardente,
Guider nos étendards.

Tous l'ont vu, dans ces jours de brillante mémoire,
Comme un simple soldat aux périls s'exposer;
Et, brûlant d'ajouter à son passé de gloire,
Au col du Téniah, pour fixer la victoire,
Au galop s'élancer.

Nous qu'il a visités dans des temps plus prospères,
Nous l'avons vu, témoin de nos ébats guerriers,
Applaudir vivement à ces jeux militaires,
Préludes innocents de ces terribles guerres
Qui donnent les lauriers.

Ah ! pouvions-nous prévoir que par Dieu condamnée,
Comme un rameau brisé par le choc de l'autan,
Sa vie avait à peine à compter une année !
Car, mes amis, nos fronts depuis cette journée
N'ont pas vieilli d'un an.

Sur toi seul reposait tout l'espoir de la France,
Prince... notre pays parlera dans cent ans
Du fils de roi frappé sitôt par la souffrance...
Et tous ceux qui du peuple ont compris l'espérance
Le pleureront longtemps.

Ta mort à nos regrets offrait un champ fertile...
Si la force a trompé mon légitime effort,
La faute est à moi seul... la tâche était facile,
Mais sans doute ma main à ramer trop débile
M'a laissé loin du port.

ONZIÈME JOURNÉE.

16 octobre.

Pour la première fois de ma triste demeure
Je devais aujourd'hui sortir pendant une heure :
Bercé d'un doux espoir, de mon sort satisfait,
Je m'endormis... Voici le rêve que j'ai fait...

Un ciel sans nuage
D'un bosquet fleuri
Rendait doux l'ombrage :
Assis sous l'abri
D'un riant bocage.

J'écoutais joyeux
D'une source pure
Le lointain murmure,
Et sur la verdure
Je suivais des yeux

De l'onde fuyante
Les mille détours...
Si gaie est la pente
De l'eau qui serpente
Et coule toujours!...

Près de mon oreille
Dans l'air bourdonnait,
Agitant son aile,
Et puis butinait
La soigneuse abeille.

Papillon d'azur
Qui toujours se pose
Sur la fleur éclose,
Suçait d'une rose
Le calice pur.

Ici la fauvette
Sifflait un air vif,
Et mêlait, coquette,
A son ariette
Quelque son plaintif.

Du bois solitaire
Un chant gracieux
Perdu sur la terre
Montait vers les cieux
Comme une prière.

Voilà le bonheur,
Car douce est la vie,
Lorsque pour patrie
L'on a la prairie,
Disais-je à mon cœur.

Déposons la rame !
Là, point de prison !
La vie est sans drame,
Et pure est mon ame
Comme l'horizon...

Et mon cœur rebelle
Me disait tout bas :
Mais peut-être celle
Qu'on mène là-bas
Plus heureuse est-elle...

Ange des plaisirs,
Ta durée est brève,
Et mon cœur qui rêve
Garde encor la sève
Des jeunes désirs.

Loin de cette plage
Quel sera mon sort ?...
Cet autre rivage
Pour toi, cœur volage,
Aura-t-il un port ?...

Alors, obéissant à mon ame inquiète,
De ce riant tableau je détournai la tête,
Mon cœur l'avait déjà contre un autre échangé !...
Quand je revins à moi, la scène avait changé.

Un horizon de fumée
Se déroulait à mes yeux ;

La nue était enflammée,
L'oiseau fuyait vers les cieux;
Comme un torrent dans la plaine,
Près de moi foulant l'arène,
S'élançaient les escadrons;
Sur leurs chevaux de bataille,
Bravant joyeux la mitraille
Qui va sifflant sur les fronts.

Pour parfum j'avais la poudre
Qui voilait les étendards;
J'entendais gronder la foudre
Sur les bataillons épars,
Puis au loin dans la vallée
Le fracas de la mêlée,
Des sabres étincelants
Le cliquetis qui résonne,
Le bruit du canon qui tonne
Et les cris des combattants.

Le clairon, dans la carrière,
Sonnait l'hymne du vainqueur,
Et la trompette guerrière
Faisait tressaillir mon cœur.
J'étais honteux de ma vie,
Je voyais avec envie

Tous les jeunes officiers
Couverts de sang et de gloire
Venir après la victoire
Chercher leur part de lauriers.

« Choisis, me disait mon ame :
« Là, le ciel toujours si pur ;
« Ici, l'horizon de flamme
« Qui du ciel voile l'azur ;
« Là, les concerts des fauvettes ;
« Ici, la voix des trompettes
« Guidant le brave aux combats ;
« Là, cette onde claire et belle ;
« Ici, le sang qui ruisselle
« Et se fige sous tes pas... »

Adieu donc, riche prairie,
Pour moi trop calme séjour !
Je veux voir dans ma patrie
Si l'on peut grandir un jour...
Car aux chants de ton bocage
Je préfère de l'orage
Les sons qui sifflent dans l'air,
A ton soleil qui rayonne
La nuit qu'en tous sens sillonne
Le jet brillant de l'éclair !

Et, saisi tout-à-coup d'une ardeur belliqueuse,
Je bondissais déjà sur l'arène poudreuse...
Quand un bruit de verrous, m'arrachant au sommeil,
Vint m'annoncer enfin mon heure de soleil.

DOUZIÈME JOURNÉE.

17 octobre.

SONNET.

A MES AMIS.

Ma prison réfléchit les feux mourants du soir;
Dans une heure se clôt ma douzième journée :
Au pied du lit grossier dont ma case est ornée
Pour la dernière fois gaîment je viens m'asseoir.

Mes amis, c'est à vous que, timide manœuvre,
J'offre ces quelques vers, pensés, écrits sans art.
Ce sont rêves du cœur sans apprêts et sans fard,
Vous serez indulgents, n'est-ce pas, pour mon œuvre?

Car qui de vous n'a pas, quand sombre était le jour,
Quand son ame semblait oublier l'espérance,
D'un jour plus pur en songe entrevu le retour?

Et moi, qu'entouraient seuls la nuit et le silence,
Qu'ai-je fait?... J'ai rêvé qu'il faut à l'existence,
Au défaut de soleil, au moins un peu d'amour!

A. DE LA FORTELLE.

POUR ELLE!

VIERGE que j'adore,
Soumise à ta loi
Mon ame t'implore
Pour elle et pour moi.
Divine Marie,
C'est toi que je prie
Du matin au soir :
Des cieux noble reine,
Soulage ma peine;
Je conserve à peine
Une ombre d'espoir.

Par toi jeune fille
Obtient un époux,

Et chaque famille
Dit ton nom si doux ;
Sitôt que l'aurore
De ses rayons dore
La voûte des cieux,
A toi, tendre mère,
Chacun sur la terre
Offre sa prière
Et ses premiers vœux.

Au pauvre qui pleure,
Au faible orphelin,
Marie, à toute heure
Tu donnes du pain :
Jamais la souffrance
Sans nulle espérance
Ne ronge le cœur,
Jamais la tristesse
N'est sans allégresse ;
Tu pourvois sans cesse
A notre bonheur.

Je ne te demande
Que bien peu pour moi :
Reçois pour offrande
Mon cœur et ma foi :

Tu sais que je l'aime
D'un amour extrême :
Daigne la bénir!
Permets en ce monde
Que douleur profonde
Jamais ne réponde
A son avenir!...

Et, dans la tempête,
Si quelque malheur
Fondant sur sa tête
Fait ployer son cœur,
Pitié pour son âge!
Que ta main soulage
L'ange confiant!
De son existence
Bannis la souffrance :
Rends-lui l'espérance,
Soutien de l'enfant!

Pour elle, légère,
Mais que, grâce à toi,
Sa part de misère
Repose sur moi!
Mon ame isolée
Sera consolée.

Et jusqu'au cercueil
Mon cœur sans alarmes
Trouvera des charmes
A verser des larmes,
A vivre de deuil.

Saint-Cyr, 30 avril 1841.

A. DE LA FORTELLE

[1] M. de la Fortelle est mort en Afrique peu de temps après sa sortie de l'École, et c'est pour élever un monument à la mémoire du jeune et infortuné poète mort sous les drapeaux, que nous donnons ici son nom.

ODE.

AU DRAPEAU DE SAINT-CYR [1].

SALUT, drapeau de la patrie !
Aigle française, aigle chérie,
Déploie au vent tes trois couleurs !
Oui, sors avec magnificence,
Le premier bataillon de France
Te couronne aujourd'hui de fleurs.

Ami de nos vaillantes fêtes,
Toi qui planeras sur nos têtes

[1] *Notice.* Le 10 mai 1852 eut lieu à Paris, au champ de Mars, la distribution des aigles à tous les corps de l'armée française. Le bataillon de Saint-Cyr assista en armes à cette cérémonie ; et le premier drapeau que donna le prince Louis-Napoléon Bonaparte, alors Président de la République, fut celui de l'École spéciale militaire, sur lequel est inscrite la devise : ILS S'INSTRUISENT POUR VAINCRE.

Au soleil de feu des beaux jours,
Ouvre tes ailes triomphantes
Au son des marches éclatantes
Et des roulements des tambours.

Aigle à la fière banderolle,
Quand tu fus donnée à l'École
Par la main qui sut l'exhausser,
Ce jour même, ivre de délire,
Un noble débris de l'Empire
Disait en nous voyant passer :

« — Drapeau, que tes longs plis s'agitent!...
« Si jamais ces enfants hésitent,
« Rends-les jaloux d'un beau trépas;
« Mais non, sois joyeuse, ô bannière,
« L'honneur doit suivre la carrière
« Où jadis tu guidais nos pas.

« Écoutez-moi... les canons grondent,
« Les échos effrayés répondent
« A l'airain arbitre du sort;
« C'est l'heure où les champs de bataille,
« Couverts des feux de la mitraille,
« Sont devenus des champs de mort....

« Ainsi quand le vent se déchaîne
« Et fait trembler jusqu'au vieux chêne,
« Le roi des antiques forêts ;
« Que les longs éclats de la foudre
« Ont menacé de mettre en poudre
« Les toits du chaume et du palais ;

« L'aigle superbe, ouvrant ses ailes,
« Remonte aux voûtes éternelles,
« Que déchirent d'ardents éclairs ;
« Son regard est calme et sublime,
« Et semble, lorsque tout s'abîme,
« Commander au fracas des airs...

« Drapeau, tu fis le tour du monde,
« Et comme à l'astre qui féconde
« Le cercle d'un vaste horizon,
« Dieu disait : — Porte sur la terre
« Le bien et l'esprit de lumière
« Que je souffle en Napoléon !

« Hélas ! quand elle fut trahie,
« D'un jour de deuil pour la patrie
« Tu te souviens, Fontainebleau !
« O grande et touchante ruine !

« Napoléon sur sa poitrine
« Tient embrassé le vieux drapeau...

« O drapeau, meure notre gloire
« Si l'on doit perdre la mémoire
« De celui qui vit nos sanglots !
« Enfants, oubliez nos misères !
« Mais souvenez-vous que vos pères
« Ensevelissaient un héros !.... »

. . . . . .

Ton vœu ne sera point stérile,
Noble et vieux soldat, meurs tranquille ;
Nous suivrons ton vaillant chemin.
L'aigle française aussi nous mène ;
Peut-être qu'en passant par Vienne,
Un jour nous irons à Berlin !

Nous vivrons aussi dans l'histoire ;
Nous vouons nos noms à la gloire,
A l'Empereur notre avenir !
Drapeau, que tes longs plis le disent :
Saint-Cyriens, *pour vaincre ils s'instruisent;*
Français, ils sauront bien mourir !

Salut, drapeau de la patrie !
Aigle française, aigle chérie,
Déploie au vent tes trois couleurs !
Oui, sors avec magnificence,
Le premier bataillon de France
Te couronne aujourd'hui de fleurs.

2 Décembre 1852.

L'ÉPIDÉMIE,

POÈME HÉROICO-COMICO-HISTORIQUE.

(1828.)

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.
VIRGILE, *Énéide*, II.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT. — Invocation du poète.... — Il s'adresse à la muse qui préside aux secrets de la médecine. — Sujet du poème. — Portrait de Martreux. — Ses emplois et les affronts que lui mérite son avarice. — Ajax le punit de sa lésine. — Projets de Martreux, et son discours à Jean-Jean, dans lequel il lui expose son déplaisir et sa vengeance.

O MUSE! dont la voix me pénètre et m'inspire,
Viens plonger mon esprit dans un brûlant délire;

Déroule sous mes yeux le tableau des enfers,
Et montre à mon esprit les maux que j'ai soufferts.
Muse! toi qui connais les mystères d'Hygie,
Toi qui sondas longtemps les ressorts de la vie,
Je t'invoque en ce jour, et, laissant loin de moi
La lyre *dont la corde est capable d'effroi*
Et soupire humblement quelque chant érotique,
Je vais tirer des sons de la trompette épique :
Je vais dire comment un courroux dangereux
Introduisit jadis la peste dans ces lieux,
Peste qui, tout d'un coup surprenant nos entrailles,
Sembla devoir remplir Saint-Cyr de funérailles.....
Peste qui fit du bruit, et qui doit devenir
L'éternel entretien des conscrits à venir.....
Muse! redis-nous donc, contre nous, quel outrage
Du superbe Martreux avait causé la rage;
Découvre-nous le fil de ces secrets complots,
Et peins-nous avant tout les traits de ce héros.

La fatigue et les ans ont arqué son échine;
Les soucis, les remords sont écrits sur sa mine;
Son front d'un réprouvé porte l'arrêt fatal.
Du blanc cadavéreux de son œil infernal,
On voit se détacher deux ardentes prunelles
Qui dans l'obscurité lancent des étincelles;
On le voit cheminer, toujours les yeux baissés,
Le cou tendu, l'air morne, et les crins hérissés.

Pour sourire jamais il n'entr'ouvre la bouche;
Un loup-cervier n'a pas le regard plus farouche
Lorsque, pressé partout par la meute aux abois,
Ses affreux hurlements font retentir les bois.
Comme un chef qui conduit sa troupe à la victoire,
Il conduit chaque jour nos plats au réfectoire.
C'est alors qu'en passant les surnoms de larron,
De fourbe, de lésin, de rogne-portion,
Volent à son oreille; et son ame en silence
De ces nombreux affronts méditent la vengeance.

Enfin il arriva ce jour où son courroux,
Trop longtemps réprimé, devait nous frapper tous.
D'un gigot mal bouilli la trop maigre substance
Forçait six d'entre nous à garder l'abstinence :
Ajax entre soudain, et, dans un beau transport,
Jure contre Martreux de lancer un rapport,
Et, pour que du fripon la rage soit complète,
A ses frais et dépens fait cuire une omelette!...
Il fallut obéir à cet ordre cruel,
Mais il fit sur son cœur l'effet d'un coup mortel.

Lorsque toute l'École eut déserté la table
En laissant presque entier un souper détestable,
Martreux, pâle de rage, appelle en frissonnant
Jean-Jean, de ses chagrins le secret confident.

Il suffoque d'horreur, et sa douleur trop vive
Longtemps dans ses poumons retient sa voix captive.
Mais enfin, préludant par de profonds sanglots,
Les yeux rouges de pleurs, il éclate en ces mots :

« Enfin il vient pour moi, le jour de la vengeance !
« Longtemps j'ai dévoré ma pénible souffrance ;
« Longtemps, pour attendrir le cœur de ces ingrats,
« J'ai fait maint changement à leurs maigres repas.
« Pour rendre du bouilli la chair plus succulente,
« Des ognons j'empruntai l'assistance piquante :
« De leurs gigots brûlés l'affreuse aridité
« N'offrait aucun attrait au palais rebuté :
« Il me fallut alors torturer mon génie
« Et sonder les replis de la gastronomie.
« On sait de mes travaux quel fut l'heureux succès :
« Je servis le gigot entouré de navets.
« Ce mets, auparavant à peine supportable,
« Grâce à cet accessoire est d'un goût délectable...
« D'un ardent projectile atteint droit sur le front,
« Ajax, pour se venger d'un si cruel affront,
« Frémissant au seul nom d'une pomme de terre,
« A ce plat meurtrier a déclaré la guerre :
« Il ordonna, malgré mes efforts superflus,
« Qu'hormis en fricassée on n'en servirait plus !
« Tu sais que, de ce plat embrassant la défense,
« J'employai, mais en vain, toute mon éloquence,

« Et que, si mes avis avaient eu plus de poids,
« On l'aurait dû servir encor plus d'une fois.
« Eh bien ! quand, animé d'un zèle infatigable,
« De mets plus abondants j'ai surchargé la table;
« Quand, pour les engraisser, j'ai sué sang et eau,
« Les ingrats dans mon sein enfoncent le couteau.
« Mais de tous leurs mépris je me ferai justice :
« Il faut un châtiment dont l'École frémisse.
« Jadis je fus hussard, et je ne puis nier
« Que jamais aux vaincus je n'ai fait de quartier.
« Rappelant aujourd'hui mon antique prouesse,
« J'assouvirai sur eux ma fureur vengeresse.
« Oui, je veux qu'une peste aux accès violents
« Au milieu de la nuit les surprenne dormants ;
« Je veux que mille cris de souffrances, d'alarmes
« Vengent en un instant et ma honte et mes larmes,
« Et que pour éviter un déluge nouveau,
« Pour sortir du dortoir il leur faille un bateau.
« Jean-Jean, pour me venger j'attends tout de ton zèle :
« Rassemble des garçons la cohorte fidèle
« Dans le vaste manège, et, quand viendra minuit,
« Avec ton escadron tu m'attendras sans bruit. »

CHANT II.

ARGUMENT. — Sous la conduite de Jean-Jean, tous les garçons de l'école se réunissent au manége. — Du haut de la tribune, Martreux les pérore et leur expose ses intentions..... — Dévouement de Fanfan qui revient victorieux. — Martreux fait les apprêts de sa vengeance, qui fait frémir la terre !

CEPENDANT de guerriers une ardente cohorte
Du manége en silence a traversé la porte ;
Rassemblés tout d'un coup au milieu de la nuit,
Ils ignorent encore où Jean-Jean les conduit.
Mais dans tout leur éclat les rayons de la lune
Du manége éclairant la gothique tribune,
Ils y portent la vue, et sur-le-champ leurs yeux
A son habit marron reconnaissent Martreux.
Celui-ci se recueille un instant en silence,
Et toussant dans sa main, en ces mots il commence :

« Escadron indomptable, ô troupe de héros,
« Les plus fermes soutiens de mes nombreux travaux,
« Oui, j'aime à l'espérer, votre reconnaissance
« N'a pas de mes bienfaits perdu la souvenance :
« Huit dindons détournés pour votre seul profit
« Sont encor, je le crois, présents à votre esprit.
« Ardents adorateurs du doux jus de la treille,
« Je vous ai vus, tout bas, boire mainte bouteille

« Et du nectar d'autrui faire fête entre vous...
« Si, discret et clément, je vous épargnai tous,
« Vous pouvez, me payant de tant de bienveillance,
« Satisfaire en ce jour à la reconnaissance.
« Il faut que l'un de vous, d'un beau zèle animé,
« Et sur-tout par l'amour de la gloire enflammé,
« Pénètre cette nuit dans la sombre avenue
« Qui renferme en son sein un enclos de ciguë.
« En tout temps cette plante y fleurit à foison :
« Il faudra qu'il en fasse une riche moisson ;
« Puis, chargeant son butin sur une vaste hotte,
« Qu'il m'en apporte au moins la valeur d'une botte.

« Le danger est bien grand, je n'en disconviens pas,
« Mais le prix que j'y mets possède mille appas.
« Si ce mortel heureux trompe la vigilance
« Du chien, de cet enclos redoutable défense,
« Douze jeunes beautés chaque jour en ces lieux
« Donnent à ce jardin des soins laborieux :
« Lison, sans contredit la plus belle des douze,
« C'est moi qui le promets, deviendra son épouse :
« Il recevra de moi des dons toujours nouveaux,
« Et je tiendrai ses fils sur les fonts baptismaux.
« Si dans cette action l'infortuné succombe,
« De cent coups de fusil nous criblerons sa tombe,
« Et sur son mausolée on inscrira ces mots :
« Arrête, voyageur, tu foules un héros !!!... »

Il se tait : nos guerriers demeurent dans l'attente ;
Pour ce hardi projet pas un ne se présente.
Hélas ! pourquoi Martreux a-t-il parlé du chien ?
Ils y voleraient tous sans ce cruel gardien.
Tout à coup, au milieu de ce honteux silence,
Semblable aux immortels, un jeune homme s'élance :
C'est Fanfan, des garçons le pilier et l'honneur.
Il fixe sur Martreux des yeux brûlants d'ardeur :

« Moi, j'irai de ce dogue affronter la furie :
« Cette témérité peut me coûter la vie ;
« Mais, ô belle Lison, si je meurs sous ses coups,
« Je serai mort, du moins, pour être ton époux. »

En proférant ces mots qu'un murmure accompagne,
Il s'arme d'une faux et se met en campagne.
Martreux s'éloigne alors avec émotion,
Et lui donne en partant sa bénédiction.

Hélas ! pourquoi du chien la gueule meurtrière
Ne punit-elle pas l'imprudence guerrière
D'un jeune écervelé qui, pour avoir Lison,
Devait pourvoir Martreux de cet affreux poison ?
Mais nos iniquités pendant l'année entière
Avaient sur nous du ciel attiré la colère :

De nos propos affreux, pleins d'aigreur et de fiel,
Nous avions tout lassé, les hommes et le ciel.
Enfin, notre conduite était si détestable
Qu'afin de réprimer ce désordre effroyable
Et par punitions nous faire marcher droit,
A trente vieux cachots il fallut un surcroît.

Est-il donc étonnant pour nous faire la guerre,
Que le ciel à Martreux ait uni sa colère,
Et protégé les jours du garçon trop heureux
Dont le bras secondait et son maître et ses feux?
Le ciel de ses desseins favorisa l'issue :
Fanfan revint chargé de gloire et de ciguë;
Martreux le recevant lui dit encor : « Mon fils,
« De ton saint dévoûment Lison sera le prix. »

A peine a-t-il reçu cette herbe vénéneuse,
Qu'il procède aussitôt à sa vengeance affreuse.
Il entre à la cuisine, où, sans beaucoup de frais,
D'un très maigre souper on faisait les apprêts.
Au sein des saladiers, sous la verte laitue,
Sa main place avec art quelques brins de ciguë :
Il les mêle, les tourne et les retourne encor,
Escorte le convoi le long du corridor :
Certain qu'il est entré, d'une voix diabolique
Il invoque le Dieu qui veille à la colique.

La lune, à nos regards se dérobant soudain,
Refuse d'éclairer cet horrible festin;
Et, quand cette salade eut été dévorée,
L'ame d'un vif effroi tout à coup pénétrée,
Chacun sentit trembler le parquet sous ses pas,
Et trois fois du tonnerre entendit les éclats.

CHANT III.

Argument. — Le conseil rassemblé, Agamemnon en est président. — Son portrait et son discours. — Portrait d'Ajax. — Discours de Nestor et de Diomède. — Conclusion du discours de Castor. — Avis d'Ulysse, d'Hylas. — Décret mis à l'ordre du jour. — Conclusion.

Qu'est-il donc advenu? quel malheur si funeste?
On dirait que l'École est en proie à la peste;
On voit rôder partout le beau parleur Castor,
Et, la canne à la main, se démener Nestor :
On les voit se chercher, se consulter ensemble.

Eh! grands dieux! à l'instant le conseil se rassemble.
O Muse, dans son sein, va, dirige tes pas,
Et viens nous raconter l'objet de leurs débats.
A ce docte conseil Agamemnon préside :
C'est, dans tous ses décrets, la raison qui le guide.
A sa droite est Ajax, siégeant avec honneur;
Dans les avis qu'il donne on reconnait son cœur;

Il adoucit pour nous les coups de la justice;
Il est sourd à la brigue et vaillant à la lice.
Ignorant des rhéteurs le captieux jargon,
Il n'a jamais voté sans lâcher un juron.

Mais que fais-je? Pourquoi peindre le caractère
De ceux que nous allons entendre en cette affaire?
Assez on en pourra juger par leurs propos.
Agamemnon se lève et s'exprime en ces mots :

« Membres intelligents de cet aréopage
« Qui des cieux assemblés me présentez l'image,
« Dont, purs autant que sains, les nombreux jugements
« Se sont avec les miens accordés de tout temps,
« Si, pour vous consulter j'ai devancé l'aurore,
« Quand chez soi dans son lit chacun repose encore,
« Si la terreur poignante agite mes esprits,
« Si je frissonne, enfin, n'en soyez pas surpris :
« On vient de m'apporter un mémoire authentique,
« Et Saint-Cyr est en proie aux feux de la colique.
« Le fléau vers minuit a soudain préludé :
« Des détonations l'ont d'abord précédé;
« Chacun sent dans son ventre une mer qui bouillonne
« Et le pressant besoin bientôt les aiguillonne;
« Heureux qui, de son lit s'élançant aussitôt,
« Au but qu'il se propose arrive le plus tôt.

« Déjà dans les dortoirs règne un affreux désordre :
« Les officiers, criant, veulent rétablir l'ordre :
« Pour calmer les esprits leur zèle est beau, mais vain,
« Et chaque élève crie en courant : Tout est plein !...

« Cependant en tous lieux des traces odorantes
« Attestent leurs besoins et leurs douleurs pressantes;
« Et chacun, pour sortir, à chaque pas glissant,
« Sur le parquet souillé ne marche qu'en tremblant.
« La nature en fureur dompte leur patience:
« Les murs escaladés!... ô comble d'imprudence!...
« On en a vu... (pour eux j'en tremble encor d'effroi),
« On en a vu... bravant et le ciel et la loi,
« S'élancer furieux, et sur une fenêtre
« Porter leur désespoir et leurs besoins peut-être...
« A l'instant du remède il faut nous occuper;
« Nestor, qu'en pensez-vous?... Il faut les constiper!

« — C'est assez mon avis, lui répond l'Hippocrate;
« Réfléchissons, pourtant, l'affaire est délicate.
« Cette colique annonce abondance d'humeurs,
« Et de plus embarras dans les canaux vecteurs;
« Il faut les balayer : pour cela d'un clystère
« Nous pouvons employer le moyen salutaire;
« Tel serait mon conseil. Si pour leur guérison
« Vous voulez employer la constipation.

« Il est un astringent d'une vertu très sûre,
« Très-abondant d'ailleurs dans toute la nature :
« C'est du riz que je parle, et je serais d'avis
« Qu'on mît dans leur bouillon quelques boisseaux de riz. »

Diomède, à ces mots, frémit d'impatience.
Pour parler à son tour de son siége il s'élance.
Sans vouloir s'annoncer par un avant-propos,
Il brusque sa harangue et détonne en ces mots :

« Quand je suis dérangé, ce qui n'arrive guères,
« Croyez-vous que jamais j'ai recours aux clystères?
« Point du tout : d'un vin vieux j'ai soin de m'arroser,
« Et puis par là-dessus je vais me reposer.
« Le vin guérit de tout : c'est mon remède unique.
« Dieu l'a sur-tout créé pour chasser la colique;
« Je tiendrais le clystère un remède divin,
« Si, laissant là l'eau chaude, on le donnait au vin. »

Sur un ton plus adroit le vieux Castor commence;
Mais voyant qu'il endort avec son éloquence,
Il sait sacrifier une péroraison
Pour arriver de suite à la conclusion.

Quant à ce marmiton qui, par sa négligence,
A mis toute la nuit cette École en souffrance,

Il faut contre ses jours qu'un arrêt soit rendu,
Jusqu'à ce que mort suive il doit être pendu.

Ulysse fait ensuite advenir la chimie :
« On devait, disait-il, craindre une épidémie :
« L'air chaud, les gaz fuyant le commun réservoir,
« L'oxygène, l'azote me l'avaient fait prévoir. »

Lannux vante une poudre étonnante, admirable;
Hylas veut réformer et la soupe et la table;
Enfin chaque conseil est admis à son tour,
Et le décret suivant mis à l'ordre du four :

« Les élèves auront du vin à déjeûner,
« Et, pour se constiper, du riz à leur dîner :
« Pour rendre son effet encor plus efficace,
« Il leur sera servi dans une soupe grasse;
« Et, pour purger ces lieux de leurs infections,
« De chlore on y fera des fumigations. »

Telle est de nos malheurs la déplorable histoire.
Muse, de cette nuit conserve la mémoire,
Et fais que tous mes vers, sacrés pour l'avenir,
Se gravent en traits d'or sur les murs de Saint-Cyr!

LE PAUVRE VÉTÉRAN.

(1828.)

Près d'un hameau, dans un champ solitaire,
On voit paraître une modeste croix;
Un coin obscur est le dépositaire
D'un preux soldat qui fit trembler les rois.
Là, point de nom, point d'éclatantes armes,
Pour sa patrie il répandit son sang,
Et ces mots seuls gravés aux jours d'alarmes
Sont sur la croix : Un pauvre vétéran.

Avec le soir, ami tendre et fidèle,
Un vieux soldat visite ce tombeau;
Il dit un nom que trois fois il appelle;
D'un vieux laurier il dépose un rameau,
Puis vers le ciel il tourne sa paupière,
— Là-haut le brave aura repris son rang —
Agenouillé sur une froide pierre,
Il vient pleurer le pauvre vétéran.

Ami, dit-il, ô toi que la mitraille
A respecté dans trente ans de combats,
Toi qui, courant de bataille en bataille,
Victorieux, fis pâlir le trépas;
Loin du drapeau tu finis ta carrière!
Seul, j'assistai le vieux soldat mourant.
Au dernier jour pour clore sa paupière,
Il n'eut que moi, le pauvre vétéran.

Je te suivis aux champs de la victoire
Et comme toi, soldat déshérité,
Pour mes travaux, pas même un peu de gloire!
Sans gloire aussi, notre Dieu fut dompté.
Hélas! pourquoi sur nos lauriers en poudre
N'ai-je laissé qu'un infertile sang?
Quand l'aigle altier tombait avec sa foudre,
Tombait aussi le pauvre vétéran!

A son trépas, ton constant frère d'armes
Était du moins assis à ton côté.
Sur cette croix, je viens verser des larmes,
Mais moi, par qui serai-je regretté?
Avec mon fer, seul, j'ai creusé ta tombe...
Qui soutiendra ton vieil ami mourant?
Sous la douleur, si jamais je succombe,
Qui pleurera le pauvre vétéran?...

Moi! répondit un jeune ami des braves,
Un officier attiré par les pleurs.
Soldat, les lis n'ont jamais vu d'esclaves,
Je vois le brave et non pas ses couleurs.
A vos exploits tout Saint-Cyr porte envie,
De votre gloire on nous parla souvent.
Et l'officier, au printemps de sa vie,
Sera l'ami du pauvre vétéran.

Fils de l'armée, à ton heure dernière,
Appelle-moi... j'accourrai près de toi :
Je serai là pour fermer ta paupière...
Pour te pleurer... Brave, compte sur moi.
Il dit : sa main se porte sur ses armes,
Et, prosterné sur l'humble monument,
Près du soldat il a versé des larmes
Au souvenir du pauvre vétéran.

LA SALLE DES VISITES.

(1828.)

Hic secura quies!

Il n'est point ici-bas de si cruel supplice
Qu'un éclair de bonheur quelquefois n'adoucisse...
Le soldat qui revient tout mutilé des camps
Croit revivre en voyant son clocher et ses champs.
L'esclave retenu sur un lointain rivage
Renaît, de son pays s'il entend le langage;
Le pauvre, s'il reçoit quelques secours pieux;
Et nous-mêmes, captifs renfermés en ces lieux.

Par des privations plus sensibles encore,
D'un plaisir passager nous saisissons l'aurore.
Dans les murs de l'école est un lieu retiré,
Lieu bien cher à nos cœurs, de nous tous révéré.
C'est là que nous allons dans les bras de nos mères,
Une fois la semaine, oublier nos misères.
Ce n'est plus aujourd'hui l'auguste et saint *parloir*
Où des moines fleuris venaient en rabat noir
A travers les barreaux dogmatiser les filles;
Le temps a fait tomber les verrous et les grilles,
Et dans ce lieu désert où maint vieux confesseur
Disait d'un ton bénin : « *Soyez sage, ma sœur !* »
L'officier de Saumur, penché sur son bancale [1],
D'Épicure prêchant la facile morale,
Au conscrit étonné dit le bon ton du jour,
Son dîner de la veille et son nouvel amour.

Le dimanche, à nos vœux que l'horloge est tardive!..
Mais lorsque midi sonne et que l'instant arrive
Où, semblable à ce dieu qui préside au destin,
L'adjudant apparaît un registre à la main,
Entouré, poursuivi dans tout le réfectoire,
Il demande silence à son jeune auditoire.
Et nomme les Élus... Bondissants de plaisir,
Au parloir aussitôt on les voit accourir!

[1] Sabre de cavalerie légère.

Le conscrit incertain va, vient, revient, se trouble;
Il rougit, s'intimide, et ne voit plus que trouble...
Son air rêveur, craintif, exprime son souci. .
Tout à coup une voix l'appelle, « *Me voici!* »
Dit sa mère en riant : tout ému de tendresse,
Il la voit, il s'élance, en ses bras il la presse,
Sur un siège auprès d'elle il s'asseoit attendri;
Sa mère en l'embrassant trouve qu'il a grandi;
Elle admire en secret sa tournure, sa grâce :
Lui se plaint du métier et de mainte disgrâce;
Il n'épargne personne, il médit de nous tous :
A l'en croire, Saint-Cyr, c'est un pays de loups.
Mais sa mère en ces mots l'apaise et le console :
« Mon fils, tous les ennuis que l'on souffre à l'École
« Préparent ceux du monde, et tu l'éprouveras :
« Le bonheur n'est qu'un mot, et n'est point ici-bas. »

Le conscrit incrédule, à cet avis si sage
Sourit d'un air pensif...— Voyez, blanchi par l'âge,
Ce vieillard à son fils tendre ses bras tremblants :
Son fils est son amour, l'appui de ses vieux ans.
Il pleure de tendresse, et longtemps en silence
Il contemple ce fils, son unique espérance;
Il semble le montrer à tous les alentours,
Et dire avec orgueil : « Il embellit mes jours! »

Plus loin, c'est un tuteur au regard bien sévère;
Une jeune beauté qui caresse son frère;

Un conscrit à venir, élégant de Paris,
Qui vous parle chevaux, modes et tilburys...
Un ancien compagnon de misère au collège;
De femmes de tout âge un aimable cortège.
Mais on ne voit ici que le coin du tableau,
Tout le reste est caché sous un épais rideau...
Soulevons-le : voyez ces mères complaisantes
Qui, sous le doux abri des pelisses flottantes,
Font passer à leurs fils bonbons et massepains :
La plume, à ce tableau, s'échappe de mes mains!
Ombre de Maintenon, si de la nuit profonde,
En cet instant si doux, tu revenais au monde,
De quel effroi mortel tes sens seraient frappés
Quand dans ces lieux, jadis par toi-même occupés,
Tu verrais nos mamans, sans nulle retenue,
Nous glisser en riant la chose défendue;
La gentille cousine, au regard langoureux,
Du plus gentil cousin qui vient remplir les vœux;
La parenté, l'amour au parloir les rassemble,
Et charme les moments qu'ils vont passer ensemble...
Et maint vieux général qui, changeant de métier,
Pour complaire à son fils, se fait contrebandier.
Et... Dieu! près du salon, quel bruit se fait entendre?
Le tambour et le temps sont venus nous suprendre.
« Qu'est-ce? » dit un vieux père en regardant soudain
A sa montre, qu'au Louvre il règla le matin;
« Pas possible! *corbleu, vous êtes en avance!...* »
Le conscrit abattu garde un morne silence :

Il faut donc s'arracher aux baisers maternels,
Attendre de nouveau sept jours longs et mortels...
Voilà donc le plaisir... comme une ombre éphémère,
Il passe; et pour calmer notre douleur amère,
Il ne nous a laissé qu'un faible souvenir,
Des bonbons, l'espérance et dimanche à venir.

L'INFIRMERIE [1].

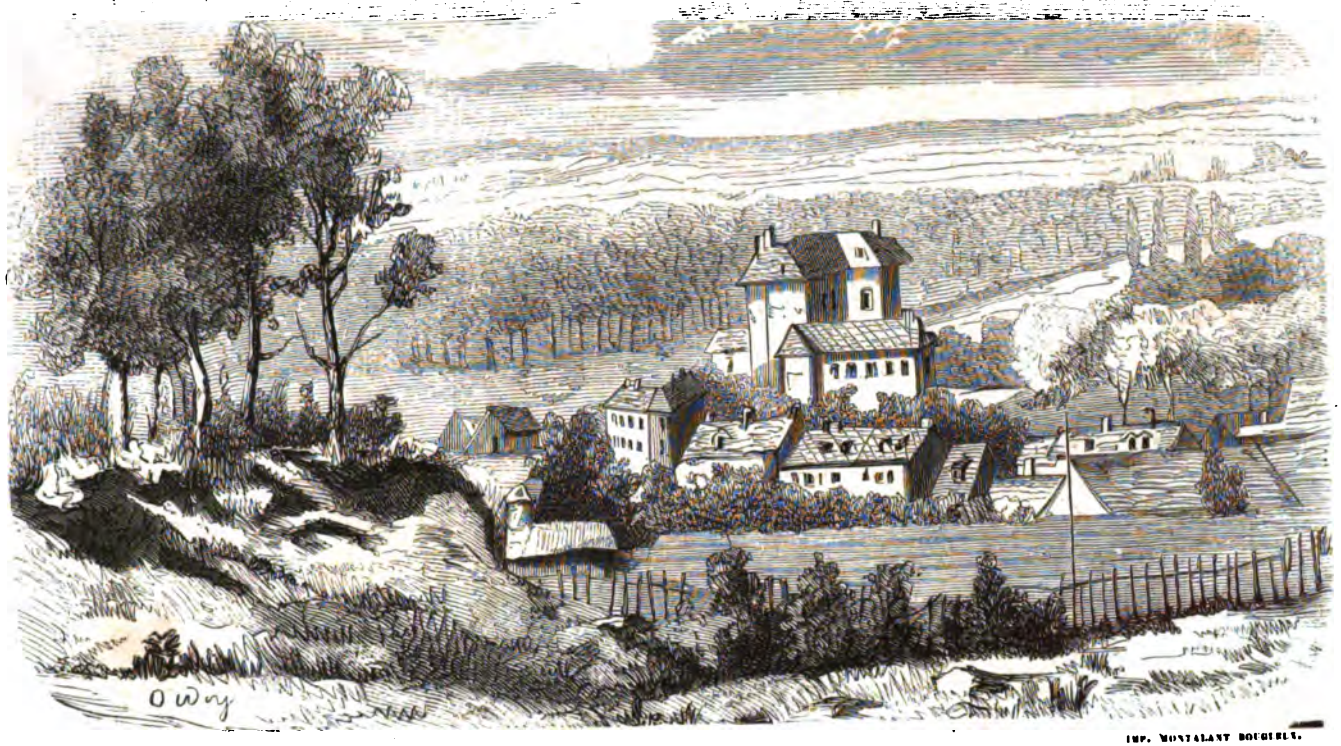
(1828.)

Deus nobis hæc otia fecit.

SALUT à toi, riante Infirmerie,
Un paresseux vient ici te bénir;
Les paresseux, ô retraite chérie,
Garderont tous longtemps ton souvenir.

Pour me soustraire aux ennuis de l'étude,
A l'exercice, à mille autres fléaux,

[1] L'Infirmerie est un lieu séparé de l'École et dans lequel vont séjourner les élèves malades : là on les entoure de tous les secours de l'art, dont souvent ils ne se soucient nullement, et les soins les plus tendres leur sont prodigués par de bonnes religieuses.



IMP. MONTALANT BOUGIEUX.

(Page 86.)

INFIRMERIE DE L'ÉCOLE.

Dans ton aimable et douce solitude
J'allais chercher un remède à mes maux;
Là, me livrant au repos qui me flatte,
Jusqu'à midi l'on me voyait dormir,
Et par mes soins le temple d'Hippocrate
Était pour moi le temple du plaisir.
Je m'étendais sur la plume légère,
Plus de tambour qui troublât mon sommeil;
Mais le matin la sœur hospitalière
Me souriait au moment du réveil.

Qui vous peindra l'heure de la visite?
Quand le docteur près de nous arrivait,
Entre ses draps chacun se fourrait vite
Et sur ses yeux enfonçait son bonnet;
Puis, d'une voix plaintive et grelottante,
On lui contait qu'au milieu de la nuit,
Saisi soudain d'une fièvre brûlante,
On n'avait point dormi depuis minuit;
Et les voisins, admirant la rubrique,
L'écoutaient tous en riant de bon cœur;
Mais de ces maux le récit pathétique
En imposait rarement au docteur.
Diète et repos, tel était son systême,
Soupe le soir et pruneaux à dîner,
Nous avions tous des faces de carême,
Et pour guérir, il nous fallait jeûner!

Mais plus souvent, éludant l'ordonnance;
Le malheureux que la diète affamait,
Des bonnes sœurs trompant la vigilance,
Allait voler une aile de poulet.
Pour éprouver ce système commode,
A l'hôpital affluait tout Saint-Cyr...
Car à l'école aujourd'hui c'est la mode,
Et l'hôpital n'est plus fait pour guérir;
Chacun y court en pieux cénobite
Pour expier ses anciennes erreurs...
Tel autrefois un rat, nouvel ermite,
Dans un fromage enfermait ses douleurs.

Lorsque les sœurs s'en allaient à matines,
On nous voyait descendre en tapinois,
Puis tous ensemble inondant les cuisines,
De conquérants usurper tous les droits.
Je tremble encore en songeant à nos crimes :
Nos maraudeurs cernaient la basse-cour,
Puis dans leur poche ils mettaient les victimes,
Et vers le soir on les cuisait au four.

Riant séjour, retraite fortunée,
Comme le temps s'écoulait dans ton sein!
Trop tôt pour nous finissait la journée,
Les paresseux bénissaient leur destin.

Des Saint-Cyriens, oui, les races futures
Ne cesseront jamais de te bénir,
Et de nos Sœurs et de leurs confitures
Sauront toujours garder le souvenir.

L'INFIRMERIE ET L'ÉCOLE [1].

(1828.)

Beatus ille qui procul negotiis
Solutus omni fœnore.
HORACE.

D'ABORD je vous préviens que c'est de l'autre monde
Que ma lettre pour vous va venir ici-bas :
On sait de revenants que notre terre abonde,
Ainsi, de mon retour ne vous étonnez pas.

C'est au coin d'un bon feu dont j'excite la flamme,
Et bien enveloppé de l'habit d'hôpital,
Que, songeant aux amis dont le cœur me réclame,
J'essaie à leur rimer quelques mots bien ou mal.

Eh bien! mes compagnons de travaux et de gloire,
Content de ma paresse et de l'obscurité,
Je vous laisse, là-bas, le soin de la victoire,
Et viens chercher ici la vie et la gaîté.

Fatigué d'un métier dont l'ennui me désole,
J'avais un grand besoin de refaire mon corps....

[1] C'est une idée assez originale de mettre en opposition l'École et l'Infirmerie, c'est-à-dire la vie et la mort, et de prouver qu'au contraire c'est dans la vie qu'on est consumé par l'ennui, tandis que les plaisirs habitent le séjour des maladies, de la fièvre, des catarrhes et des jambes cassées. Le ton de l'épître respire la gaieté, et il est facile d'en conclure que l'auteur se porte bien.... Lui-même nous prie ici de bien le constater, pour rassurer les ames sensibles.

Quel régime, bon Dieu, que celui d'une École
Où jamais rien n'est bien, malgré tous les efforts!
Moi, plus tranquille ici, loin de toute critique,
Je vois tout me sourire et combler mes désirs :
Aussi vais-je essayer, d'un pinceau poétique,
De vous tracer, amis, nos jeux et nos plaisirs....
Comparons en tous sens notre vie à la vôtre,
Comptons tous les instants, et prouvons comme ça
Que votre noir séjour le cède autant au nôtre,
Que l'osier au cyprès : Virgile a dit cela [1]!!!

Virgile est un malin, et plus malin sans doute
Celui qui peut ainsi le citer savamment :
Mais trop distrait, je crois, j'abandonne ma route...
C'en est fait, j'y reviens et commence hardiment.

Quand le fracas roulant de la triste *diane*,
Avant l'aube du jour hâte votre réveil,
Nous autres reposons loin de tout bruit profane
Et goûtons largement les douceurs du sommeil....
Rien ne peut nous troubler; c'est un profond silence
Qu'interrompent parfois quelques joyeux propos.
Bien plus, du dieu du jour on bannit la présence,
Et sur chaque fenêtre on tire les rideaux.

Sur la couche moelleuse étendus avec grâce,
Si par la moindre toux notre sein irrité

[1] Quantùm lenta solent inter viburna cupressi. (*Églogue* 1.re.)

Se plaint,... la bonne sœur nous présente la tasse
Qui contient la boisson mère de la santé...
Je bois si ça me plait : à cent rêves aimables
J'abandonne mes sens doucement assoupis...
Et vous, infortunés, accoudés sur vos tables,
Déjà vous calculez ou faites des croquis.
Enfin nous nous levons sans que pour la paresse
Le piquet enchanteur nous soit un stimulant;
Je prends ma redingote, et, sans que rien me presse,
De ma toilette enfin j'atteins le dénoûment....

Mes compagnons sont là; d'un ton très pathétique
On s'interroge alors sur sa chère santé...
L'un avait un gros rhume et l'autre la colique...
L'aspect de ce séjour seul a tout emporté.
— Monsieur ne tousse plus? — me dira mon compère;
Et je lui répondrai : — Monsieur ne boite plus?
Hier pourtant votre pied... Paix donc! d'un air sévère
S'avance le docteur.... Les maux sont revenus!....
L'on tousse en gémissant, l'on se mouche et l'on crache,
L'on marche avec effort, et l'on se courbe en deux.
L'ancien, en un clin d'œil, détrousse sa moustache,
Et sur ses yeux chacun fait tomber ses cheveux....
Le docteur lentement consulte et délibère;
L'ordonnance parait, et c'est le plus souvent
Un remède innocent : purgatif ou clystère....
Enfin le docteur, sort, et chacun est content....

On allume le feu ; puis la sœur vigilante
Vient à notre appétit offrir le déjeûner :
Car, bien qu'à l'hôpital, l'appétit vous tourmente,
Et nous voici mangeant jusqu'à notre dîner.
Et vous, pendant ce temps, au milieu de vos classes,
Amis, que faites-vous? Le temps vous est-il beau?
Je m'intéresse à vous et veux suivre vos traces....
Misera, miseris succurrere disco.

En soufflant dans vos doigts, pour la géométrie
Vous donnez aux calculs le zèle le plus beau....
Puis, pour vous récréer, la trigonométrie
Vous apporte à résoudre un triangle nouveau.

C'est bien touchant : pour nous qu'ici rien n'inquiète,
Plus d'examen oral, plus d'ennuyeux devoir,
Plus de doctes *sinus* qui nous cassent la tête,
Plus de travail forcé du matin jusqu'au soir.

Tandis que contre vous tout s'unit à l'école,
Les chefs et les gradés, les anciens, les conscrits,
Nous autres... nous rions... et rien ne nous désole...
Bref, le temps vole et fuit sur les ailes des ris.

Lorsqu'en cercle rangés dans votre réfectoire,
De haricots mal cuits vous vous bourrez là-bas,

Ici, nous entamons doucement une histoire
En entamant aussi le plus friand repas.

Un bouillon délicat dont l'odeur excitante
Ferait du sombre bord revenir un mourant,
Dont la vive couleur est la preuve constante
Qu'il fut fait et soigné par un bras vigilant;
Puis le bœuf couronné de légumes sortables;
Puis des poulets dodus.... des rôtis assez bons,
Qui, non pareils à ceux que l'on sert à vos tables
Ne sont point devenus ni bouillis ni charbons....

En cet instant sur-tout notre allégresse brille;
Chacun conte gaîment quelque propos malin :
C'est un vieux fabliau, c'est un mot de famille,
Et sans l'apercevoir nous atteignons la fin.
Le vin est sur la table, et, pour mes camarades
Mon cœur sensible, aimant, a soudain palpité!....
Le vin coule à grands flots, on boit maintes rasades,
Amis, le croiriez-vous? rien qu'à votre santé.
Vous, le cruel tambour vous arrache de table;
Nous autres, c'est le manque et de soif et de faim,
Mes amis, pour jouir d'un sort si délectable,
Vite, quelque bobo, je vous attends demain!

JADIS ET MAINTENANT.

Dans mes heures de rêve, ô manoir solitaire,
Je ne puis contempler ton faîte centenaire,
Ni porter un regard au sol que nous foulons,
Sans joindre quelques fleurs à nos songes arides
Et penser qu'autrefois des colombes timides
Ont dormi dans cette aire où dorment des aiglons.
Leurs pas ont résonné sous ces voûtes profondes;
Dans les soirs étoilés on vit leurs têtes blondes
Rêveuses se pencher à tes barreaux de fer.
Où donc leurs douces voix, dans leur accord biblique,
Faisaient-elles vibrer l'harmonie angélique
Des cantiques d'*Esther?*

Près d'elles le grand roi, courbé sous son automne,
Oubliait les ennuis de sa lourde couronne.
Il aimait ces tissus où se brodait son nom;
Vos chants lui rappelaient ses victoires sans nombre,
Oh! pensiez-vous alors que ce manoir si sombre
Serait le Saint-Denis de votre Maintenon?

Non... vous ne songiez pas que ces royales têtes
Dont vos yeux éblouis voyaient de près les fêtes,
Au souffle du malheur disparaîtraient un jour,
Comme au souffle du nord les feuilles desséchées,
Que vous-mêmes seriez du parterre arrachées,
Pauvres roses d'amour!

Adieu donc, royales familles;
Adieu pour toujours, jeunes filles;
Adieu, mes rêves d'autrefois;
Je sens les parfums de la poudre,
Je vois aux éclairs de la foudre
César debout sur son pavois.

De César la guerre est maîtresse,
Le pouvoir est sa seule ivresse,
La conquête est sa volupté.
Voici le règne de la gloire,

Levez-vous, et pour la victoire
Désertez tous la liberté!

Oh! que va devenir l'antique sanctuaire
Où Saint-Cyr enfermait un essaim solitaire
De vierges qui n'ont pu le quitter sans soupir?
Ce qu'il va devenir?... Un temple de la guerre,
Un gymnase de Sparte, ardente pépinière
D'où partent des héros qui vont vaincre ou mourir.

Dans ces austères murs, les chants et les prières
Désormais ont fait place à des clameurs guerrières.
Plus de soupirs de femme inspirés par l'amour;
Les rêves de nos cœurs sont des rêves de gloire,
Des drapeaux festonnés des mains de la Victoire;
Nos concerts sont la voix roulante des tambours.

Là-bas, vers l'Orient, dans la longue prairie
Où Maintenon guidait leur cohorte fleurie,
Où leurs pieds de satin foulaient le vert gazon,
Notre obusier vomit ses gerbes d'étincelles,
La bombe vole aux cieux sur d'invisibles ailes,
Et de son arc immense embrasse l'horizon.

Comme elles frémiraient, ces blondes jeunes filles,
Dont les doigts faiblissaient au poids de leurs aiguilles,
S'il fallait que leur main tînt ce pesant levier,
Remuât ces canons, ou que leur tête blonde
Apprît l'art épineux d'ensanglanter le monde,
D'épurer le salpêtre et de forger l'acier!

Oh! non, ne touchez pas à la lance d'Achille,
Laissez-nous cette armure, ô tendre jeune fille,
A nous le sabre et l'éperon,
La cuirasse de fer, parure éblouissante,
Et la cavale bondissante,
Qui hennit au son du clairon!

A nous cette mêlée ardente,
A nous cette plaine sanglante,
A nous la gloire et le trépas;
A nous ces nuages de poudre,
A nous les éclairs et la foudre
Et la volupté des combats.

Voilà notre destin à nous tous, jeunes hommes.
Si notre sort vous touche, eh bien! tendres fantômes,
Revenez à l'église avec vos chants si doux,
Quand les feux de la lune ont remplacé les cierges,

Et la main sur le cœur, pour nous, ô blanches vierges,
Priez à deux genoux.

Et quand d'autres, ici, seront à notre place,
Quand l'hiver est si dur, quand le vent est de glace,
Et qu'il siffle la nuit dans le long corridor,
Dans le sombre dortoir, venez, ombres charmantes,
De votre main d'albâtre à ces ames souffrantes,
Verser vos rêves d'or.

Je le crois. Quand le temps, décorateur magique,
Tendra sur le passé son voile poétique,
Nous parlerons souvent de ce sombre manoir.
L'ame regrette alors les jours de la jeunesse,
Et songe avec amour à ces heures d'ivresse
Comme à des heures sans espoir.

Alors nous maudirons cette bizarre envie
Qui nous faisait hâter le roman de la vie,
Quand Saint-Cyr nous semblait une horrible prison.
Alors nous aurons vu, sur la scène du monde,
Tous nos plaisirs d'un jour s'écouler comme l'onde,
Et l'astre du bonheur quitter notre horizon.

JADIS ET MAINTENANT

OU 1690 ET 1828.

Breves transeunt anni.

(1828.)

TOUT ici-bas change de caractère;
La terre tourne et roule à tous moments;
Et tout ici, tournant comme la terre,
Devient sujet à mille changements.

Cette maison, où *jadis* l'innocence
Fuyait le monde et ses plaisirs trompeurs,

NOTICE. — On sait que madame de Maintenon avait ouvert les portes de Saint-Cyr à trois cents demoiselles, qui devaient présenter pour titres : la noblesse et l'instruction. Par suite des changements qui ont tout bouleversé, la maison de Saint-Cyr est devenue une École militaire, et c'est un contraste bien frappant que de voir trois cents soldats là où l'on voyait trois cents Agnès, toutes jeunes et presque toutes jolies.

IMP. MONTALANT BOUGLEUX.

(Page 100.) ARRIVÉE A L'ÉCOLE.

(1690.)

Est *maintenant* une école où la France
Fait aux combats former ses défenseurs.
Et dans ces lieux où l'on apprend la guerre,
Et les secrets de cet art inhumain,
Là, de beautés, dans l'ombre et le mystère,
On élevait un gracieux essaim.

De Maintenon, de mémoire royale,
Un général a pris l'appartement :
Nous dévorons notre pain dans la salle
Où maint bonbon se mangeait gentiment.

Dans ces dortoirs où la jeune fillette,
En rougissant, consultait son miroir,
En un instant j'achève ma toilette,
Et sors du lit, fort souvent sans y voir.
Sur cette froide et mauvaise couchette,
Ce pauvre lit et si dur et si bas,
La belle Agnès, tendre autant que discrète,
Jadis peut-être étendit ses appas.

Elle y dormait ; mais en vain avec force,
Moi, je me tourne en maudissant le sort ;
Le doux sommeil avec moi fait divorce,
Pourtant sans peine un innocent s'endort.

Et passe encor si cette Agnès jolie.
Dans mon malheur prenant pitié de moi,
Pour adoucir la cruelle insomnie,
M'apparaissait... pour calmer mon émoi!...
Les roulements remplacent les cantiques :
Aux hymnes saints succèdent les jurons.
Jadis la cloche aux sons purs et mystiques,
Et *maintenant* le fracas des canons.
Dans cette enceinte où *jadis* de Racine
On entendait les vers harmonieux,
Où Polyeucte a converti Pauline,
Et renversé les autels des faux dieux;
L'ancien, gaîment court, voltige à merveille,
Et de son art nous montre le secret;
Et le conscrit va, portant bas l'oreille,
En bougonnant, grelotter au piquet.

Rien dans ces murs tristes et solitaires,
Ne porte atteinte à notre pureté.
Mais... je ressens des vapeurs somnifères. .
Et je m'endors... je rêve en vérité.
Je vois du temple Athalie arrachée...
Voici les Juifs... les Juives... et bientôt
J'embrasse Esther aux pieds de Mardochée,
Quand le tambour me réveille en sursaut!

Maudit tambour, ta bruyante cadence
Me plairait fort au milieu des combats;

Mais, je la crains, quand, au sein du silence,
Le doux plaisir me berce dans ses bras.
Tout, même un songe, ici l'on nous l'enlève;
Dans ce dortoir, *jadis* plus attrayant,
Si gente fille a formé plus d'un rêve,
Qu'un rêve au moins soit permis *maintenant*.

UN CARNAVAL A SAINT-CYR.

Sitôt que du clairon le son retentissant
A brisé nos liens, l'élève impatient
Déploie aux yeux de tous un spectacle magique.
Cent costumes divers surgissent; la tunique
Sous ses plis complaisants a caché ces décors.
L'argus mis en défaut, contemple nos trésors,
Et ses yeux ébahis regardent notre ouvrage;
Il sent son impuissance et dévore sa rage.
Quel aimable génie est descendu des cieux
Pour venir parmi nous présider à nos jeux?
Du sombre Walhalla, brillantes Valkyries,
Avez-vous apporté cet or, ces draperies?
Le rouge chachia, tous ces haïks flottants,
Des cieux de Mahomet sont-ils donc les présents?
Ces casques, ces manteaux, ces armures antiques,
Nous les devons peut-être aux dieux mythologiques.
De ton ciel nuageux as-tu fui les frimas,
Odin, pour assister à nos joyeux ébats?
Un Dieu pour nos plaisirs plein de sollicitude
Anime de Saint-Cyr la triste solitude;

Car qui croirait jamais que nos habiles mains
Ont tissé ces festons, fait ces casques romains
Et les riches rubans dont se parent nos têtes?
Ouvrage ingénieux des officiers galettes!
Arabes, Grecs, Romains, par nos soins défilés,
De l'étude avec nous sont sortis équipés.
D'un coup d'œil si nouveau la riche perspective
Fait admirer à tous notre troupe inventive.
Cependant, à nos cris le Quinconce a tremblé,
Saint-Cyr en a frémi, l'air en est ébranlé.
Un silence profond succédant au tumulte,
Pour diriger les jeux, on parle, on se consulte,
Mais l'on perd en vains mots de précieux moments.
Soudain le général [1] a fait former les rangs,
Il commande la marche, et d'une voix altière
Entonne le premier une chanson guerrière
Qu'accompagnent cent voix en hurlant de leur mieux.
La colonne s'avance en replis tortueux :
Admirez de Thémis le sombre satellite,
Le barreau discoureur, la police et sa suite,
L'enfant de chœur timide et l'habit de pékin,
La grisette agaçante et l'agile arlequin.
A deux pas d'un sapeur se distingue un sauvage.
A côté d'un Bédouin l'uniforme d'un page.
Non, jamais l'Opéra ne vit en carnaval
Des décors si brillants figurer dans son bal.

[1] Le plus ancien élève dirige les jeux.

C'est le fier Espagnol, la naïve bergère,
Du Gange et de l'Indus la svelte Bayadère.
De mille nations les costumes divers
Sont venus à Saint-Cyr des points de l'univers.
Dans la cour de Wagram on forme un cercle immense;
En chantant l'Officier le cortége s'avance;
Pendant qu'ainsi l'on saute et qu'on se réjouit,
Que dans la vaste cour, on danse, on tourne, on rit,
Le mirliton criard, la flûte, la trompette
Font entendre des airs que notre voix répète.
Soudain le rang se rompt et le désordre est roi,
De Thémis éperdue on méprise la loi.

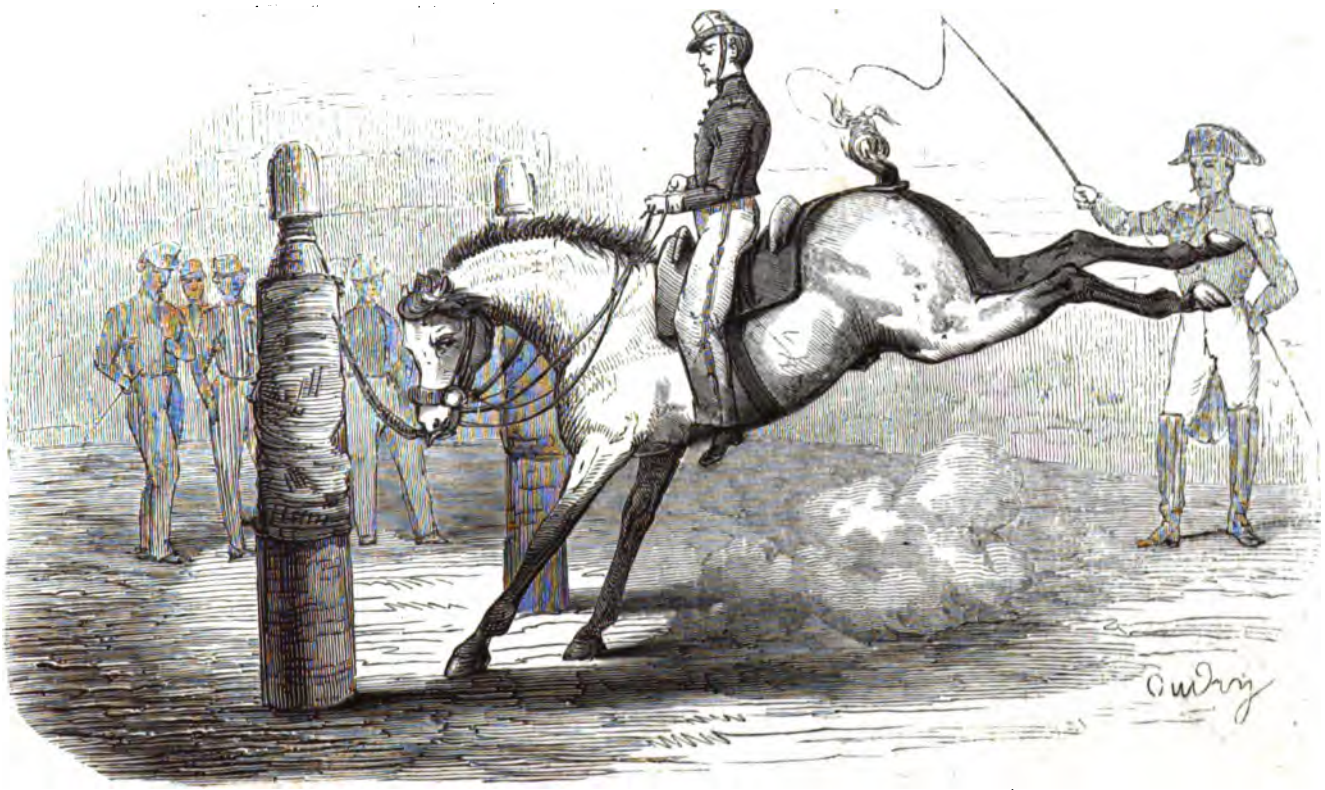
. . . . . .

. . . . . .

O vierges de Saint-Cyr! ô nymphes angéliques!
Courbez, courbez vos fronts, voilez vos yeux pudiques.
Dans les nuits du printemps reviendrez-vous encor
Sur nos sens affaiblis verser des rêves d'or?
Mais j'entends tout à coup le son de la trompette;
Elle sonna la charge et sonne la retraite.
Une minute encore et tout a disparu;
Avec ordre à son rang chacun a reparu.

. . . . . .

Quelques instants après dans le dortoir immense
Tous les bruits ont cessé. — L'officier dort... Silence!



IMP. MONTALANT BUCQUET.

(Page 107.)

LE SAUTEUR (SCÈNE DE MANÈGE).

LA JOURNÉE DU CONSCRIT.

Pendant les premiers mois du séjour au bahut,
On défend au conscrit le plus petit chahut.
D'être de la corvée il a la certitude,
S'il cause dans le rang à la fin de l'étude,
S'il se frotte les mains en montant au dortoir,
Ou s'il ne descend pas sans mot dire au lavoir.
Mais, pour que ce tableau soit plus catégorique,
Commençons au moment où le conscrit astique.

Il rêve à l'épaulette, à la gloire, à l'amour,
Quand il est réveillé par un maudit tambour.
Le c.. sur le bahut, d'un seul bond il s'élance,
Il passe un caleçon, un pantalon garance,

Et tirant du bahut sa brosse et son astic,
Il se met à brosser ses boutons dans le chic.
Un second roulement bientôt se fait entendre,
Et dans la grande salle il va falloir descendre,
Et sitôt descendu bien vite rechercher
Quelque bon protecteur que l'on puisse accrocher.
Le plaisir n'est pas là de bien longue durée;
La récréation est si vite passée!
Sur l'étude passons, il n'est qu'un seul moyen
De la bien employer, c'est de piquer son chien.
Sept heures moins un quart sonnent; la compagnie
Se forme sur trois rangs, car l'étude est finie;
Et l'on monte au dortoir, qui soudain retentit
De ces cris répétés : Bahuts au pied du lit,
Le matelas dessus, puis cirez la semelle,
Brossez la planche à pain et toute la séquelle.

On appelle au lavoir et là chaque melon
Doit se laver les mains sans brosse ni savon.
De retour au dortoir, de suite il recommence
Un lit qu'on a défait pendant sa courte absence.
On descend dans la cour, après l'inspection,
Prendre quelques instants de récréation.
Dans la cour d'Austerlitz elle a lieu d'ordinaire;
Mais durant tout l'astique aux soins de son affaire,
Trouvant bien rarement le temps de déjeûner,
Une fois descendu, il espère manger.

Mais l'ancien, exerçant sur lui sa tyrannie,
Lui fait jeter la croûte et conserver la mie;
Et le pauvre affamé se trouve bien heureux
Quand il ne lui faut pas les jeter toutes deux.
Mais de se rendre au cours l'heure est déjà venue;
Allons bien vite en rang, allons, pauvre recrue.
Faites par le flanc droit et ne remuez pas,
Sinon votre sergent va vous remettre au pas.
De même qu'en étude il faut dormir en classe.
Pour éviter d'ouïr la parole fadasse
D'un docte professeur, qui, toujours déclamant,
Analyse les mers et puis le continent,
Et franchit les sommets de haute orographie
Pour venir barboter en pleine hydrographie.
On doit dormir aussi lorsqu'un savant profond,
Sur la ligne de terre étendu tout du long,
Va d'un doigt décharné tracer la verticale,
Par un point qu'il a pris sur une horizontale.

D'un seul bond je franchis l'étude et le dessin,
Vers l'heure du dîner me portant à dessein.
Chacun monte au dortoir pour chercher sa pitance,
Et puis au réfectoire on descend en silence.
Aussitôt arrivé, le conscrit doit savoir
Que découper le bœuf est son premier devoir.
Parfois l'ancien pourra, dans sa magnificence,
Au conscrit qui le sert donner l'équidistance;

Mais je n'en connais pas qui le fasse souvent,
Excepté quelquefois un généreux sergent.
Sitôt après dîner, chacun court à sa case
Endosser lestement la veste du gymnase,
Et toujours sur trois rangs, toujours marchant au pas,
Va s'exposer dix fois à se rompre les bras.
A peine arrive-t-on qu'un moniteur attaque
Le malheureux conscrit, qu'il traite de cosaque,
Et pinçant un cancan qu'il n'a jamais dansé,
Débute en l'essoufflant par le pas cadencé.
Or c'est là le plus doux, car bientôt le portique,
Le trapèze, l'échelle et toute la boutique
Vont à la corde à nœuds disputer les faveurs
Du conscrit disloqué par ses trois moniteurs.
Mais le proverbe dit qu'à tout il est un terme.
Le proverbe a raison : lorsque son épiderme
Sera bien écorché, lorsqu'il aura manqué
De se rompre le cou, et que, tout disloqué,
Le conscrit sent ses bras refuser le service,
Alors tout est fini ; seulement l'exercice
Dans la cour de Wagram est là, gouffre béant,
Tout prêt à s'emparer de lui dans un instant.

A peine le conscrit a déposé la veste,
Pantalon de treillis, ceinture et puis le reste ;
A peine dans la cour a-t-il pu revenir,
Que le tambour l'appelle à de nouveaux plaisirs.

Il remonte au dortoir prendre sa clarinette,
Son ceinturon, son sabre avec sa baïonnette.
Il a l'ordre sur-tout d'essuyer son képy,
Qui doit pour le moment remplacer le fessy ;
Et relevant ses pans pour être plus à l'aise,
Il fait de sa tunique habit à la française.
Ce n'est pas tout encore, et malheur au melon
Qui descend sans avoir redressé son pompon ;
Enfin mettant la main sur la poignée de l'arme,
Posture qui pour lui ne manque pas de charme,
Il descend dans la cour la main sur le téton
Pour s'entendre crier : Garde à vous, peloton !
Oh ! vraiment, c'est ici pis qu'à la gymnastique,
Car le pauvre conscrit, s'il n'est pas fanatique,
Va se voir secouer, traiter avec rigueur,
Par ce tyran maudit que l'on nomme instructeur.
Allons ! pas de roideur, alignez-vous à droite,
Les talons réunis, tenez la tête droite,
Tournez également les deux pieds en dehors,
Et sur-tout en avant penchez le haut du corps !
Portez arme ! arme bras ! croisez la baïonnette !
La charge en douze temps, et puis : Remettez ette !
Dieu ! que c'est amusant, et que cette leçon
Laisse un doux souvenir dans l'esprit du melon !
Mais enfin le tambour met fin à son supplice,
Et par un roulement termine l'exercice.
Mais un sergent arrive, et dit : Par quel hasard,
Pourquoi votre fusil est-il plein de cornard ?

Une arme en tel état est une chose indigne,
Ce n'est pas trop payé de deux jours de consigne !
Le malheureux conscrit maudit son triste sort,
En disant à part lui : C'est le droit du plus fort !
Morbleu ! je le vois bien, ici tout n'est pas rose !

Après tous ces travaux, le conscrit se repose
Dans la cour d'Austerlitz, qu'il parcourt à grands pas
Avec un sien ami, dont il a pris le bras.
Mais le remède est vain, et, plein de lassitude,
Il s'endort dès qu'il est arrivé dans l'étude.
Quelquefois le gradé, respectant son sommeil,
S'en remet au tambour du soin de son réveil.
A l'étude rentré, notre conscrit repasse
(Si c'est un potasseur) tout ce qu'il vit en classe ;
Ou, sinon, attendant le moment de souper,
La tête dans ses mains il se met à penser.

Oh ! c'est un grand bonheur que piquer l'étrangère,
C'est le meilleur remède à la douleur amère
Qui trop souvent, hélas ! trop souvent vient saisir
Le pauvre prisonnier, élève de Saint-Cyr !

LA PRISON.

(1828.)

Quæque ipse miserrima vidi.

TABLEAU DE LA VIE QU'ON Y MÈNE, — LA LETTRE DU CONSCRIT, — ET LE CHANT de L'ANCIEN.

Des bras de ses parents, dont il était l'idole,
Un conscrit dans Saint-Cyr tout à coup transporté,
Et mis pour un seul mot aux prisons de l'école,
Ainsi chantait l'ennui de sa captivité :

Sur ma tête l'airain vient de sonner huit heures :
De mon lit de douleurs s'éloignent les pavots;

La prison est une punition adoptée partout... Dans les pensions, dans les collèges et à l'École militaire, c'est toujours au moyen de la prison qu'on fait expier grandement de petites fautes... Nous n'en ferons pas la description dans ce commentaire ; elle se trouve parfaitement esquissée par le poète, auquel nous renvoyons le lecteur assez bon pour nous lire et se transporter en prison avec nous.

Par les chemins étroits frayés dans ces demeures
Le jour brille et m'éveille ainsi que tous mes maux...
Oui, tous mes maux : du ciel j'assouvis la colère,
Et du calice amer je bois jusques au fiel.
Quand finiront ces jours de honte et de misère?
Pour tant de châtiments, suis-je donc criminel?
Privé, dans mon cachot, des larmes d'une mère,
Des regrets d'une sœur, des conseils d'un ami;
Privé du monde entier, de l'air, de la lumière,
Hélas! du monde entier je semble un ennemi.
Un souvenir charmant seul me reste fidèle,
Et par lui seul encor j'ai des moments heureux :
Un songe bienfaisant m'avait porté près d'elle....
O sommeil, pourquoi fuir si vite de mes yeux?
Mes pas, libres de fers, volaient dans la carrière;
Par les Grâces, les Ris, je me voyais porter :
Mais, quoi! je sens des pleurs sillonner ma paupière...
Jours de mon âge d'or, j'ose vous regretter!
Peut-être en cet instant que ma mère tremblante
Déplore tristement le destin de son fils!
Oh! rassurons son cœur... D'une aile complaisante,
Anges, portez les mots qu'à ma mère j'écris.
Mais, pour rendre la force à son ame sensible,
Ne lui retraçons point nos regrets, nos ennuis;
Prenons d'un Saint-Cyrien l'air riant, impassible;
Montrons-nous digne enfin du séjour où je suis.

LETTRE.

Chère maman, tu sais mon infortune;
Déjà peut-être as-tu cru ton fils mort :
Non, ma misère est ici très commune,
Très répétée, et Saint-Cyr vit encor!
Auprès de toi plus douce irait ma vie;
J'aimerais mieux... mon cheval et mon chien...
Mais ici, libre au gré de mon envie,
Je te réponds que je serais fort bien.
Dans la prison, moi, j'ai l'humeur pesante;
Parfois j'y reste assoupi nuit et jour;
Dans mon sommeil, l'aiguille diligente
A du cadran toujours fait plus d'un tour.
Je ne suis pas un partisan du jeûne,
Mais du pain sec je sais me contenter;
J'ai bonnes dents et je sais le dompter.
Pour digérer, alors je me promène,
Et fais deux pas trente ou quarante fois
Dans un réduit où ce n'est pas sans peine
Que les anciens pourraient se tenir droits!

Lors, sur mon lit je reviens me remettre,
Je bâille, puis je médite un instant :
Mais l'heure vient qu'aux beaux-arts je dois mettre :
D'abord musique, et je siffle gaîment.

Après... dessin : sur mes pâles murailles
A larges traits j'esquisse mal ou bien :
Mais mon crayon ne fait que des batailles :
Songe, maman, que je suis Saint-Cyrien!
Je passe ensuite à l'étude fleurie
Qui des conscrits est la terreur souvent :
Une... deux... haut... Vive la théorie !...
Le corps bien droit, l'estomac en avant.

Tu le vois donc, ma bonne et tendre mère,
Je suis content et zélé... Mais soudain,
Qui m'interrompt dans mon œuvre guerrière?...
C'est mon dîner : tant mieux, car j'avais faim!
Mon tabouret me sert alors de table :
Sur lui je place, à côté de ma main,
Un plat de soupe assez peu délectable,
Un verre d'eau qu'on a rougi de vin,
Et puis du pain, même avec abondance;
Et c'est ainsi qu'on prélude aux exploits...
La diète et l'eau. Mais mangeons en silence :
Mon appétit ferait envie aux rois!

Quand d'aliments ma table est découverte,
Quand malgré moi j'ai fini mon repas,
De ma prison aussitôt je déserte,
Sur mon balcon je promène mes pas.

Au loin, je vois à travers le grillage
Le beau castel que Louis sut bâtir;
Les bois, les champs, le clocher d'un village...
Eh bien! maman, ça fait toujours plaisir!

Puis vient le temps qu'il faut passer à lire :
Bourdon, Reynaud, habitent bien ces lieux;
Mais d'un ancien, n'allez pas le redire,
J'ai d'un... bouquin, fait l'héritage heureux.
Mon cœur sourit aux aimables images
Qu'il vient offrir à mon rêveur chagrin :
Mais le plaisir m'entoure de nuages,
Et je m'endors jusques au lendemain...
Bonne maman, reste donc sans alarmes :
Quoique en prison, je suis enfant du roi;
Et dans deux ans, officier sous les armes...
Vive Saint-Cyr, et... maman, pense à moi!!

Tels sont les derniers mots qu'il écrit à sa mère,
Il roule son papier et le cache avec soin :
Et déjà la nuit sombre arrive avec mystère
Effacer les objets, et se répandre au loin.

Il prépare son lit, s'allonge et s'abandonne
Au vague des regrets, des vœux, du souvenir,

Quand près de lui soudain avec grâce fredonne
Un vrai Roger Bontemps, vétéran de Saint-Cyr.
Du bienheureux ancien il reconnaît l'organe :
Il s'approche du mur avec précaution,
Et, prêtant une oreille et conscrite et profane,
Il retient ces couplets de l'ancien en prison :

Le jour fuit, et sur ma cellule
Phébé jette un pâle reflet :
A peine un faible crépuscule
Me laisse tracer ce couplet.
Il fait froid, je ne puis écrire....
Et parbleu, soufflons dans mes doigts :
La gaîté me reste et m'inspire,
Elle m'a suivi sous les toits !

A peine à la fleur de son âge,
Voltaire a connu les revers :
Compagne de son esclavage,
Sa muse a chanté dans les fers.
Les soucis et l'inquiétude
Habitent, l'on dit, les prisons :
Pour égayer ma solitude,
J'ai pris la muse des chansons.

Je chante et rechante sans cesse
Les grâces, le vin et l'amour :

Je chante la douce maîtresse
Dont me sépare ce séjour :
Je chante le feu qui m'inspire,
Je chante nos jeunes exploits;
Avant de pouvoir tous les dire,
Je pourrais bien rester sans voix !

Puis je rêve, et pars pour la guerre...
En songeant on fait du chemin;
Un coup de sabre met par terre
Ceux qui se trouvent sous ma main.
Rien ne résiste à ma vaillance,
Je prends cent pièces de canon :
On me fait maréchal de France,
Et je me réveille en prison !

J'avais la tête encor remplie
De ma nouvelle dignité,
Quand sur ses gonds ma porte crie,
On m'annonce ma liberté !
Je rends grâce à la Providence,
Et quitte sans nul déplaisir,
Le rang de maréchal de France,
Pour l'uniforme de Saint-Cyr !...

Partout, en cet instant, mille cris d'allégresse
Des cachots étonnés font retentir les toits :

On ouvre aux prisonniers, on finit leur détresse,
Et tous de s'embrasser s'empressent à la fois.
Notre conscrit joyeux de ses maux se console;
Il quitte, et pour longtemps ce manoir détesté.
Et tous les prisonniers, en rentrant à l'école,
En prenant d'autres fers chantent la liberté!

LE CIMETIÈRE.

(1853.)

Amis, interrompons tous ces chants d'allégresse.
Et jetons un instant un regard de tristesse
Vers un coin de Saint-Cyr toujours morne et désert,
Où l'on entend, bien loin de nos joyeux concerts,
Des pleurs et des sanglots. C'est notre cimetière.
Là plus d'un Saint-Cyrien, endormi sous la pierre,
A vu périr soudain bien des illusions,
Le but de ses désirs, de ses affections;
A vu tomber la fleur de ses jeunes années,
Hélas! trop vite éclose et trop tôt moissonnée.
Jeune encore, il croyait en entrant à Saint-Cyr
Voir naître sous ses pas un brillant avenir;
Après deux ans d'ennui sous la noble galette
Il croyait voir briller l'éclat de l'épaulette;
Combien de beaux projets dans son cœur de vingt ans
Avait-il réservés pour un plus heureux temps!
Combien avait-il vu de belles jeunes filles,
A la voix douce et pure, à la blanche mantille,

Passer et repasser dans un songe enchanteur,
Comblant à chaque fois les vides de son cœur!
Combien avait-il vu de lauriers sur sa tête,
Et combien avait-il projeté de conquête!
Il croyait à la gloire, il croyait à l'amour,
Et cela n'a duré que l'espace d'un jour.

Et pourquoi donc, ô mort! briser la destinée
D'une existence encore à peine commencée,
D'un enfant, qui, raillant les arrêts du destin,
Ne pensait te trouver sitôt sur son chemin?
Tu n'as donc pas, cruelle, écouté la prière
Qu'à genoux t'adressait sa malheureuse mère,
Qui, pleurant sur le corps de son fils expirant,
Croyait par ses baisers ranimer son enfant!
Tu n'as donc pas prévu cette affreuse tristesse
Qui glaça les amis de sa courte jeunesse,
Quand la nuit s'écoula laissant son lit désert,
Et qu'au repas du soir il manqua son couvert!

O vous, ô Saint-Cyriens! qui vivez d'espérance,
Qui vous dites déjà des officiers de France,
Ne songeant qu'au moment d'abandonner Saint-Cyr
Pour mieux vous élancer au milieu du plaisir,
Vous n'avez pas jeté un coup-d'œil en arrière
Sur le calme éternel de cette froide pierre;
Vous n'avez pas songé que l'on peut voir venir
Un jour où pour jamais l'on restait à Saint-Cyr!

L'ÉPAULETTE D'OR.

LORSQUE nos jours coulent dans la souffrance,
Je vois au loin dans ma sombre douleur
Briller parfois un rayon d'espérance,
Et je souris à sa douce lueur.
Rayon que j'aime et que chante ma lyre,
Ah! par pitié, ne me fuis pas encor.
Dieu dans mon ame excitant le délire
Guide mes pas vers l'épaulette d'or!

Oui, ce bonheur, au bout de la carrière,
Là, nous attend, pressons, pressons le pas;
Car ce n'est pas une ombre mensongère,
Il nous attend et nous ouvre les bras.
La volupté dès longtemps nous invite,
Nous prodiguant ses généreux trésors,
Et dans la main que joyeuse elle agite
Brille à nos yeux une épaulette d'or!

Tout haletants et couverts de poussière,
Pour terminer notre joyeux chemin,
Pour mieux braver les ronces et la pierre,
Courage ami, donnons-nous tous la main.
Nous franchirons et les monts et les plaines,
Et puis enfin, prodigieux décor,
Nous verrons tous au terme de nos peines
Étinceler une épaulette d'or!

Après dix mois d'exil et de tempête,
Nous verrons luire un objet tout nouveau;
Alors, ami, relevant tous la tête,
Nous fêterons de nos jours le plus beau!
Oh! le grand jour! fêtons-le tous ensemble,
Puis désormais, contents de notre sort,
Tous officiers, que le bonheur rassemble,
Buvons, buvons à l'épaulette d'or!

Puis, quand pour nous viendra l'âge pénible
Où le passé remplace l'avenir,
Dans la retraite au coin d'un feu paisible,
Quand nous vivrons de notre souvenir,
Notre œil éteint sourira plein d'ivresse
A ces beaux jours où, prenant notre essor,
A ces beaux jours où, remplis de jeunesse,
Nous rêvions tous à l'épaulette d'or!

LA PRIÈRE DU SOLDAT.

(1854.)

DIEU qui lances le tonnerre,
Écoute-moi ! Dieu du combat
Devant qui tremble le soldat,
Et qui fais frissonner la terre ;

On dit que les fiers combattants
Sont, lorsque tu les abandonnes,
Comme la feuille des automnes,
Qui fuit à la merci des vents.

On dit que c'est toi qui diriges
La baile qui donne la mort,
Et qui viens briser notre sort
Comme des épis sur leurs tiges.

On m'a dit de te demander
Tout ce qui nous est nécessaire,
Et que tu savais être père,
Comme tu sais te courroucer.

Mon Dieu ! donne au soldat la guerre,
Au pauvre marin le beau temps,
Au prisonnier la clef des champs,
L'ombre et la rosée à la terre.

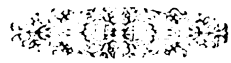
Donne à l'aigle un nid de rochers,
Aux vieux lions leur nourriture,
Au chêne sa sombre verdure,
Et ton soleil aux grands palmiers.

A mon vieux père, la santé ;
Garde-le moi bien, je te prie,
Pour que, sur la fin de sa vie,
Il ait son fils à son côté.

Conserve-moi pure et fidèle
Ma fiancée et son amour,
Pour que je puisse à mon retour
M'unir à jamais avec elle.

Conserve à nos bombes la mèche,
Fais que mon fusil soit luisant,
Que mon sabre soit bien tranchant,
Et ma cartouche toujours sèche.

Et quand, devenu vieux et laid,
De ma retraite viendra l'heure,
Rappelle-moi dans ta demeure
Par la noble mort du boulet.



PREMIÈRE SORTIE DE L'ÉCOLE.

(1854.)

QUAND un torrent longtemps sus-
[pendu sur la plaine
Par dessus les rochers d'un seul élan déchaîne
Ses flots impétueux,
Il se fait un grand bruit dans toute la montagne,
L'air frémit, et l'effroi qui court dans la campagne
Jette un cri vers les cieux.

Ainsi lorsque Saint-Cyr ouvre sa large porte,
Et que R..... enfin permet que chacun sorte
Pour la première fois,

Il faut voir le matin piétiner dans la neige,
Ce troupeau d'étalons que le désir assiége
Déjà depuis deux mois.

Jamais roi couronné, jamais fier capitaine
N'eut maintien plus altier, ni mine plus hautaine
Que celle du Bizut,
Quand, délivré soudain de son long esclavage,
Il est libre en un jour de dépenser la rage
De deux mois de bahut.

Il faut le voir, à l'heure où tout Paris sommeille,
Allumé par la soif, prendre la Grassoreille
D'assaut et sans pitié,
Enlever son cornard, comme un milan sa proie,
Tous, déjà par leurs cris, et leurs chants et leur joie,
Enivrés à moitié.

Avoir faim, avoir soif, et sentir dans sa course
Maint louis sautiller tout au fond de sa bourse
Avec des sons joyeux,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

N'avoir plus dans sa tête un souci qui la mine,
Sentir à pleins poumons jaillir de sa poitrine
L'air de la liberté,
Coiffé de son blockaus comme d'une couronne,
Regarder en mépris tout ce qui l'environne
Du haut de sa fierté.

Avoir là, sous les yeux, une belle journée,
C'est se croire à jamais roi de la destinée
Et maître du bonheur.
Mais l'ancien est là, qui regarde et qui guette,
Et rit, comme jadis au milieu de la fête
L'esclave du triomphateur.

A UNE FEMME.

(1854.)

Madame, vous avez de grands yeux, noirs, humides;
Vous avez des regards qui nous charment le cœur;
Vous avez à vos pieds des soupirants timides,
Qui dans un mot de vous mettent tout leur bonheur.

Mais nous, ce qu'il nous faut, ce n'est pas une belle,
Qui de son grand œil noir, velouté par l'amour,
Laisse tomber sur nous le feu de sa prunelle
Et nous rend, d'un regard, heureux pour tout un jour.

Nous n'avons pas une ame à charmer si facile,
Et nul de nous ne sait, amoureux élégant,
Des caprices d'un jour, esclave trop docile,
Se courber à genoux pour ramasser un gant.

Nous sommes les enfants des héros; quand vient l'ombre,
Nous prenons nos fusils et partons au combat.
Et nous glissons muets, au sein de la nuit sombre,
Comme de noirs démons qui courent au sabbat.

Nous n'aimons que la poudre et les bruits de la guerre,
Et le nocturne assaut d'un village endormi;
Sous le pas des guerriers sentir trembler la terre,
Et dans une embuscade attendre l'ennemi.

Nous aimons mieux aller courtiser la victoire,
Qui franchement dit : Non, ou qui nous tend la main,
Qu'une blonde traîtresse, à la prunelle noire,
Qui nous sourit toujours, et dit toujours : Demain.

Notre maîtresse à nous, c'est notre carabine
Qui sommeille à côté de son maître qui dort,
Par ses jaloux soupçons, jamais ne le chagrine,
Et reste à ses côtés pour partager son sort.

Qui, lorsque nous chargeons, au cœur de la bataille,
En chantant nos héros, la gloire et les combats,
Accompagne nos voix du bruit de la mitraille
Et vingt fois en un jour nous sauve du trépas.

Pourtant voilà deux mois qu'elle dort sous ma tente,
Que je laisse les vers déshonorer son bois;
Voilà deux mois aussi que je vous vis charmante,
Passer devant nos rangs pour la première fois.

L'AMOUR D'UN SOLDAT.

(1854.)

MADAME, je ne suis qu'un soldat mal habile,
A la robuste et franche main;
Et le sabre à mes doigts est cent fois plus docile
Que la plume de l'écrivain.
Mais comme l'on m'a dit qu'il fallait ce langage
Pour être lu de vous,
J'essairai de tirer d'un instrument sauvage
Quelques accords plus doux.
N'avez-vous pas senti qu'au milieu de ce monde,
Auquel vous souriez,
Le mensonge partout montre sa tête immonde
Au-dessous de vos pieds?
Savez-vous que celui que vous croyez fidèle
S'en ira dès demain

Se mettre à deux genoux devant une autre belle,
Et lui baiser la main?
Et n'avez-vous jamais désiré sur la terre
Un cœur jeune et vaillant,
Qui vous aimât vous seule, et d'une foi sincère,
En son amour ardent?
Voulez-vous enlacer votre ame avec mon ame,
La rose avec l'ormeau;
Avoir pour vous garder un sabre dont la lame
Ne tient pas au fourreau;
En place d'un amant tout noir, ainsi qu'un prêtre,
Qui ne sait pas, le soir,
Quand, dans les nuits d'été, vous ouvrez la fenêtre,
Que vous l'y voulez voir?
Prenez-moi quelque esclave à la moustache blonde,
Aux éperons dorés;
Une sorte de lion dont s'effraira le monde,
Et que vous dompterez;
Qui du jeu de l'amour comprenant bien l'invite,
Et prompt au rendez-vous,
Saura vous adorer longtemps, et fort, et vite,
Sans se mettre à genoux;
Et qui, quelque grand jour, mourant pour sa patrie,
Vous dira comme adieu
Les trois mots qu'il aura seuls connus dans sa vie :
France! ma Dame et Dieu!

L'ANNONCIATION.

(1854.)

C'est le vingt-quatre mars, minuit sonne, c'est l'heure
Où jadis Gabriel parut en ta demeure,
Mère du doux Jésus.
Il descendait des cieux, tressaillant d'allégresse,
Annonçant que les jours de la sainte promesse
Étaient enfin venus.

Tout-à-coup, sous la nef de l'église gothique,
S'élance lentement le pur et saint cantique
De l'Ave Maria.
Chaque saint radieux, chaque vierge bénie,
Exhale sa ferveur dans des flots d'harmonie,
Et l'archange crie : Hosannah !

Devant les saints autels, à la lueur des cierges,,
Cet hymne si touchant, s'élançant de cœurs vierges,
Comme un flocon d'encens,
Sans doute te plait mieux que ma voix, ô Marie !
Le cantique, en passant sur ma lèvre flétrie,
A perdu ses accents...

Quand j'étais un enfant au cœur pur et candide,
Souvent je croyais voir ton image limpide
Sortir de son cadre doré,
Blanche comme la fleur d'un buisson d'aubépine,
Se courber, et pencher sur ma lèvre enfantine
Ce front que j'avais adoré.

Plus tard, je t'ai priée en mes jours de misère :
Ta main daigna verser le baume salutaire
Sur mon cœur désolé.
J'ai vu le matelot qu'épargnait la tempête
Sous tes pieds adorés courber sa brune tête,
Son front par l'ouragan hâlé.

Je sentais sur mon cœur palpiter ta médaille,
Lorsque je m'élançais au sein de la mitraille
Sans craindre le trépas ;
Et quand notre clairon sonnait avec furie,

Ma bouche s'écriait : Protégez-moi, Marie !
Et je m'élançais aux combats.

O toi, mère de Dieu, flambeau brillant sans voile,
Qui protéges la mer comme une douce étoile,
Écoute-moi prier !...
Et quand au dernier jour, mourant pour la patrie,
Je tomberai frappé par la balle ennemie,
Implore Dieu pour l'officier.

UNE ÉTRANGÈRE [1].

(1854.)

(SOUVENIRS D'AFRIQUE.)

ÉCHAPPONS à l'ennui, laissons flotter la bride,
Sur le col chevelu de ce cheval ailé
Qui sait me transporter dans sa course rapide,
Des douleurs de Saint-Cyr au plaisir désiré.

Vers qui va se tourner ma course vagabonde?
Vais-je rêver d'amour ou rêver de combats?
Vais-je avec Bonaparte épouvanter le monde,
Ou croire que Laïs meurt d'amour dans mes bras?

[1] Étrangère, rêverie..... — Piquer l'Étrangère, rêver.

Mais non, lorsque je laisse ainsi planer mon ame,
Elle s'abat toujours vers cet heureux pays
Que le soleil échauffe et dore de sa flamme,
Et votre souvenir m'apparaît, mes amis.

Vous souvient-il, vous tous, des brunes odalisques
Au profil dessiné dans l'azur de Blidah,
Sous l'ombrage touffu de ses bois de lentisques,
Ou dans les orangers de la blanche Midah?

Du vent, qui murmurait au loin dans la montagne,
Du torrent qui grondait sur son lit de cailloux,
Et des vieux oliviers dressés dans la campagne,
Comme de noirs géants, sur les buissons de houx.

La Juive au front bruni, rayonnante maîtresse,
L'Espagnole qui sait si bien verser l'amour,
Qu'on reste stupéfait, après deux ans d'ivresse,
De l'aimer chaque jour, plus que le premier jour.

Tout nous faisait rêver... Que faire quand on aime,
Quand un soleil de feu dore les minarets,
Que tout est assoupi, que la mer elle-même
Laisse ses flots d'azur dormir sur les galets?

Quand notre long poignard dort aussi dans sa gaîne,
Quand l'Arabe est tranquille et qu'à chaque moment
La brise du désert arrive toute pleine
Des parfums embaumés des fleurs de l'Orient.

Ah! mes amis, restez dans la douce contrée,
Où les rêves sont d'or, ainsi que le soleil.
Ici la neige tombe et la terre est glacée,
Et l'ennui vous poursuit jusque dans le sommeil.

CHANT DE MORT DES ZOUAVES PRISONNIERS.

(1854.)

(SOUVENIRS D'AFRIQUE.)

Nous étions là, bourreaux, quand mille de vos frères
Vinrent nous attaquer devant les Zaarah;
Nous n'étions que trois cents, et le soir les rivières
Ont roulé leurs corps morts au pied du Jurjurah.

Nous étions là, le jour où l'on tua ton père,
Toi qui sors à demi ton poignard du fourreau :
Mon voisin d'un seul coup l'avait jeté par terre,
Et moi, je l'achevai de deux coups de couteau.

Te souviens-tu? Ta case était en proie aux flammes,
Ta mère était gisante à nos pieds, et tes sœurs

Avaient laissé tomber leurs vêtements de femmes,
Pour mieux charmer les yeux et les sens des vainqueurs.

Toi, tu fuyais! Au loin tu courus comme un lâche!
Il n'est pas un de vous qui ne se soit enfui!
Vous n'aviez pas alors un maintien si bravache,
Et vous n'étiez ni fiers, ni beaux comme aujourd'hui!

Lorsque les turbans verts grimpent dans la montagne,
Combien en reste-t-il pour combattre avec nous?...
Quand l'aigle des rochers plane sur la campagne,
Combien d'impurs serpents restent hors de leurs trous?

Ne nous insultez pas, ô femmes que vous êtes!
Les chiens ne doivent pas aboyer aux guerriers.
Torturez-nous bien vite, et puis prenez nos têtes
Pour orner vos gourbis faits en troncs d'oliviers.

Mais quand vous entendrez notre marche guerrière
Rugir dans vos ravins comme un tigre en courroux,
Sauvez-vous sans oser regarder en arrière,
Car nous avons laissé des vengeurs après nous!

LE JEU EN AFRIQUE.

(1854.)

(SOUVENIRS D'AFRIQUE.)

Un tambour et des dés, et que jusqu'au matin
Le feu s'irrite et chauffe, et s'allume et flamboie!
Amis, si nous perdons notre part de butin,
Demain nous trouverons une nouvelle proie.

Nous allons tous jouer! Et qu'importe qui gagne!
Demain nous essuîrons un ouragan de feu,
Et ceux qui resteront courront dans la montagne
A l'Arabe fuyant demander un enjeu.

Entassez les bijoux de nos belles Kabyles,
Les poignards, les cabans et les longs pistolets,

Et les sacs de douros qu'on a pris dans les villes,
Et l'ambre qui reluit au bout des calumets.

Que le hasard soit roi! Quand l'aube purpurine
Fera sur nos faisceaux scintiller ses rayons,
Qu'il ne reste aux perdants rien que leur carabine,
Dont la fumée arabe a bruni les canons.

Quand nous te reverrons, ô ma France guerrière,
Nous joûrons, et le punch nous prêtera son feu;
Et nous boirons à ceux qui n'aiment sur la terre
Que les combats, l'ivresse, et l'amour et le jeu.

MA PIPE.

(1854.)

Elle est courte de taille et fine de corsage;
Le temps et le soleil ont mis sur son visage
Quelque reflet bistré;
Si bien qu'en la voyant, toujours on s'imagine
Que le feu qui couvait en sa large poitrine
De sa blancheur native a terni la beauté.

Le ciel la couronna d'une crinière noire
Qui ruisselle à son cou, poli comme l'ivoire,
En longs anneaux soyeux,

D'où s'échappe en spirale une douce fumée
Qui balance dans l'air sa vapeur embaumée,
En montant vers les cieux.

C'est ma maîtresse, à moi, c'est ma plus douce amie,
C'est celle que chacun me jalouse et m'envie
Lorsque l'on me surprend,
M'enivrant des parfums de son ardente haleine,
Son beau corps dans ma main, sa bouche sur la mienne,
Dans un baiser brûlant.

Depuis trois ans déjà, rivés comme une chaîne,
Nous avons voyagé de la rive africaine
Au manoir de Saint-Cyr,
Réunis, enlacés d'une amoureuse étreinte,
Sans l'avoir entendue exhaler une plainte,
Ni pousser un soupir.

Elle sut, au milieu de l'aride savane,
Donner au foin haché le parfum du Havane;
Et les jours de combat,
Dédaigneuse de tout et bravant la mitraille,
Elle se redressait, se cambrant sur sa taille
Comme l'épouse d'un soldat.

Aussi de quel plaisir, pour elle j'abandonne
Les pompes de ce monde et les plaisirs qu'il donne !
Quand je la sens à mon côté,
Le noir chagrin s'enfuit et l'ennui se dissipe.
Est-il besoin, B***, de te nommer ma pipe,
L'as-tu pas reconnue à sa fidélité ?

A L'ABSINTHE.

(1854.)

SALUT, verte liqueur, Némésis de l'orgie!
Bien souvent en passant sur ma lèvre rougie,
Tu m'as donné l'ivresse et l'oubli de mes maux.
J'ai vu plus d'un géant pâlir sous ton étreinte :
Salut, sœur de la mort! Apportez de l'absinthe,
Qu'on la verse à grands flots!

Il est temps à la fin que je te remercie.
Celui qui ne sent pas toute la poésie
Qu'un flacon de cristal peut porter en son flanc,
Celui-là n'a jamais, près d'une table ronde,
Vu d'un œil égaré les globes et le monde
Valser en grimaçant!

Il n'a jamais senti, lui passer comme un rêve,
Comme le vent qui fuit se traînant sur la grève,
La chaleur de l'ivresse au milieu du cerveau.
Il croit que c'est du vin qu'on récolte en Espagne,
S'enivre avec du lait ou du vin de Champagne,
Souille l'absinthe avec de l'eau.

Il ne soutiendra pas, sans que son cœur défaille,
Qu'il n'est pas sur la terre une chose qui vaille
De l'ivrogne abruti le sommeil radieux,
Qui peut, quand il lui plaît, pendant son rêve étrange,
Quittant le corps humain, sentir des ailes d'ange
L'emporter vers les cieux.

Moi, je t'aime! Aux mortels ta force est plus funeste
Que la foudre, le feu, la mitraille ou la peste,
Et je te vis souvent terrasser le soldat
Insoucieux de tout, contentant son envie.
Tout en sachant trop bien qu'il te donnait sa vie
Qu'épargna le combat.

J'aime ta forte odeur et ton flot d'un vert sombre
Qui laisse s'élancer du milieu de son ombre
Des feux couleur de sang tout le long du cristal.

Comme si le Seigneur, en signe de prudence,
Avait voulu mêler à ton vert d'espérance
Quelque signe fatal.

Belle comme la mer, comme ses flots cruelle,
Tu sais, quand tu le veux, aussi cacher comme elle,
Sous un calme apparent tes instincts irrités.
Et ton flux fait tourner un océan de têtes
Qui battent en riant, le soir des jours de fêtes,
Les portes des cités.

Pour moi qui ne veux pas attendre la vieillesse,
Je vais contre ta force essayer ma faiblesse,
Combattre contre toi, t'étreindre corps à corps.
Je veux voir aujourd'hui, dans un duel terrible,
Si tu peux soutenir ton titre d'invincible!
Notre témoin sera la mort.

L*** ET VOUS?

(1854.)

Le printemps embaumé promène
La brise de sa douce haleine
Dans le feuillage du chêne,
Dans les branchages du houx.
Sous nos pieds l'onde murmure,
Et se perd dans la verdure.
Le soleil rit à la nature,
L*** et vous?

Je ne suis pas l'ame insensée
Qui veuille livrer sa pensée
A la foule vide et blasée,

Au rires moqueurs des fous;
Dans le torrent qui m'entraîne
Je cherche qui me comprenne
L *** et vous?

C'est l'amour qui sollicite
Le bleuet que la brise agite,
A pencher vers la marguerite
Lui disant tout bas : « Aimons-nous. »
Et moi, madame, qui vous aime,
Je ne puis dans ma peine extrême,
Je ne puis dire, hélas! de même
L *** et vous?

LA

JOURNÉE DU SAINT-CYRIEN.

(1853-1854.)

AVANT que chaque jour l'aurore
[matinale
Ait été doucement réveiller le soleil,
Le pauvre Saint-Cyrien, ô fortune fatale!
S'arrache en gémissant aux douceurs du sommeil.
Pendant que, tout joyeux, il se revoit en songe,
Assis comme autrefois au foyer paternel,
Ou qu'un doux souvenir, hélas! divin mensonge,
Jette en son cœur ému tous les bonheurs du ciel;
Un bruit sourd retentit dans le manoir antique,
Et dans le vieux clocher cinq coups ont résonné:
Un clairon sans pitié nous réveille en musique.
Lève-toi, Saint-Cyrien, car la diane a sonné.

. . . . . .

IMP. MONTALANT BOUCLET.

(Page 154.) ÉLÈVE DE LA SECTION DE CAVALERIE.

O toi! chaste déesse, et si belle et si fière,
Qui livras Actéon à tes chiens irrités,
Pour avoir (aujourd'hui l'on n'est plus si sévère)
Admiré de trop près tes secrètes beautés;
Comment as-tu permis qu'on osât sur la terre
Donner ton nom divin à cet air infernal
Qui vient chaque matin exciter la colère
De ceux qu'a réveillés son vacarme brutal!

Enfin, je disais donc que le dortoir résonne
D'un bruit à réveiller les vivants et les morts :
Ici, le tambour bat; plus loin, le clairon sonne,
Jetant de tous côtés de forts douteux accords;
Mais cela ne fait rien, car le seul bruit l'emporte;
Le reste vient après : — « De son lit que l'on sorte! »
A dit le caporal. « Vite, debout, melons! »
Saisissant aussitôt bottes et pantalons,
Et jetant un regard de regret sur leur couche;
Pendant que le gradé chaudement se recouche.
Et du fond de son lit, étendu mollement,
Bienheureux de pouvoir se lever lentement,
Excite notre ardeur par des jours de corvée.

Le pinceau, chaque jour, est le lot du dernier :
Aussi notre toilette, on comprend, peu soignée,
Semble parfaitement une course au clocher.
Malheur à celui-là, qui, dans son trouble extrême,

Trompé par le sommeil et son mauvais destin,
S'épuise en vains efforts pour emboîter quand même,
La botte qu'à grands cris réclame son voisin,
Car le pinceau l'attend. . . . . ,.
. . . . . O vous, dames charmantes,
Qui trouvez l'officier si brillant et si beau,
Vous ne vous doutez pas que ses mains élégantes
Ont souvent autrefois manœuvré le pinceau.
Le pinceau, direz-vous, le mot est artistique;
Rien au monde pourtant ne fut moins poétique.
Nos pinceaux, dont Vernet ne se servit jamais,
Se vendent en tous lieux sous le nom de balais.
Enfin, notre toilette en un instant finie,
Accablé de sommeil, la paupière alourdie,
Il faut se promener dans une cour, hélas!
Où l'on gèle, il est vrai, mais où l'on n'y voit pas;
Trop heureux quand le ciel, déployant sa furie,
Ne nous inonde pas et de neige et de pluie.
Vous dormez, cependant, ô bienheureux pékins,
Recouverts dans vos lits, d'édredons, de coussins;
Bien doucement bercés par des songes de rose,
Vous dormez chaudement dans votre chambre close.
Mais cela n'est pas tout; vous n'avez à songer,
Au moment du réveil, qu'à votre déjeûner.

Déjeûner! c'est un mot qui sonne à mon oreille
D'une étrange façon; car c'est une merveille

Que déjeûner ici... un dur morceau de pain,
Quand nous avons le temps, apaise notre faim.

Revenons, s'il vous plaît, à notre promenade ;
Elle s'achève enfin. Rechignés, l'air maussade,
A moitié morfondus, transis, et l'œil hagard,
Les deux mains et le nez d'un rouge de homard,
Nous rentrons à l'étude, où des poêles en terre
Nous versent à grands flots leur chaleur salutaire.
Pour des hommes gelés, quel délicieux moment !
Mais le bien ici-bas ne dure qu'un instant :
A peine y sommes-nous que l'on bat pour l'astique.
O muse, inspire-moi ta verve poétique !
Car ce seul mot me met la cervelle à l'envers.
L'astique est un tourment que Dante en ses enfers,
Oublia de placer après l'horrible histoire
Des enfants d'Ugolin de vorace mémoire.
Compatissant lecteur, je ne vous peindrai pas
Le pauvre Saint-Cyrien frottant ses ocréas,
Vernissant le dessous, vernissant la semelle,
Étouffant de chaleur, lorsque partout on gèle,
Quoiqu'à peine couvert d'une veste d'été !
Le vois-tu bien enfin, plein d'ardeur, transporté,
Les yeux, le front, les mains, tout couverts de cirage,
Frottant son vieux bahut dans une sainte rage,
Brossant et rebrossant son pantalon boueux,
A la triste lueur d'un vieux quinquet fumeux,

Astiquant, fourbissant boutons comme épinglettes,
Achevant de son lit les fameuses arêtes.
Hercule, ce héros pour ses travaux cité,
Devant ceux de l'astique eût sans doute hésité.
Au bout d'une heure enfin le supplice s'achève,
Le cours à nos labeurs apporte quelque trève;
L'étude vient après; puis il faut dessiner.
Nous atteignons ainsi le moment du dîner:
Un seul mets, tous les jours, se trouve sur la carte,
De nos maigres repas, dont le luxe s'écarte,
C'est le bœuf qui revient, insipide et grossier,
Depuis le premier jour, hélas! jusqu'au dernier,
Du bœuf, toujours du bœuf, affreuse ritournelle,
De nos festins le bœuf est la base éternelle;
Il apparaît baigné d'une sorte de jus
A faire évanouir Vatel et Lucullus.
Mais il faut bien manger, et la faim qui nous presse
Ote au plus dégoûté toute délicatesse.
Le bœuf a disparu; l'on attaque aussitôt
Le légume fameux, l'illustre haricot;
Ou bien, pour exercer notre odorat sans doute,
Le produit alsacien, la célèbre choucroûte.
Et voilà le menu... Quelques gouttes de vin
Viennent pour le dessert couronner le festin.

. . . . . .

A ton tour maintenant, viens, ô pipe si chère!
Seule consolation de nos jours de misère,
Distraire en ses ennuis le pauvre Saint-Cyrien,

Dont tu formes ici le plus ferme soutien,
Livre au souffle du vent ta légère fumée,
Qui monte vers le ciel brillante et parfumée.
Comme les flots d'encens qui partant du saint lieu,
S'envolent doucement jusqu'au trône de Dieu.
Viens, ô ma vieille pipe, à la couleur d'ébène;
Éloigne de mon cœur tout souci, toute peine!
Marseillaise à deux sous, toi que ne valent pas
Ni jaunes milarès, ni blonds panatellas!
Le plaisir de fumer est pour vous peu de chose,
Élégants parfumés de musc et d'eau de rose,
Qui flânez chaque jour, pour calmer vos ennuis,
Du théâtre Italien au café de Paris;
Vous fumez quelquefois, mais la pipe de terre
Vous semble mauvais goût, et commune et grossière;
Il vous faut, beaux messieurs, l'élégant narguilé,
La pipe d'ambre jaune et le chibouck doré.
Oh! mais si quelque jour la fortune ennemie
Voilait de noirs soucis l'azur de votre vie;
Si vous étiez enfin prisonniers comme nous,
Privés de ces plaisirs qui vous semblent si doux,
Cette pipe, par vous, aujourd'hui méprisée,
Viendrait seule égayer votre triste pensée,
Rappeler d'heureux jours à votre souvenir,
Et vous montrer au loin un moins sombre avenir.
Dans les jours de malheur, sa délirante ivresse
Est le plus sûr moyen d'adoucir la tristesse.
Quand on est malheureux, fumer est un bonheur,

Et je bénis le ciel de m'avoir fait fumeur.
Mais ces réflexions, sur un si noble objet,
M'ont entraîné, lecteur, bien loin de mon sujet;
Vite, je le reprends. Notre pipe s'allume,
Mais, par malheur, le temps est bien court quand on fume;
L'horloge et le tambour résonnent à la fois.
Il faut sans hésiter obéir à leur voix,
Prendre sabre et fusil, et, troupier fort novice,
Cultiver le grand art du soldat : l'exercice.
Dans la cour de Wagram on voit de tous côtés
Instructeur et recrue, avec ordre rangés.
Partout vous entendez : « Croisez la baïonnette,
L'arme au bras; garde à vous! remettez la baguette. »
C'est un bruit infernal, et le pauvre conscrit
Vertement sermonné par l'ancien qui l'instruit,
Recommence vingt fois, et malgré tout son zèle,
Voit à tous ses efforts l'arme rester rebelle.
Ici quelques anciens plaisantent gravement
Un timide conscrit qui répond gauchement.
Plus loin, des officiers se montrent l'épaulette,
Illustre rejeton de la noble galette,
Dont s'élève là-bas l'arbre si vénéré,
De l'antique Saint-Cyr palladium sacré,
Au milieu du quinconce, objet de notre envie.
Le tambour bat enfin, et chaque compagnie,
Formant des rangs serrés, marche trop promptement
Vers l'horrible dortoir, où l'astique l'attend
(L'astique occupe ici le quart de notre vie);

Puis nous allons pâlir sur notre Théorie,
Qu'il nous faut mot à mot, et comme un perroquet,
Redire à nos gradés, sans quoi gare au piquet.
Enfin vient du souper l'immuable salade,
Triste accompagnement d'une viande bien fade.
Nous soupons au galop (on court toujours ici),
Et nous allons geler sous le feu des étoiles
Parsemant de la nuit les poétiques voiles.

. . . . . .

. . . . . .

Poètes, mes amis! il est doux de chanter,
Assis dans son fauteuil, auprès de son foyer,
Les charmes de la nuit; de faire rimer lune;
Comme Alfred de Musset, ou Dumas avec brune,
Et de dire à Marco le long frémissement
Que font en chuchottant les arbres et le vent!
Si comme nous, Messieurs, les deux pieds dans la neige,
En pantalon de toile, en veste de manége,
Vous tourniez dans la cour, on verrait sur quel ton
S'entonnerait alors votre tendre chanson.
Si nous sommes joyeux, quand apparaît la lune,
Comme des naufragés qui découvrent la dune
Du port tant désiré, c'est qu'elle vient le soir...
Et que le soir, lecteur, nous montons au dortoir.

. . . . . .

Ainsi pendant deux ans s'écoule notre vie,
Tous les jours sont pareils! triste monotonie,
Qui nous fait soupirer après des temps meilleurs,

Comme jadis Tantale après des fruits trompeurs.
Mais toute peine enfin trouve sa récompense :
Nous souffrons aujourd'hui, plus tard viendra le bien.
Et l'épaulette d'or, noble et chère espérance,
Calmera les douleurs du pauvre Saint-Cyrien [1].

DE BOURGON.

[1] L'épaulette d'or vint pour l'auteur comme pour tous ses compagnons, mais il l'avait dit : « Le bien ici-bas, ne dure qu'un instant. » Officier le 31 janvier 1855, le 27 mars de la même année, il mourait en Crimée, emportant avec lui l'espoir d'une brillante carrière.

IMP. MONTALANT BOUGLEUX.

(Page 163.)

LA SALLE DE POLICE.

SOUVENIRS DE L'OURS.

(1853-1854.)

MADAME, récemment je fus passer
[deux jours
Dans un lieu ténébreux que nous appelons l'Ours.
Je vous en fais ici le portrait très fidèle :
D'abord on n'y voit pas, et de plus on y gèle.
Voilà l'esquisse en gros; maintenant, en détail :
On y reçoit le jour d'un étroit soupirail
Tamisant à grand'peine une lumière grise,
Mais ouvrant largement un passage à la bise,
Qui vient tourbillonner dans l'affreuse prison
Avec des sifflements à donner le frisson.
L'antique roi des vents, le ténébreux Eole
A, je le crois, fixé son séjour à l'École;

Car de tous les côtés accourus à Saint-Cyr,
Tous les vents, Aquilon, Borée, Auster, Zéphyr,
Prennent (jugez pour nous quel horrible supplice)
Pour lieu de rendez-vous la salle de police.
De plus, ce doux séjour est placé sous les toits,
Parqueté de carreaux, et pendant les grands froids
Je ferais le pari que la température
Y descend jusqu'au point où gèle le mercure.
Le mobilier est simple et sur-tout peu coûteux :
Une planche pour table, un tabouret boiteux,
Où chacun en passant laisse son nom pour trace ;
Voilà pendant le jour. Le soir, une paillasse,
Depuis vingt ans et plus refuge des souris,
Nous sert à reposer nos corps endoloris.
Pour soutenir l'effort de la température,
Nous avons pour burnous une ample couverture
Qui, nous enveloppant jusques au bout du nez,
Donne un peu de chaleur à nos membres glacés.
Un bonnet de coton, casque peu militaire,
Dresse sur notre front sa mèche haute et fière.
Et nous dormons ainsi, rêvant, si nous voulons,
Que nous sommes anciens et brimons les melons.
Notre costume est laid, bien laid, mais très commode ;
Et puis, les prisonniers s'occupent peu de mode ;
Après tout il nous donne un air majestueux,
Et nous fait ressembler aux antiques Hébreux,
Ou bien à ces Romains que nous montre l'histoire
Assis dans le Sénat sur leurs chaises d'ivoire.

Nous ne possédons point, grâce aux dieux protecteurs,
Les rides et les ans de ces vieux sénateurs;
Mais sans être comme eux d'une vieillesse austère,
Nous avons hérité de leur vertu sévère,
Et le pire de nous, objet d'admiration,
A mérité cent fois au moins le prix Monthyon.
Je regagne sur ce ma salle de police.
En faisant mon entrée au séjour du supplice,
Sur les murs incrustés je lis avec effroi
Les noms des malheureux, prisonniers comme moi,
Qui furent de ces lieux autrefois locataires.
Pour tout lire il faudrait des semaines entières.
On y trouve de tout : dessins, vers et chansons;
Quel recueil on ferait de ces inscriptions!
Ici, dans un sonnet un bizut vous accuse,
O terribles gradés : il veut, malgré sa muse,
Rimer bon gré mal gré pour vous coter en vers
Injustes et cruels devant tout l'univers.
Plus loin, un noble ancien écrivit dans sa rage
Le nom de l'adjudant qui le fit mettre en cage
Suivi (quel désespoir pour nos amis les bas)
Des mots sacramentels : Bientôt tu salûras.
Ces vers que vous voyez, la fortune inhumaine
Fit tomber leur auteur sous la balle africaine.
Au milieu du désert il mourut en héros,
Les yeux sur l'étendard qui flottait en lambeaux!
Quant à nous que voilà, peut-être que l'histoire
A la postérité montrera notre gloire!

Ceux qui les ont écrits, tant anciens que nouveaux,
Seront peut-être un jour d'illustres généraux,
De graves sénateurs... Ma foi, ce serait drôle,
Si l'un d'eux, quelque jour commandant cette École,
Inspectant chaque coin, du faîte jusqu'aux cours,
Trouvait son nom gravé sur la porte de l'Ours.

Pendant que je laissais follement ma pensée
S'égarer au hasard sur des sujets si beaux,
La nuit était venue, et son ombre glacée
En m'enlevant le jour m'invitait au repos.
Mais des songes affreux, enfants du noir Tartare,
Courent en mon sommeil. J'eus un rêve bizarre :
J'aperçois le Grand-Roi, la vieille Maintenon,
Qui viennent me brimer, moi, malheureux mel··
Je vois de caporaux une phalange entière
M'accueillir à la fois, par devant, par derrière,
De tous côtés enfin : l'un retourne mon lit,
Un autre mon bahut, et malgré mon dépit,
Riant de tout son cœur du courroux qui m'écrase,
Mouille mes ocréas et renverse ma case.
Un troisième bourreau démonte mon fusil...
De même qu'autrefois Saint-Laurent sur le gril,
Je me roulais, hélas ! sur ma dure paillasse ;
Maudissant des gradés l'impitoyable race,
Quand le bruit des tambours et l'appel des clairons
Vinrent me délivrer de ces affreux démons.

Pendant un jour encor dans cette cage obscure
Je restai prisonnier, sifflant pour m'égayer
La chanson de Marco, la folle créature
Que le beau Raphaël a le malheur d'aimer.
Et quand la Liberté, charme de notre vie,
Que nous n'avons jamais au gré de notre envie,
Entra dans le taudis sous forme d'un sergent,
Les avant-bras ornés de sardines d'argent,
Je rêvais que Marco, par un nouveau caprice,
Abandonnant pour moi richesses et palais,
Changeait en paradis ma salle de police,
Que je quittai pourtant, madame, sans regrets.

EN REVENANT DU CIMETIÈRE.

[illegible]

[illegible] lorsque le soldat [illegible] dans la mêlée,
Sous la balle [illegible] ou la lame [illegible],
[illegible] moins il peut entendre, à ses derniers instants,
De son clairon vainqueur la fanfare guerrière,
Et s'il soulève encor sa mourante paupière,
Voir les ennemis morts et les siens triomphants.

Il tombe tout sanglant et tout couvert de gloire,
Sur son front qu'animait l'espoir de la victoire
Le trépas a laissé sa suprême fierté ;
Et le fer des canons, et le sang et la flamme,

Et le cri des guerriers composent à son ame
Un cortége d'honneur, tout plein de majesté.

Mais lorsque dans son lit, courbé sous la faiblesse,
C'est un mal inconnu qui le tient et le presse,
Et l'étreint haletant entre ses dents de fer;
Lorsque luttant en lui contre un reste de vie
La mort roule ses yeux blanchis par l'agonie,
Comme ceux d'un damné qu'on torture en enfer;

Quand, au lieu du soleil qui reluit sur l'arène,
Des coursiers tout armés qui chargent dans la plaine
En mêlant leur cri rauque à la voix des combats,
Il n'a pour l'entourer à son heure dernière
Que des pleurs et des chants, et la sourde prière
D'un vieux prêtre à genoux qui sanglotte tout bas;

La mort est bien pénible et ses apprêts funèbres!
Comme un vaisseau qui sombre au milieu des ténèbres,
Le corps vers le tombeau s'affaisse lentement,
Tandis que le soldat frappé dans la poitrine,
Comme le chêne altier qu'on tranche à la racine
A son dernier appel arrive en un instant.

Ah ! lorsque tu voudras m'arracher à la vie,
Maître éternel de tout, permets-moi, je te prie,
De mourir en plein air et frappé d'un seul coup,
Soit sur un bon cheval ardent à la bataille,
Soit au cœur d'un carré vomissant la mitraille ;
Mais que la mort au moins me prenne tout debout.

A UNE JEUNE FILLE.

(1853-1854.)

ENFANT, tu veux des vers; sauras-tu les comprendre?
Mon cœur bien jeune encor parlera-t il au tien?
Et s'il ose parler, oseras-tu l'entendre?
Enfant, ah! crois-le bien,

Ne demande jamais au poète sa flamme;
A l'arbre défendu ne porte pas la main.
Douce enfant le matin, le soir tu serais femme.
Tu pleurerais demain.

Ne quitte pas encor ton nid, ma tourterelle;
Aux épines des bois, tu pourrais bien, vois-tu,

Laisser ton blanc duvet ou déchirer ton aile.
Le temps n'est pas venu.

Attends, attends encor ; le milan sanguinaire
N'a pas toujours pitié du pauvre passereau ;
Tu vis, sauve et joyeuse au giron de ta mère,
Attends, petit oiseau.

PRIÈRE D'UN SOLDAT.

(1856.)

MARIE, oh ! que ce nom était doux à mon ame,
Tendre mère de mon Sauveur ;
Quand j'étais tout enfant, pour toi seule une flamme
Scintillait dans mon jeune cœur !

Plus tard, je connus Dieu ; je possédais encore
Un cœur aussi pur que le jour,
Et par toi ma prière au Dieu que l'on adore
Parlait avec amour !

Bientôt les passions au sortir de l'enfance
Flétrirent tout en moi ;
Je vis avec terreur ma candide innocence
S'envoler en pleurant vers toi !

Mais j'ai toujours gardé ton amour, ô Marie!
Oui, je suis encor ton enfant;
Et par les passions ma pauvre ame flétrie
A conservé pour toi, Mère, son cœur aimant.

Et, soldat maintenant, écoute ma prière,
Toi, ma belle divinité;
Protège le soldat à son heure dernière,
Au départ pour l'éternité!

Mère, éloigne de moi la pâle maladie,
Dont les hideux anneaux
S'enroulent sur nos corps avec rage et furie
En nous creusant d'affreux tombeaux!

Mais, fais qu'au sein d'une noble victoire,
Et frappé par devant,
Plein de bonheur et plein de gloire,
Je puisse voir encor mon pays triomphant.

Puissé-je alors, quittant mes charnelles entraves
Et bénissant le Seigneur juste et bon,
Voir sur mon cœur briller la croix des braves,
Et mourir invoquant ton nom!

AU PRINCE IMPÉRIAL.

16 MARS 1856.

Le canon en grondant annonçait
[à la France
Qu'un César était né : penchés sur son berceau,
Deux anges priaient Dieu de bénir sa naissance
En veillant sur l'aiglon nouveau.

C'était l'ange du peuple avec la jeune mère :
Échos divinisés de tous les cœurs français;
A genoux ils faisaient au ciel une prière
Que Dieu ne repousse jamais.

L'ange disait : Grandis, l'avenir te seconde;
Sois noble et valeureux sur le trône où ton nom

Te destine à dicter tes volontés au monde,
Toi qu'on nomme Napoléon.

Salut ! ô rejeton d'une race bénie !
La France avec bonheur voit briller ton soleil,
Et sa puissante voix au premier jour te crie :
A tes ancêtres sois pareil !

Vois la France à genoux ; vois sur-tout cette enceinte
Où huit cents Saint-Cyriens, au bruit de leurs canons,
Ont juré de mourir pour ta mission sainte,
Au premier rang des bataillons.

Sois fier d'être Empereur de cette noble France,
Et veille aux droits sacrés de ton peuple vaillant ;
Souviens-toi de sa joie au jour de ta naissance,
Règne en paix en le défendant.

Enfin, aime ta mère ; écoute ses lois saintes :
C'est un ange du ciel doux et consolateur ;
Apprends d'elle comment elle calme les plaintes,
Et la misère et la douleur !

LES OMBRES DE SAINT-CYR.

(1856.)

FILLES de Maintenon, hors du sépul-
[cre sombre
Venez errer dans l'ombre,
Vivez pour une nuit;
Filles de Maintenon, venez comme naguère
Au manoir solitaire,
Quand résonne minuit.

Dans ces murs autrefois s'écoula votre vie,
Sans chagrins, sans envie,
Anges purs et charmants.
Le Grand-Roi vous aimait, jeunes filles heureuses,
Simples et gracieuses
Comme les fleurs des champs.

Là, chacun de vos jours était un jour de fête;
Jamais sur votre tête
Ne gronda le malheur :
On entendait le soir, sous les voûtes antiques,
Murmurer les cantiques
S'élevant au Seigneur.

Mais un jour la mort vint, et la froide déesse
Brisa votre jeunesse
Et vos rêves d'amour.
Hélas ! vous n'êtes plus; mais quelquefois votre ame
Brille, divine flamme,
Lorsque s'enfuit le jour.

Oh ! revenez souvent, et que votre ombre veille
Alors que tout sommeille
Et repose en ce lieu.
Jetez sur notre rêve une divine ivresse,
Une fleur de tristesse,
Et pour nous priez Dieu.

Filles de Maintenon, hors du sépulcre sombre
Venez errer dans l'ombre,
Vivez pour une nuit;
Filles de Maintenon, venez comme naguère
Au manoir solitaire,
Quand résonne minuit.

CHANT DU MOUSSE.

(1856.)

Lorsque, la nuit, dans nos immenses voiles,
Sur les huniers j'entends siffler les vents,
Enfant perdu, j'aime à voir les étoiles,
A respirer le flot des océans!
Le passager songe alors au rivage :
Là-bas on veille, on attend son retour;
Et moi, personne, au terme du voyage,
Ne m'a gardé de caresse et d'amour!

Vague qui m'es chère,
Dans ton pli mouvant,
Toi, ma seule mère,
Berce ton enfant!

Lorsque parfois le souffle de l'orage
Fait chanceler ce mât, mon seul appui,
Les bras passés dans quelque lourd cordage,
Insoucieux dans mon fragile abri,
Loin de trembler, le danger me ranime,
Et quand l'éclair au ciel noir vient jaillir,
Mousse breton, je me pends sur l'abîme,
Et mon vieux chant sait encor retentir :
Toi qui fus ma mère,
Dans ton pli mouvant,
Vague qui m'es si chère,
Garde ton enfant !

LE RETOUR DU VIEILLARD AU PAYS.

NOVEMBRE 1855.

Ainsi que l'oiseau de passage
Que ramène chaque printemps,
Je reviens mourir au rivage
Qui vit mourir mes vieux parents.

Rien n'est changé : ni la verdure
Qui couvre l'arbre des forêts,
Ni l'oiseau charmant la nature
De ses accents que je connais.

Je revois mes chants, la clairière,
Et la montagne, et le ruisseau ;

Je revois la vieille chaumière
Où je dormais dans mon berceau.

Toujours jeune fleurit la plante ;
Dans les îles de l'horizon
La jeunesse toujours enchante
L'écho qui gaîment lui répond.

Rien n'est changé ; rien que moi-même
Courbé sous le fardeau des ans ;
De mon cœur, ô pays que j'aime,
Je ne sens plus les battements.

J'étais jeune et plein d'espérance,
Quand je partis, ô doux séjour ;
Je ne rêvais que jouissance
Et le bonheur de tous les jours.

Mais en m'effleurant de son aile
La vieillesse m'a fait blanchir.
La mort chemine derrière elle ;
Il ne me reste qu'à mourir.

Accorde-moi, douce patrie,
Sur ta terre rien qu'un tombeau

Où croisse une plante chérie,
Où murmure une source d'eau.

Dans cette paisible retraite
Je reposerai loin du deuil,
Sous la rose et la violette
Qui grandiront sur mon cercueil.

LE QUINCONCE.

(1856.)

LONDE et céleste fille, ange
[perdu sur terre,
Muse d'Anacréon qui chantais dans mon cœur,
Le destin va briser notre amour éphémère :
Puisqu'il le faut, laissons nos adieux au bonheur.

Adieu ! retourne au ciel, ta harpe doit se taire :
Qui t'entendrait au sein de nos tambours guerriers?
Qui cueillerait pour toi la fleur qui sait te plaire?
On ne connaît ici que les graves lauriers.

Va retrouver plutôt ces nobles jeunes filles
Que Saint-Cyr en naissant abrita comme moi,
Qui vinrent comme moi rêver dans ces charmilles,
Et qui sont aujourd'hui des anges comme toi.

Bien longtemps leur asile a vécu solitaire,
Pleurant vide et muet les doux hôtes enfuis;
L'herbe envahit les cours; le triste et sombre lierre
Comme un voile de deuil monta jusqu'aux parvis.

Ainsi tout s'est terni sous le vent des années,
Comme un précoce été brûle de ses chaleurs
Ces enfants du printemps nés de quelques journées,
Aubépine ou lilas, tout courbés sous les fleurs.

Le temps, ô vieux Quinconce, épaissit ton feuillage :
Toi seul tu te souviens que pendant bien des jours
Les filles de Saint-Cyr ont aimé ton ombrage
Pour y venir parler de jeunesse et d'amours.

. . . . . .

. . . . . .

Un jour vint où, quittant son vêtement de lierres,
L'antique monument se remplit de lumières,
De tambours retentissants;
Son front se pavoisa de drapeaux tricolores,
On entendit rouler au sein des cours sonores
Les canons étincelants.

Ce jour, il est écrit au sein de tes annales.
Dès-lors, au lieu des chants de tes blondes vestales,
L'accord guerrier des clairons,
La charge des coursiers, le sifflement des bombes;
Au lieu du nid paisible où dormaient les colombes,
L'aire des hardis aiglons.

. . . . . .

. . . . . .

Ainsi que des blanches nuées
Naviguant au sein du ciel bleu,
Loin des demeures fortunées
Qu'habitent les anges de Dieu,
On vit descendre sur la terre
La troupe sereine et légère
Des premiers hôtes de Saint-Cyr.
Sur des harpes mystérieuses
On ouït des ames heureuses
Chanter la gloire et l'avenir.

. . . . . .

. . . . . .

Parfois, lorsque la nuit est sereine et tranquille,
Sous les rameaux sacrés des arbres de Saint-Cyr,
Vous dont l'ame rêveuse aime à se souvenir,
Vous pourrez voir une ombre, un diadême qui brille,
Vous entendrez peut-être un chant de jeune fille,
Léger comme un soupir.

Ces ombres, ces doux chants sont les chants de ces anges,
Qui sans crainte ont quitté leurs célestes phalanges
Pour vivre encore aux lieux où leurs jours ont passé,
Dont le pied virginal dans les terrestres fanges
Pour nous s'est reposé.

Elles sont près de nous, sous l'orme séculaire,
Tendant au malheureux une main tutélaire;
Tantôt faisant vibrer un tendre souvenir
Qui parle d'une amante et souvent d'une mère
Dont l'ame est à Saint-Cyr.

. . . . . .

. . . . . .

Écoutez les clairons qui sonnent,
Écoutez les canons qui tonnent,
Nos drapeaux flottent dans les airs;
Non loin de la mêlée ardente,
Voyez-vous la splendide tente
Des pâles enfants des déserts :
Leurs blancs escadrons se confondent,
Et dans la plaine qu'ils inondent
Ils passent comme un flot des mers;
Parmi les vapeurs de la poudre,
Parmi les éclairs de la foudre.
Ils fondent sur les trois couleurs.
On entend leur long cri de guerre.

On voit luire leur cimeterre;
Stamboul versera bien des pleurs!
Penchés sur leurs chevaux rapides,
Ainsi que des oiseaux timides
Qu'emporte un simoun orageux,
Ils ont fui; l'écho solitaire
Redit seul la plainte dernière
Du moribond, à sa chaumière,
A la France disant adieu!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Parlez donc maintenant de la gloire future!
Le destin, pour beaucoup, a dit : Il est trop tard!
Voyez sous ce palmier à la sombre verdure
Un enfant de Saint-Cyr qui, tombé sans murmure,
Meurt ainsi que Bayard.

Son ame, déjà loin des vains fracas du monde,
Entend tout autour d'elle un ravissant concert.
Il semble qu'une autre ame à la sienne réponde :
Une douce clarté rompant la nuit profonde
Brille dans le désert.

Les vierges du Quinconce ont arrêté leurs ailes
Aux lieux où leur ami désormais doit dormir,

Et pour le consoler, le prenant avec elles,
Tous ensemble, parmi les vieux ormes fidèles,
On les voit revenir.

. . . . . .

. . . . . .

Ainsi qu'à nos aînés, tes voûtes nous sont chères;
Nous te ferons aussi tes fêtes passagères :
Aux conscrits nous dirons ton passé glorieux,
O Quinconce sacré, quand, chargé de lumières,
Ton feuillage béni se courbera sur eux.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'écouterais encor ton luth si plein de charmes,
Le temps fuit, l'heure baisse et presse notre adieu :
Ton céleste regard s'est obscurci de larmes;
Reviendras-tu du ciel? Je le demande à Dieu!

SOUVENIRS D'AMOUR.

(1856.)

COMBIEN était frais le feuillage
Qui nous abrita tous les deux,
Lorsque, sous des voûtes d'ombrage,
Nous cheminions silencieux!
Que les fleurs étaient odorantes,
Le ruisseau murmurant et pur!
Combien d'oiseaux aux voix charmantes
Chantaient sous le dôme d'azur!
Et pendant ces heures si belles
Qu'emporte la vague des jours,
Nos cœurs juraient d'être fidèles
Et tout bas se parlaient d'amour.

Nous avons vu tes fleurs chéries
Se faner, tomber et mourir.

Et maintenant, sur la prairie,
Le dernier soleil va pâlir.
Du vent de ses ailes moroses,
L'automne a jauni les gazons;
Pour te trouver encor des roses,
J'ai beau parcourir les vallons,
Nulle rose n'est éternelle;
Mais en nos cœurs, de ces beaux jours
Reste le souvenir fidèle;
Parlons tout bas, parlons d'amour.

Aimons-nous, car ta lèvre rose
Appelle encor le doux baiser;
Aimons, quand le temps pâle n'ose
Sur nos jeunes fronts se poser.
Aimons, les heures sont rapides;
Respirons-en du moins les fleurs :
Aimons, bientôt les froides rides
Glaceront l'amour en nos cœurs.
L'hiver viendra, ces fleurs si frêles
S'en vont se faner pour toujours,
Et seuls les souvenirs fidèles
Tout bas nous parleront d'amour.

SUR LA MORT D'UN CAMARADE.

(JANVIER 1856.)

Un de moins... Notre rang éclairci
[se resserre;
Le cœur glacé frissonne en songeant à la mort :
A notre âge la vie apparaît si prospère,
Que jamais on ne compte avec les coups du sort.

Il le faut cependant!... Dieu qui dore la chaîne
Nous cache ainsi parfois de fragiles anneaux.
Lui qui croyait sans doute à sa course lointaine,
Bien avant la fatigue a trouvé le repos.

Lui pourtant, comme nous, au sein de cette école
Était venu joyeux, avait pour le bonheur
Fait ces rêves qu'on fait dans la jeunesse folle,
Quand la sève à grands flots vient échauffer le cœur.

Il songeait au plaisir de porter une épée,
De guider au combat un brillant escadron...
Et qui sait si cette ame! hélas trop tôt frappée,
N'eût pas reçu de Dieu quelque grande mission.

En jetant un regard sur les franges de laine,
Il comptait chaque jour l'heure qui va finir,
Et comme nous disait : Encore un peu de peine,
Et l'épaulette d'or s'en va bientôt mûrir.

Hélas! tu t'es bercé d'un triste et vain espoir!
Quand ce soleil heureux aura lui pour tes frères,
Le temps aura bruni de ronces et de lierres
La tombe où le destin t'enferme avant le soir.

Pauvre jeune soldat qui faisais confidence
A ta mère attentive, à ton père joyeux,
De tes rêves d'un jour dorés par l'espérance,
Et de ton avenir serein et lumineux;

Mieux eût valu pour toi voir éteindre ta vie
Sur ce champ de l'honneur où tu voulais courir.
En te sachant tombé pour ta vieille patrie
On eût moins déploré de t'avoir vu mourir.

Demain autour de toi se rangeront tes frères,
Pour dire à ta dépouille un lamentable adieu,
Pour te rendre une fois ces honneurs militaires
Qui t'étaient dus plus tard et que t'a ravis Dieu.

(Mme de Gramont d'Aster.)

AUX SŒURS DE CHARITÉ

DE L'INFIRMERIE DE L'ÉCOLE,

LES SAINT-CYRIENS RECONNAISSANTS.

7 MAI 1856.

ROVIDENCE du peuple en ses
[jours de misère,
Toi qui calmes sa faim, couvres sa nudité,
Qui donnes au malheur l'aumône et la prière,
Ange venu des cieux, ô Sœur de Charité!

Ta main connaît un baume à toutes les blessures,
Ta bouche un chant d'amour pour toutes les douleurs;
Tu sais aux grands du monde arracher leurs parures
Pour vêtir l'orphelin et pour tarir ses pleurs.

Quand la mère sanglotte au fond de sa chaumière,
Lorsqu'à son sein flétri s'agite un fils mourant,
Quand sous sa dent de fer la balle meurtrière
Déchire le soldat sur son grabat sanglant;

Quand le pauvre vieillard que le monde abandonne
Sent son corps amaigri s'affaisser sous la faim,
Trop fier pour implorer une insolente aumône,
Aime encor mieux mourir que de tendre la main;

Tu parais... Le soldat pour toi trouve un sourire;
La mère qui pleurait sur un frêle berceau,
Espère à ton accent, doux comme un chant de lyre;
Le vieillard plus joyeux s'achemine au tombeau.

Ta douce voix leur dit que l'amère souffrance
Est un don que le ciel partage à ses élus;
Qu'une larme d'amour, un soupir d'espérance
A leur couronne au ciel est un fleuron de plus.

Et pourtant le plaisir t'appelait à ses fêtes,
La jeunesse à ses chants, à ses rêves d'amour,
Le bal à ses concerts... le cœur à ses tempêtes...
Qui donc n'a pas connu ces orages d'un jour?

Mais tu foulas aux pieds l'amour et la jeunesse,
Et d'un cœur de seize ans comprimant les soupirs,
Au chevet des mourants tu fus, jeune prêtresse,
Oublier ton printemps... jusqu'à tes souvenirs.

O doux ange! merci pour ce dur sacrifice,
Au nom de tout le monde, au nom de l'orphelin
Au nom du ciel, merci! merci de ton supplice
Une dernière fois au nom du Saint-Cyrien.

LE DRAPEAU DE SAINT-CYR.

(1853 - 1854.)

RANÇAIS, au loin découvrez-vous,
Devant ce drapeau qui s'avance :
Du premier bataillon de France
C'est l'étendard ! Ennemis à genoux !

De notre drapeau la devise fière
A l'Europe entière
Jette son défi,
Et notre aigle d'or gage de victoire.
Prédit notre gloire
A tout ennemi.

Flotte au gré du vent, drapeau de l'école,
Toi notre symbole
De gloire et d'honneur,
Dont le seul aspect veut que l'on s'incline
Et dans la poitrine
Fait battre le cœur.

Si de l'étranger la horde ennemie
De notre patrie
Troublait le repos,
On verrait alors aux champs de bataille,
Bravant la mitraille,
Tes nobles lambeaux.

Tu serais debout donnant l'espérance,
Bravant la souffrance,
Ranimant la foi ;
Tu triompherais, ô sainte bannière
Ou l'école entière
Mourrait avec toi.

Français, au loin découvrez-vous
Devant ce drapeau qui s'avance :
Du premier bataillon de France
C'est l'étendard ! Ennemis à genoux !

L'ANCIEN [1].

(1828.)

NOTICE. — On sait combien nombreuses étaient les tribulations qu'avaient à subir il y a quelques années encore les nouveaux admis à l'École spéciale militaire pendant toute leur première année.

Aujourd'hui, toute trace de tracasserie a disparu, les nouveau-venus sont reçus avec bienveillance par leurs anciens, et de tout ce qu'ils avaient à éprouver, il ne nous reste plus que les quelques pièces de vers ci-après.

AIR : *Tôt, tôt, Carabo.*

ON sait la différence
Qu'entre ancien et conscrit,
Le ciel mit :
L'un garde le silence :
Tandis que folâtrant

[1] Les élèves de Saint-Cyr se divisent en trois classes : vétérans, anciens et conscrits. Les vétérans ou patriarches de l'Ecole sont ceux qui, n'ayant pu passer officiers au bout de deux ans, font encore une troisième année pour attendre l'épaulette. Mais, à proprement dire, ils rentrent dans la classe des anciens, qui sont ceux qui depuis un an habitent l'École ; tandis que les

Gentiment,
D'un air sémillant
L'ancien va disant :
En moi seul tout est bien;
Tout hasarder,
Intimider,
Et commander,
C'est le sort de l'ancien.

Plongé dans l'ignorance,
De ses fautes rougit
Le conscrit :
L'ancien parle, agit pense,
Et, brillant de savoir,
Sans y voir
Partout court le soir
Pour certain devoir.....
Car pour lui tout est bien.
Tout hasarder,
Intimider,

conscrits y sont débarqués nouvellement, et souvent payent cher leur apprentissage. Les anciens seuls fournissent les gradés et les instructeurs. Ils font la manœuvre du canon, commandent l'exercice et vont lever les plans; tandis que les conscrits, soumis à leur autorité, les cheveux coupés, le bonnet de police bien droit sur la tête, sont obligés d'attendre un an pour jouir des priviléges qui sont l'apanage des anciens.

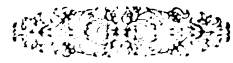
Et commander,
C'est le sort de l'ancien.

Il manœuvre, il commande,
Il cueille le laurier
D'officier ;
Il fait la contrebande,
Prend celle du conscrit,
Puis s'en rit,
Et gaîment lui dit :
J'avais appétit;
Pour moi seul c'était bien.
Tout hasarder,
Intimider,
Et commander,
C'est le sort de l'ancien.

Sur son front respectable
Son shakos est posté
De côté ;
Un toupet admirable,
Des favoris charmants,
Et luisants
D'huiles et d'onguents,
Et des yeux brillants :
En lui seul tout est bien.

Tout hasarder
Intimider,
Et commander,
C'est le sort de l'ancien.

Il s'avance avec grâce,
Il marche, court, s'asseoit
Toujours droit;
La poitrine s'efface,
Et chacun l'admirant
Dit : « Vraiment,
« L'ancien est charmant
« Et fort séduisant ;
« En lui seul tout est bien. »
Tout hasarder,
Intimider,
Et commander,
C'est le sort de l'ancien.



LE CONSCRIT.

(1828.)

AIR : *Tôt, tôt, Carabo.*

IL est dans cette école,
Un bienheureux conscrit
Tout petit,
Qui de tout se console,
Et, ne doutant de rien,
Va son train,
Et dit : « Tout va bien ;
« Ma foi, tout va bien ;
« Le bon Dieu me punit. »
Tout endurer,
Sans murmurer,
Et sans jurer,
C'est le sort du conscrit !!!

IMP. MONTALANT BOUCIEUX.

(Page 204.) L'EXERCICE DES RECRUES.

L'autre jour en goguette
Il était à son rang,
Ricanant :
Mais, au coup de baguette,
Un caporal le met
Au piquet,
Il dit : « C'est bien fait;
« Ma foi, c'est bien fait;
« Le bon Dieu me punit.
Tout endurer,
Sans murmurer,
Et sans jurer,
C'est le sort du conscrit !!!

Des vers dans la salade,
Des haricots bouillis
Et pas cuits,
Une soupe bien fade,
Voilà tout son régal :
C'est égal;
Il dit : « C'est pas mal;
« Ma foi, c'est pas mal;
« Le bon Dieu me punit. »
Tout endurer,
Sans murmurer,
Et sans jurer,
C'est le sort du conscrit !!!

Un jour, au réfectoire
Il était comme un loup
Mangeant tout,
Mais oubliant de boire ;
Un ancien, son voisin
Prend son vin.
Il dit : « Ça va bien ;
« Ma foi, ça va bien ;
« Le bon Dieu me punit. »
Tout endurer,
Sans murmurer,
Et sans jurer,
C'est le sort du conscrit !!!

L'avenir le console ..
Ce sera différent
Dans un an !
Ancien dans cette école,
Sergent et cætera,
J'aurai là
Mon conscrit qui dira :
« Mordieu ! c'est bien ça..
« Le bon Dieu me punit. »
Tout endurer,
Sans murmurer,
Et sans jurer,
C'est le sort du conscrit !!!

LE BONNET DE POLICE [1].

(1828.)

AIR : *Mon vieil habit.* (BÉRANGER.)

O MON bonnet, ô ma seule coiffure,
D'un bonnet fin tu n'as plus le brillant;
Deux brins de fil te servent de couture,
Un gland râpé fait ton seul ornement.
Sur ton sujet qu'on n'aille point médire...
Tant que du froid tu me garantiras,
Je chanterai ce refrain sur ma lyre :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas!

[1] Le bonnet de police était la coiffure des élèves de Saint-Cyr en petite tenue : un conscrit devait le porter droit sur sa tête; et lorsqu'il osait enfreindre cette loi, il s'exposait à tout le ressentiment des anciens, dont un des principaux avantages était de porter le bonnet de police jeté sur l'oreille. Ceci est pour éclaircir la presse indiquée au second couplet. Aujourd'hui le bonnet de police est remplacé par le képi.

Quand tu parus dans notre république,
Tu sus des sots exciter les clameurs;
Mais sur mon front, dédaignant la critique,
Tu restas ferme en dépit des censeurs.
Sur la poussière, en vain dans mainte presse
Les combattants te foulaient sous leurs pas :
Comme un soleil tu revenais sans cesse...
Mon vieil ami, ne nous séparons pas!

De maint accroc, de mainte déchirure,
Ton maître seul fut le réparateur;
Et de toi seul empruntant sa parure,
S'il parut beau, toi seul en fus l'auteur.
Quand au parloir j'allais trouver ma mère,
Mes sœurs, de loin, tendant leurs jolis bras,
A son bonnet, reconnaissaient leur frère...
Mon vieil ami, ne nous séparons pas!

Mais ce bonnet si chaud, si vénérable,
Servit encore à bien d'autres emplois,
Et grâce à lui je me rendis coupable
De maint délit qu'avaient prévu nos lois.
Chargé souvent des présents d'une mère,
Mon vieux bonnet, par ses soins délicats,
De mes bonbons fut le dépositaire...
Mon vieil ami, ne nous séparons pas!!!

Quelque avenir que le destin m'apprête,
Mon vieux bonnet sera de tous les temps :
Je le mettrai quelquefois sur ma tête
Pour faire peur à mes petits enfants.
Je vois ma femme, à mon aspect sévère,
Courir vers eux, les serrer dans ses bras :
Oh ! quel tableau pour le cœur d'un bon père !...
Mon vieil ami, ne nous séparons pas !

O mes enfants, loin du bruit de la terre,
Lorsque j'irai rejoindre mes aïeux,
Du vieux bonnet qui couvrait votre père
Prenez toujours un soin religieux.
Souvenez-vous en versant quelques larmes,
Qu'au temps jadis, votre père ici-bas
A le chanter trouvait souvent des charmes ;
D'un vieil ami ne vous séparez pas !

LE MANTEAU.

(1828.)

Pauvre manteau, qui contre la froidure
Me défends seul dans ma captivité,
Toi que jadis aurait pris pour parure
Roger-Bontemps, l'ami de la gaîté,
Un prisonnier, qui prend en patience
Tous les ennuis, tous les maux d'ici-bas,
Va te chanter dans sa reconnaissance :
Les malheureux sont-ils jamais ingrats?...

Plus d'un affront sur ton épaisse étoffe
Du temps qui fuit nous montre les rigueurs ;
Mais ne crains rien : aux yeux d'un philosophe
La pauvreté n'est pas un déshonneur.
Des préjugés je brave l'injustice
Et sais trop bien qu'ici-bas trop souvent
Le luxe, hélas! est l'ornement du vice
Quand la vertu gémit sans vêtement.

Tel qui croyait vivre dans l'opulence,
Trop promptement a connu le malheur :
Un jour souvent a vu dans l'indigence
Ceux que la veille on vit dans la splendeur.
Peut-être un jour, captif, loin de la France,
Sans un soutien, seul, je succomberai..
Mourant de froid, accablé de souffrance,
Pauvre manteau, je te regretterai.

Mais écartons de funestes présages,
Chantons plutôt et pensons au bonheur.
Un jour plus pur succède aux jours d'orages,
La fermeté peut dompter le malheur !...
Du gai Bontemps j'ai la philosophie,
Et, comme lui, bravant l'adversité,
J'oppose aux coups du sort que je défie,
Mon vieux manteau, l'amour et la gaîté.

LE FUSIL DU VÉTÉRAN [1].

AUX OFFICIERS DE 1828.

En embrassant Éléonore,
Parny chante la volupté;
Des dons de Pomone et de Flore
Delille chante la beauté.
Un gourmet chante le madère,
Un avare chante l'argent,
Et l'on entend le chant de guerre
Dans la bouche du vétéran.

Des murs de Sainte-Pélagie,
Béranger chante nos exploits :
Sa voix frémissante, attendrie,
Vole en mille lieux à la fois.
Captif aussi dès mon aurore,
Pour rendre mon joug moins pesant,
Je veux tout bas chanter encore
Pour le fusil du vétéran.

[1] Vétéran...., élève de troisième année à l'École.

D'abord, sur sa nomenclature,
Je vous dirai le plus pressé :
Son bois est propre, mais sans coupure,
Il est droit et bien élancé ;
Armure, canon, baïonnette,
Tout est bien tenu, bien luisant ;
On n'a pas besoin d'étiquette
Pour voir qu'il est au vétéran.

Comme une vierge il est modeste,
Jamais de brillants superflus,
Et du rouge anglais qu'il déteste,
Il fuit le dangereux abus.
Digne élève de ma sagesse,
Il dit comme moi, bien souvent,
Cette maxime qu'il professe :
Du beau Lebon est vétéran.

S'il est simple dans sa tenue,
Il est des jours d'exception :
Lorsque le roi passe en revue
Notre glorieux bataillon,
Il n'est de fusil dans la garde
Qui soit plus propre et plus brillant ;
Tout le monde aussi le regarde
Et dit : Il est au vétéran.

O vous, mes vieux compagnons d'armes,
Quand il faudra nous séparer,
Mes yeux seront mouillés de larmes!...
Peut-on se quitter sans pleurer?...
Vous fuirez ces lieux de souffrance...
Mais une fois au régiment,
Garderez-vous la souvenance
Du fusil et du vétéran?...

A MA PIPE.

(1828.)

(Le 4 juin 1843 seulement, le général permit de fumer.)

Le ciel est couvert de vapeurs,
Le soir d'une brume légère
Voile ce séjour de douleurs.
Que mon plaisir soit un mystère!
Sans bruit du meilleur des cailloux
L'acier fait jaillir l'étincelle;
Allumez-vous, ô ma pipe fidèle,
Allumez-vous!

Déjà je vois les noirs soucis
S'enfuir en des flots de fumée ;
Près de moi, venez, mes amis,
Sentir cette feuille embaumée.
Dieu des fumeurs, veillez sur nous,
Couvrez nos plaisirs de votre aile...
Allumez-vous, ô ma pipe fidèle,
Allumez-vous !

Déjà, comme le chien ardent
Qu'a trompé sa proie intrépide,
Je vois un cruel adjudant
Guetter au loin d'un œil avide.
Profitant d'un instant si doux,
Quand le butin ailleurs l'appelle,
Allumez-vous, ô ma pipe fidèle,
Allumez-vous !

Pourquoi vous éteindre soudain,
Malgré l'effort de mon haleine ?
Le tabac garnit votre sein,
L'air circule dans votre veine...
Un chef a passé près de nous ?....
Mais puisque rien ne nous décèle,
Allumez-vous, ô ma pipe fidèle,
Allumez-vous !

Vapeurs, volez, montez aux cieux ;
A vos parfums je ne préfère
Que ceux du salpêtre orageux,
Fils de la gloire et de la guerre.
En attendant qu'à son courroux
J'élève une palme immortelle,
Allumez-vous, ô ma pipe fidèle,
Allumez-vous !

Ciel ! l'argus revient sur ses pas...
Son regard cherche une victime...
Fumée, oh ! ne t'envole pas,
Ici ta douceur est un crime ;
Ton maître irait sous les verrous.
Mais déjà le tambour rappelle ;
Éteignez-vous, ô ma pipe fidèle,
Éteignez-vous !

LES NOMS DE GUERRE [1].

CHANSON BACHIQUE DE 1810.

AIR du vaudeville de *Jean Monet.*

GRENADIERS, troupe guerrière,
Vous savez tous, comme moi,
Que le bon vin seul peut faire
Un soldat de bon aloi.

[1] Cette chanson a été composée à l'École militaire de Saint-Cyr vers l'année 1810 et est restée gravée dans la mémoire des anciens élèves de cette école. Elle est attribuée à M. le baron Paul de B.....g, depuis officier de la garde impériale, en dernier lieu ambassadeur à Madrid, puis sénateur. Ces couplets font allusion aux noms de guerre que quelques élèves de Saint-Cyr s'étaient donnés. Il ne faut pas en conclure que les Saint-Cyriens de 1810 étaient de grands buveurs. On sait que ces hommages rendus à Bacchus sont une de ces fictions poétiques qui ne se prennent pas au sérieux.

Buvons donc de ce vin vieux,
Buvons donc, chers camarades ;
Que la perle des escouades
Soit celle où l'on boive mieux ! (*Bis.*)

Un grenadier, bon ivrogne,
S'il est digne de son nom,
Doit vous avoir une trogne
Plus rouge que son pompon.
Buvons donc de ce vin vieux, etc.

La Tendresse [1], mon confrère,
Toi qui soupires toujours,
Saint-Cyr est loin de Cythère ;
Crois-moi, laisse les amours.
Buvons donc de ce vin vieux, etc.

Dis-moi, d'Alcide l'émule,
Bras-de-Fer [2], à forte main,
Tu dois bien savoir qu'Hercule
Ne met pas d'eau dans son vin.
Buvons donc de ce vin vieux, etc.

Et toi, Sans-Souci [3], mon frère,
N'aurais-tu pas du chagrin

[1] O.....r. — [2] R.... i. — [3] V^er F..... t.

Si quelqu'un cassait ton verre
Quand de Bourgogne il est plein ?
Buvons donc de ce vin vieux, etc.

Rit-Toujours, je m'en fais gloire :
C'est le nom que j'ai reçu.
Je ris bien quand je vais boire,
Mais je ris mieux quand j'ai bu.
Buvons donc de ce vin vieux, etc.

Amis, par des noms de guerre
Baptisons-nous, c'est fort bien ;
Mais, croyez-en votre frère,
Ne baptisons pas le vin.

Mais buvons de ce vin vieux,
Oui, buvons, chers camarades,
Que la perle des escouades
Soit celle où l'on boive mieux ! (*Bis.*)

OFFICIER!

C'EN est fait, je suis officier !
A mon bonheur je n'ose croire.
En tressaillant, de la victoire
Je saisis le noble laurier.
O jour de triomphe et de gloire,
Jour le plus beau de mon histoire,
C'en est fait, je suis officier!

Combien mon ivresse est parfaite,
Je ne suis plus cet écolier
Qu'un pédant mène à la baguette.
Je prends l'air d'un vieux grenadier ;
Je marche portant haut la tête,
Et chacun semble m'envier,
Et partout mon nom se répète.
Salut, ô ma belle épaulette,
C'en est fait, je suis officier !

De quelle séduisante aurore
L'horizon étendu qui se montre à mes yeux
Désormais pour moi se décore!
Que remplissent l'indépendance,
La gloire, l'amour et les jeux
Qui m'accompagnent en tous lieux
Sur les ailes de l'espérance.

Mais quelle soudaine terreur,
S'élève en mon esprit, me surprend et m'oppresse?
N'est-ce pas un songe trompeur
Qui vient abuser ma jeunesse?
Non pourtant, non, ce n'est point une erreur,
Tu vois la commune allégresse
Jeune officier, jouis de ton bonheur.

Tu peux chanter, rêver sans cesse,
Écouter sans que rien te presse
D'un bon mot la douce saveur.
Au sein d'une aimable mollesse
Jouir d'un repos enchanteur,
Sans que le piquet correcteur
Vienne terminer ta paresse.
Tu peux lire tous les romans,
Les journaux, les contes plaisants,
Sans te cacher comme un coupable.

Tu peux rester, pour passe-temps,
Longtemps au lit, longtemps à table.

Enfin, pour terminer ce portrait séducteur,
Chevalier plein de courtoisie,
Tu peux aux genoux d'une amie
Faire le rêve d'un bonheur
Qui seul est tout dans cette vie.

Quoi donc! hier encor enfermé
J'étais prisonnier à l'école
Où pour une simple parole,
Au piquet j'étais condamné!

Un professeur avec audace
Lançait un rapport contre moi.
Un caporal, avec menace,
Me faisait endurer sa loi.
Aujourd'hui, soudain je suis homme,
Je ne crains plus le caporal,
Je ne crains plus que l'on me nomme
Pour subir un arrêt fatal;
Ni qu'un pédagogue m'assomme
De son vieux grimoire infernal.

Sans pouvoir me lasser, j'admire mon armure,
Avec mille transports joyeux.
Un casque devient ma coiffure,
Et son éclat tout radieux
Donne un petit air glorieux
A mon regard, à ma figure.
Combien j'admire ma tournure
Sous ce costume gracieux !
Ce pantalon me sied au mieux.
Ce sabre tranchant, qui, sans doute,
Doit me suivre aux champs de l'honneur...
Mais... quel bruit ?... des soldats ?... j'écoute.
Le tambour fait battre mon cœur.
Je crois être déjà dans le sein des alarmes ;
Mon régiment est là qui cueille maint laurier !
Mais que fait ce vieux grenadier ?
C'est à moi qu'il porte les armes.
Oh ! de bonheur mes yeux versent des larmes.
C'en est fait, je suis officier !

LE FRUIT SEC AU HOLLANDAIS.

AIR du *Vieux caporal.* (BÉRANGER.)

QUE chacun parte, camarades,
De l'épaulette d'or chargé;
Pour moi, rien que vos embrassades,
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de faiblir à la colle,
Mais pour vous tous, vieux Saint-Cyriens,
J'étais un frère à notre école.

REFRAIN.

Allons, anciens,
Pleurez donc moins,
Ah! pleurez moins;
Le verre en main, morbleu! le verre en main!

Un colleur à parler m'engage :
Je me tais... Je viens d'en pâtir ;
L'on me fait fruit-sec, c'est l'usage,
Le vieux Saint-Cyrien doit partir.
Oui, partir, veuf de l'épaulette ;
Pour pleurer son triste destin,
Ah ! ne troublez pas votre fête !
Allons, anciens, etc.

Ami, vous ne changeriez guères
Votre belle épaulette d'or,
Vos jours si brillants, si prospères
Contre ma galette et mon sort !
Je m'abusais dans l'espérance
Dont se bercent les Saint-Cyriens.
Ce que c'est pourtant que la chance !
Allons, anciens, etc.

Toi, mon rival près de la belle
Pour qui nous disputions toujours,
Jouis seul de notre Isabelle
Aux grands yeux pétillants d'amour.
Car en ce jour ton épaulette,
Qui me fait soupirer en vain,
Fait pâlir ma pauvre galette.
Allons, anciens, etc.

Qui là-bas sanglote et regarde ?
C'est le conscrit que j'instruisais.
Tiens, prend ma galette chicarde
Qu'avec tant de soin je gardais.
Viens, que ton ancien te console,
Viens boire aux succès des anciens,
A l'honneur de la vieille école.
Allons, anciens, etc.

Quoi des pleurs aux jours d'allégresse,
Quand seul j'aurais droit de pleurer !
Noyons nos chagrins dans l'ivresse,
Car ce jour va nous séparer !
Vos mains, que je les presse encore,
Donnez vos mains, vieux Saint-Cyriens,
Pour qui si brillante est l'aurore.
Allons, anciens, etc.

Ma pipe ne s'est point éteinte,
C'est bon signe, espérons encor !
Anciens je subirai sans plainte,
Toutes les rigueurs de mon sort.
Peut-être en un jour de bataille,
Chantant encor nos vieux refrains,
Nous verrons-nous sous la mitraille !
Allons, anciens, etc.

L'OFFICIER MALHEUREUX.

Air : *Le fou de Tolède.*

Un des martyrs de notre vieille école
Chantait ainsi :
Savez-vous bien ce que c'est qu'une colle [1],
Vous tous ici?
Chantez, amis, bercez-vous d'espérance
Comme je fis:
Peut-être, hélas! subirez-vous la chance
Qui me perdit,
Oui, qui me perdit!

Si vous saviez le tourment qui se jette
Dans ce cœur-là,
Quand on franchit, fruit-sec de l'épaulette,
Le seuil là-bas!

[1] Expression employée dans le langage d'école pour indiquer une interrogation.

Chacun de vous en plaignant ma souffrance
Se serait dit :
Malheur à lui ! maudite soit la chance
Qui le perdit ;
Oui, qui le perdit !

Puis au retour, je vis mon pauvre père
Tout soucieux ;
Il me parlait sans larmes ni colère,
Mais dans ses yeux
Je ne sais quoi trahissait la souffrance ;
Je me suis dit :
Malheur à moi ! maudite soit la chance
Qui me perdit ;
Oui, qui me perdit !

LES PLANS [1].

(1828.)

AIR : *Le trompette du régiment.*

LA nuit abandonne les cieux,
L'oiseau joyeux fredonne ;
Dans nos dortoirs silencieux
La *diane* résonne :
Tambours, rataplan,
Nous allons au plan ;

[1] C'est trois mois avant la fin de leur seconde année que l'on envoie les élèves de Saint-Cyr aux plans, c'est-à-dire qu'ils vont, armés de leurs instruments, faire le dessin topographique de certains lieux désignés : mais on prétend que le plan du déjeûner les occupe souvent plus que celui du pays... Le bon sens repousse seul une pareille calomnie, et la chanson des *Plans* dira à quoi il faut s'en tenir à ce sujet.

On appelle *diane* les roulements par lesquels on éveille le matin les élèves dans leurs dortoirs.

Les gardeurs de planchettes sont ceux d'entre les élèves auxquels sont confiées la direction du travail et la garde des instruments. Aujourd'hui on ne déjeûne plus aux plans ; on y va par détachements de dix ou douze élèves sous la conduite d'un officier, et chaque séance ne dure que trois heures.

A l'envi qu'on se presse,
Le temps est compté,
De la liberté
Allons goûter l'ivresse.

Ah ! loin de nous, sombres soucis...
Plaisir, viens, je t'implore !
Bacchus d'accord avec Cypris
Nous attend près de Flore :
Amis, rataplan,
Courons vite au plan
Et mettons-nous en chasse ;
Dans un gai festin,
Dans les flots de vin
Noyons mainte disgrâce.

Pour nous diriger dans ces champs,
Oublions la boussole.
L'écho répète au loin nos chants,
Près de nous l'Amour vole.
Bravo, rataplan,
Chacun fait son plan,
Le mien est sur l'herbette :
Champagne mousseux,
Et pâtés fumeux,
Qu'on mange sans fourchette.

Sous l'ombrage de ce buisson
Qu'arrose une onde claire,
Étendons-nous sur ce gazon
Au sein d'un doux mystère ;
Sans peur, rataplan,
Qu'on travaille au plan :
D'ici tout chef s'écarte ;
Tout rit à nos vœux,
Et je remplis mieux
Mon ventre que ma carte.

Que voit-on ? Des troupeaux errants...
C'est encore une bande
Qui maraude à travers les champs
Et court la contrebande :
Morbleu, rataplan,
Ils sont à leur plan...
Quoi !... gente bergerette,
Pour mieux fuir ces loups,
Accourt parmi nous...
Que fera la fillette ?

Amis, loin des fourbes Argus
Que Comus nous rallie :
Invitons auprès de Bacchus
Une aimable folie.
Allons, rataplan,
Nous sommes au plan...

Vin, banni de nos fêtes,
Sans être apprêté,
Coule à la santé
Des gardeurs de planchettes.

Qu'un *travailleur*, pâle de faim,
Coure après la science,
J'admire, avec le verre en main,
Sa docte patience :
Pour nous, rataplan,
Qui sommes au plan,
Que cet exemple excite,
Faisons nos travaux
A coups de... couteaux,
Et nous irons plus vite.

Avec les ris... avec l'amour
Disparaissent les heures,
Un roulement bat le retour
Dans nos tristes demeures :
Tambour, rataplan,
Tu mets fin au plan ;
Adieu, toi que j'adore,
Adieu, Fontenay,
Adieu déjeûné !...
Nous nous verrons encore.

LE DÉPART DES OFFICIERS.

CHANSON D'ADIEUX.

(1828.)

AIR du *Fantôme.*

REFRAIN.

Oui demain
Au matin
S'ouvre la carrière,
Et la liberté
Succède à la captivité.
Prends l'essor,
Presse encor
Ta marche légère,
Temps, pour nous faire sortir,
Tu ne peux trop courir.

Adieu, triste solitude,
Où fréquemment j'ai bâillé !
Adieu, romantique étude,
Où parfois j'ai sommeillé !

Adieu, vaste réfectoire,
Où l'on est toujours certain
De bien manger et boire
Lorsque l'on n'a pas faim.

Adieu, salle de police
Où je fus rôti, grillé ;
Piquet, ton cruel supplice
Ne me tiendra plus collé.
Hebdomadaire omelette,
Secs gigots, disparaissez ;
L'éclat de l'épaulette
Vous a tous effacés !

Mais toujours avec ivresse
Je me souviendrai de vous,
Contrebande enchanteresse,
Plans, ô passe-temps si doux ;
Gaîment oubliant l'école,
Qu'avec plaisir j'ai quitté
La chaîne et la boussole
Pour les flancs d'un pâté !

L'un va garder le monarque [1],
L'autre est fier d'être pinceau [2],

[1] On désigne ici les élèves qui avant 1830 entraient dans la garde royale en sortant de l'École.

[2] Nom donné aux officiers d'état-major.

Pour Saumur l'autre s'embarque,
Hussard ou dragon nouveau.
Si moins d'éclat environne
Le modeste fantassin,
A pied, mieux que personne
Il fera son chemin !.....

En suivant notre carrière,
Mes amis, n'oublions pas
Ceux dont la main tutélaire
Dirigea nos premiers pas.
Voulez-vous, chers camarades,
Payer leurs soins généreux?
Parvenons à leurs grades
En les gagnant comme eux.

Deux ans l'on nous vit ensemble,
Nous allons nous dire adieu ;
Mais un même esprit rassemble
Ceux que renferme ce lieu.
Qu'aux amants de la victoire
Charles fixe un rendez-vous,
Au chemin de la gloire
Nous nous reverrons tous...

CHANSON A BOIRE DES SAINT-CYRIENS.

(1853 - 1855.)

CHAQUE homme jeune ou vieux sur
[notre pauvre terre,
Hélas! a sa chimère;
Nous sommes ainsi faits.
L'un par un sot orgueil d'un vain titre s'honore,
Tandis que l'autre adore
L'or aux jaunes reflets.

Venez, amis, toujours
Buvons à la patrie,
A toi, France chérie,
Objet de nos amours.

Je laisse un autre aimer la brune jeune fille
Dont le regard scintille
Comme une étoile au soir.
Je laisse l'amoureux confier à la brise
Le tourment qui le brise,
Son rêve rose ou noir.

Venez, amis, toujours, etc.

Soupire, tendre amant, soupire pour ta belle,
Jure d'être fidèle,
Embrasse ses genoux.
Orgueilleux, gonflez-vous; avare, use ta vie;
Je suis, je le parie,
Bien plus heureux que vous.

Venez, amis, toujours, etc.

Or, ce que j'aime, moi, c'est la fine bouteille
Et la liqueur vermeille
Comme un fruit du printemps.
J'aime ma pipe noire et sa blanche fumée
Qui monte parfumée
Comme un flocon d'encens.

Venez, amis, toujours, etc.

J'aime enfin la chanson qui s'élance joyeuse,
Pétille gracieuse,

Et célèbre Bacchus,
Bien plus que vos grands airs d'amour et de tendresse,
De bonheur, de tristesse,
Qui n'en finissent plus.

Venez, amis, toujours, etc.

Non, moi je n'aime pas cet amour platonique,
Épuré, romantique,
Dont on se fait un Dieu.
Mais j'aime en nos plaisirs la docile bacchante,
Sa lèvre frémissante
Et ses baisers de feu.

Venez, amis, toujours
Buvons à la patrie,
A toi, France chérie,
Objet de nos amours.

LA PREMIÈRE SORTIE.

PROMOTION DE KABYLIE.

(1er Janvier 1851.)

Amis, ici, baptisons l'épaulette,
Cet enfant né déjà depuis deux mois,
Qu'à l'arroser le champage s'apprête,
Nous la fêtons pour la première fois.
Purifions-la de l'air qui l'a nourrie
Dans ce bahut si triste de Saint-Cyr;
Et disons-lui ce que c'est que la vie,
Ce que sera son brillant avenir. *(Bis.)*

Dans la prison, berceau de ton enfance,
Jeune épaulette, on te verra grandir,
Et tes deux ans d'ennuis et de souffrance
D'un noble éclat sauront te revêtir.

Chacun des jours qui s'écoule avec peine
Tresse pour toi des fils d'or ou d'argent,
Et dans vingt mois, épaulette de laine,
Tu deviendras notre noble ornement... *(Bis)*.

Peut-être un jour dans les champs de la gloire
Nous irons faire aussi quelques moissons;
On te verra voler à la victoire,
Des ennemis fendre les bataillons.
Mais si la mort, brisant notre espérance,
Vient arrêter le cours de nos succès,
Soyons heureux de mourir pour la France,
Sachons finir en officiers français ! (*Bis.*)

Buvons, amis, buvons à la patrie,
En attendant ce brillant avenir.
Noble épaulette, honneur de notre vie,
Viens un instant sourire à nos plaisirs :
D'ici chassons et soucis et tristesse,
Unissons-nous, conscrits, à nos anciens,
Et disons tous, dans nos chants d'allégresse :
Vive Saint-Cyr ! Vivent les Saint-Cyriens ! (*Bis.*)

ADIEUX

A LA PROMOTION DE KABYLIE.

(29 Août 1852.)

AIR du *Dieu des bonnes gens.* (BÉRANGER.)

De nos anciens c'est aujourd'hui la fête,
Pour la chanter, amis, mêlons nos voix,
Et célébrons cette noble épaulette
Qu'ils vont porter pour la première fois.
Dans nos transports soyons sans jalousie ;
Par droit d'aînesse ils entrent les premiers
Dans ces sentiers où l'honneur nous convie.
Vivent les officiers ! (*Bis.*)

Courage, amis, ayons bonne espérance !
Saluons tous ce titre glorieux.
Un an trop long passé dans la souffrance
Nous donne droit de le porter comme eux.
Mais oublions tous ces jours de tristesse,
Promettons-nous qu'ils seront les derniers,
Et répétons dans une douce ivresse :
Vivent les officiers ! (*Bis.*)

Quand, fatigués, un jour, du bruit des armes,
Nous veillerons sous la tente, le soir,
Ces souvenirs reviendront, pleins de charmes,
Verser sur nous le sommeil et l'espoir.
Puisqu'en ce jour un seul vœu nous rassemble,
Jurons-nous tous la foi des vieux guerriers.
Le verre en main, amis, chantons ensemble :
Vivent les officiers ! (*Bis.*)

RESTAURATION DE LA GALETTE

PAR LES OFFICIERS D'IBRAHIM.

RESTAURONS la Galette.
Mère de l'épaulette,
Dans six mois, fusiliers,
Nous serons officiers.

Jadis en cette école
On te voyait briller
Légère sur l'épaule
Du futur officier.
Aussi, noble Galette,
Que l'ancien dut pleurer
Quand la rouge épaulette
Vint pour te remplacer!

Chaque fois que la tonne,
Sous les coups d'un vainqueur,

Tombait au polygone.
Tu partageais l'honneur.
Te retirant de terre,
Tous tes joyeux enfants
Te saluaient leur mère,
Tu présidais leurs chants.

Naguère en cette enceinte,
Nos anciens irrités
De ta dépouille sainte
Nous ont déshérités;
Mais du moins leur colère
Laisse le souvenir
De leur antique mère
Aux frères de Saint-Cyr.

Lorsqu'en nos jours de fête
Nous viendrons te chanter,
Nous prendrons la Galette
Qu'on nous a vus porter.
Qu'elle soit bleue ou noire,
Qu'importe la couleur,
Pourvu que ta mémoire
Vive dans notre cœur?

Nous chanterons ta gloire
Et ton grand souvenir.
Au jour de la victoire,
Partout, comme à Saint-Cyr,
Nous chanterons la mère
Des nombreux devanciers
Que, dans notre carrière,
Nous verrons officiers.

IMP. MONTAIGNY BOUCLEUX.

(Page 247.) TENUES DE CONGÉ.

(Cavalerie et Infanterie.)

RETOUR DE CONGÉ

DES OFFICIERS DE L'AIGLE.

(25 Novembre 1852.)

AIR : *Dans un grenier, etc.*

RÊVANT parfois—quand nous goûtions les charmes
De ce congé qui fut lent à venir,—
Notre pensée, amis, avec alarmes
Songeait au jour qui le verrait finir ;
Mais le tableau de nos peines amères
Pour un instant nous souriait encor,
Car le retour nous ramenait des frères
Aux chants si beaux de l'épaulette d'or.

Que le retour soit un jour d'allégresse !
Trop vite hélas! viendront les mauvais jours.
Frères de l'Aigle, une sainte promesse,
Un même nom nous unit pour toujours;
Ensemble donc reprenons notre chaîne
Pour en finir d'un pénible métier,
Et répétons, pour charmer notre peine,
Le cri joyeux de : Vive l'officier!

Lugubres cours, monotones murailles,
Qui devant nous tendez un voile affreux,
Vieux murs inscrits du nom de nos batailles [1],
Nous revenons vous faire nos adieux!
Et vous qui seuls obtenez notre hommage,
Arbres flétris [2], reverdissez encor;
Avant que soit tombé votre feuillage,
Nous sourirons à l'épaulette d'or.

Combien de fois déjà, pauvre galette,
Au sein d'un rêve où nous étions heureux,
Tu nous parus devenir épaulette
Sous l'aile d'or d'un aigle radieux!
Aigle immortel, symbole de victoire,
Pour tous tes fils garde un jour des lauriers!
Qu'ils volent vite aux sentiers de la gloire,
Soldats hier et demain officiers.

[1] Les cours de l'École portent le nom de nos batailles célèbres. Ainsi nous avons les cours de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, etc.

[2] Allusion au quinconce qui se trouve dans la cour de Wagram.

CHANT DE TRIOMPHE.

PROMOTION D'ORLÉANS.

(1841-1842.)

La Saint-Cyrienne et ran tan plan,
Les anciens s'avancent tambour battant.
La Saint-Cyrienne et l'on entend
Passer l'officier triomphant.

Pour le Polygone,
Quand vous verrez partir l'ancien,
Ah! plaignez la tonne,
Ah! plaignez-la bien.

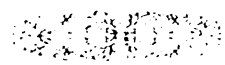
A nous ces bronzes lançant la foudre,
A nous obus, canons, mortiers.
Au sein d'un nuage de poudre,
Quoi de plus beau que l'officier!
La Saint-Cyrienne, etc.

L'officier débute,
La bombe part comme un éclair,
La perche chahute,
Plus de tonne en l'air.
Qu'entend-on là-bas dans le feuillage,
C'est le refrain des vieux Saint-Cyriens.
Chantons en chœur ce que dans un autre âge
Ont chanté les premiers anciens.
La Saint-Cyrienne, etc.

Lorsqu'à votre garde
On laisse le vieux bahut,
L'ancien vous regarde,
Songez-y, bizuts.

Chantons, amis, dans la sainte fête,
Car bientôt l'épaulette d'or
Se rappelant leur chère galette,
Les officiers chanteront encor :
La Saint-Cyrienne, etc.

Honneur au système,
Toi qui bientôt seras ancien,
Fais qu'on craigne et qu'on aime
Le vieux Saint-Cyrien.
Gloire à nos amis dans la carrière,
Gloire aux Cendres, aux Mazagrans,
Près de les suivre aux champs de la guerre,
Nous serons tous officiers d'Orléans.
La Saint-Cyrienne, etc.



LA GALETTE.

CHANT DE TRIOMPHE D'ISLY.

(1844.)

Noble Galette, que ton nom
Soit immortel dans notre histoire,
Qu'il soit embelli par la gloire
D'une brillante promotion.
Et si dans l'avenir
Ton nom vient à paraître,
On y joindra peut-être
Notre grand souvenir.

On dira qu'à Saint-Cyr,
Où tu parus si belle,
La promotion modèle;
Vint pour t'ensevelir.

Toi qui toujours dans nos malheurs
Fus une compagne assidue,
Toi qu'hélas! nous avons perdue,
Reçois le tribut de nos pleurs.
Nous ferons un cercueil
Où sera déposée
Ta dépouille sacrée,
Nous porterons ton deuil,
Et si quelqu'un de nous
Vient à t'offrir un gage,
L'officier, comme hommage,
Fléchira le genou.

Amis, il faut nous réunir
Autour de la Galette sainte;
Qu'elle vive dans cette enceinte
Au moins par notre souvenir.
Que son nom tout-puissant,
S'il vient un jour d'alarmes,
A trois cents frères d'armes
Serve de ralliment.

Qu'au défaut d'étendards,
Au jour de la conquête,
Nous ayons la Galette
Pour fixer nos regards.

Soit que le souffle du malheur
Sur notre tête se déchaîne,
Soit que sur la plage africaine
Nous allions périr pour l'honneur,
Ou soit qu'un ciel plus pur
Reluise sur nos têtes,
Ou que loin des tempêtes
Nos jours soient tous d'azur,
Oui, tu seras encor,
O Galette sacrée !
La mère vénérée
De l'épaulette d'or.

CHANT DE TRIOMPHE (DJEMMA.)

(Juillet 1846.)

Amis, lorsque dans cette enceinte
Un triomphe a frappé nos yeux,
Autour de la Galette sainte
L'air retentit de cris joyeux.
Au milieu de notre allégresse,
N'oublions pas ceux dont la mort
Orna d'un nom notre jeunesse;
Ah ! que nos voix avec ivresse
Par des chants célèbrent leur sort
Soldats, votre mémoire
Jamais ne périra;
On lira dans l'histoire :
Honneur, honneur et gloire
Aux braves de Djemma.

Leur vaillance fut étouffée
Par des bras toujours renaissants;

Mais leur nom seul est un trophée ;
Contre dix mille ils sont trois cents ;
Pour de l'honneur donnant leur vie,
Lassés de vaincre ils sont tombés ;
Que leur trace, amis, soit suivie ;
Comme eux tombons pour la patrie,
Comme eux nous serons admirés.
Soldats, etc.

CHANT DE TRIOMPHE.

PROMOTION D'IBRAHIM.

(1845 — 1847.)

REFRAIN.

Tu viens, noble épaulette,
Nos peines vont finir,
Qu'alors chacun répète :
Honneur à la Galette,
Galette de Saint-Cyr.

Amis, à cette noble fête
Un vainqueur nous a conviés,
Relevons fièrement la tête,
Couvrons la tonne de lauriers.
Resserrons en ce jour de gloire
Les liens de notre union,
Et mêlons à cette victoire
Les souvenirs de notre gloire,
L'honneur de la promotion.

Beau jour de gloire et d'espérance
Que le jour où nos bataillons
Montraient au roi que notre France
Est la reine des nations!
Nous les premiers de la colonne,
Nous le bataillon d'officiers,
Nous les soutiens de la couronne.
Nous défilons devant son trône;
Que nous couvrirons de lauriers.

Un jour au nom de Cracovie
Nous sentîmes battre nos cœurs;
Alors la Pologne asservie
Succombait sous ses oppresseurs.
Un jour aussi plus de souffrance,
Quand les Polonais triomphants
Béniront le nom de la France,
Et que le cri de la vengeance
Fera pâlir tous les tyrans.

Le temps, amis, lentement passe
Sur nos jours d'exil, de douleur;
Deux mois encore, et tout s'efface,
Deux mois de deuil, puis le bonheur.
A nous les périls et la gloire,
Bientôt nous serons officiers.

Oh ! puisse alors une victoire
Graver nos noms dans notre histoire
Et nous couvrir tous de lauriers !

Devant notre étoile brillante
S'est incliné le front d'un roi ;
Vainqueur, cette étoile éclatante
S'incline à son tour devant toi.
La justice aujourd'hui l'ordonne,
Redisons tous : Gloire au vainqueur ;
Qu'il garde aujourd'hui sa couronne,
Et si l'heure du combat sonne,
Qu'il la retrouve au champ d'honneur.

CHANT DE TRIOMPHE.

PROMOTION DE HONGRIE.

(1848 — 1850.)

REFRAIN.

ENCORE un jour de fête,
De triomphe et d'orgueil ;
Honneur à la Galette
Dont nous portons le deuil !
Que le canon résonne,
Et, si notre mortier
Au loin abat la tonne,
Célébrons l'officier !

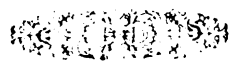
Amis qu'un même espoir rassemble,
Dans ces murs vieillis, que nos voix
S'unissent pour chanter ensemble
Saint-Cyr une dernière fois !
Du bahut l'histoire est finie ;
Jetons des pleurs sur son trépas ;
Chantons l'officier de Hongrie,
La gloire nous ouvre les bras !

O vous, qu'un arrêt trop sévère
Un jour de ces lieux vint chasser,
Sortez la tête haute et fière,
L'amitié peut tout effacer!
Votre main à la nôtre unie,
Marchons toujours du même pas;
Frères, la route est aplanie,
Même sort nous attend là-bas!

Dans deux mois notre tour arrive,
A nous la gloire et l'avenir;
Qui veut l'avoir meure ou nous suive,
Nous les derniers fils de Saint-Cyr!
Le baptême de la mitraille
Peut-être nous attend sous peu;
Nos voix, le jour de la bataille,
Chanteront en marchant au feu!

Peut-être, en volant à la gloire,
L'un de nous tombera sans peur,
Et l'appel, au jour de victoire,
Répondra : Mort au champ d'honneur!
Dans ces murs, une voix amie
Chantera nos lointains combats.
Vive l'officier de Hongrie!
Et son nom ne périra pas.

Oui, nous vivrons dans cette enceinte,
Amis, par notre souvenir;
Du bahut la vie est éteinte.
Après nous, rien dans l'avenir.
En attendant ma main caresse
Mon canon encor tout fumant;
Amis, signalons notre adresse,
Que l'officier soit triomphant!



CHANT DE TRIOMPHE.

PROMOTION DE ZAATCHA.

(1849 — 1851.)

Amis, courage,
Car tout orage
Aura bientôt fui loin de nous,
Et l'épaulette,
Est toute prête :
Encore un pas, elle est à nous !

Voyez la liberté là-bas,
Écoutez le canon qui gronde ;
Chaque coup vers elle est un pas,
Chaque coup, c'est un cri du monde
Qui nous convie à son bonheur,
Qui nous promet fortune, honneur ?
Amis, courage, etc.

Salut à la gerbe de feu
Qui lance la bruyante bombe.
Bravo ! la perche en son milieu
Se brise : elle chancelle et tombe.
Vite des fleurs et des concerts,
Ainsi se briseront nos fers !
Amis, courage, etc.

Avant de nous serrer la main,
Chantons le triomphe d'un frère ;
Qu'il soit le présage certain
D'une gloire moins éphémère,
Et qu'aujourd'hui nos deux cents voix
Redisent encore une fois :
Amis, courage, etc.

Ensemble faisons nos adieux
A notre glorieuse école,
Avant d'aller en d'autres lieux
Joindre à sa brillante auréole
Les noms, les succès et l'éclat
Des officiers de Zaatcha.
Amis, courage, etc.

En quittant ce triste séjour,
Oublions toutes nos souffrances ;

Plus de rancune en ce beau jour,
Place à la joyeuse espérance !
A nous la vie et l'avenir ;
Adieu pour toujours à Saint-Cyr !
Amis, courage, etc.

Oublions ces deux ans d'ennui,
Pensons à la prochaine gloire,
Et puissions-nous, comme aujourd'hui,
Bientôt, au jour d'une victoire,
Être là tous pour dire encor :
Amis, à la vie, à la mort !
Amis, courage, etc.

CHANT DE TRIOMPHE.

PROMOTION DE KABYLIE.

(1850 - 1852.)

C'EST un beau jour, ami, qui nous rassemble :
A tes succès nous voulons applaudir.
Pour te fêter nous cueillons tous ensemble
Quelques lauriers que nous voulons t'offrir.
Ils sécheront au souffle de l'automne ;
Mais quelque jour les verra reverdir :
Au champ d'honneur on trouve une couronne
Que ni le temps ni l'air ne peut flétrir. (*Bis.*)

Dans la prison, berceau de ton enfance,
Jeune épaulette, il t'a fallu souffrir;
Mais du bonheur ton aurore commence
Et te présage un brillant avenir.
Tous ces longs jours qui coulaient avec peine
Tressaient pour toi des fils d'or et d'argent :
Un mois encore, et tes franges de laine
Disparaîtront ainsi que ton tourment. (*Bis.*)

Peut-être un jour sur les champs de la gloire
Nous irons faire aussi quelque moisson :
On nous verra voler à la victoire,
Des ennemis fendre les bataillons;
Mais si la mort, brisant notre espérance,
Vient arrêter le cours de nos succès,
Soyons heureux de mourir pour la France :
Nous finirons en officiers français. (*Bis.*)

Que dès ce jour, officiers d'Kabylie,
Notre nom soit un mot de ralliment;
Soutenons-nous, et pour toute la vie
Unissons-nous par un noble serment.
Promettons-nous qu'en des jours de tristesse
Nous serons là comme aux jours de festins,
Et répétons, oui, répétons sans cesse :
Vive Saint-Cyr, vivent les Saint-Cyriens! (*Bis.*)

CHANT DE TRIOMPHE.

PROMOTION DE L'AIGLE.

(1851 — 1853.)

AIR : *O Mont-Saint-Jean, nouvelles Thermopyles.*

JADIS on célébrait la gloire
Du guerrier revenu vainqueur ;
Chantons, sur son char de victoire,
Notre frère triomphateur.
Amis, de son humble auréole,
Inspirons-nous pour rajeunir
De notre glorieuse école,
Le vieux et noble souvenir.
Salut au premier bataillon de France !
Qu'en le voyant paraître aux champs de la vaillance,
Ce cri réveille les échos :
Honneur, honneur aux fils de nos héros !

Que ces jeux, échos des batailles,
Rappellent les jours révérés

Des immortelles funérailles
Où succombèrent nos aînés.
Leur valeur, sitôt révélée.
Rendait jaloux nos vieux soldats.
Amis, plus tard, dans la mêlée,
Méritons de suivre leurs pas.
Salut au premier bataillon de France!
Qu'en le voyant paraître aux champs de la vaillance,
Ce cri réveille les échos :
Honneur, honneur aux fils de nos héros!

Amis, enfin, de la carrière,
Demain les portes vont s'ouvrir.
Ayons toujours notre bannière,
Pour nous guider dans l'avenir.
Donnons-nous, aux jours de conquête,
Rendez-vous sur le champ d'honneur.
En attendant ces jours de fête,
Fils de l'Aigle, chantons en chœur :
Salut au premier bataillon de France!
Qu'en le voyant paraître aux champs de la vaillance,
Ce cri réveille les échos :
Honneur, honneur aux fils de nos héros!

CHANT DE DÉPART

DES OFFICIERS DE TURQUIE.

VENEZ, amis, l'étendard se déploie,
De tous côtés le tambour bat aux champs;
A nous, à nous la victoire et la joie,
Enivrons-nous par des chants triomphants
Bientôt ensemble au son de la trompette
A notre tour, nous quitterons Saint-Cyr.
Que ce jour-là, chacun de nous répète :
Séparons-nous, pour vaincre ou pour mourir.

Voyez là-bas, le canon gronde et fume,
Le feu français lave tous nos affronts,
Le sang rougit la mer aux flots d'écume,
Et le trépas fauche les bataillons.

Soit que le sort nous garde pour la gloire,
Ou qu'à vingt ans il nous faille périr,
Répétons tous, amants de la victoire :
Séparons-nous, pour vaincre ou pour mourir.

Le Czar voudrait à ses hordes tartares
Montrer encor nos femmes et Paris;
En attendant que viennent les Barbares,
Notre canon ébranle nos lambris.
Si son courroux osait donner l'alarme,
A la frontière on nous verrait courir.
Chacun dirait, en saisissant son arme :
Séparons-nous, pour vaincre ou pour mourir.

Saint-Cyr ! Saint-Cyr ! voilà le cri de guerre,
Voilà le cri qui nous rendra vainqueurs,
Qui sur nos cœurs, fera bientôt, j'espère,
S'épanouir l'étoile de l'honneur.
Et de la Perse au nord de la Russie,
Du Groënland aux tentes du Baskir,
Nous redirons, officiers de Turquie :
Séparons-nous, pour vaincre ou pour mourir.

CHANT DE TRIOMPHE.

PROMOTION DE CRIMÉE.

(1855 - 1856.)

Amis, que nos chants d'allégresse
Proclament le triomphateur.
Célébrons tous avec ivresse,
Et la victoire et le vainqueur.
Frère, reçois pour diadème
Une couronne de laurier.
De la bravoure elle est l'emblème,
C'est le blason de l'officier.
Répétons le chant de la renommée,
Au premier bataillon d'une immortelle armée,
Chant que redira l'avenir,
Honneur! honneur aux enfants de Saint-Cyr! } *Bis.*

Dans l'air, la bombe éclate et vole,
Saluons sa noble clarté ;
Pour le vainqueur, c'est l'auréole,
Et pour nous, c'est la liberté.
A lui gloire, à nous espérance,
Bientôt nous quitterons ces lieux.
Adieu Saint-Cyr, adieu la France,
Nous reviendrons victorieux.
Répétons le, etc.

Nous voguons vers un beau rivage,
Déjà nous arrivons au port.
A ceux qui restent sur la plage
Donnons un regret pour leur sort ;
Que du temps l'heure fugitive
Des heures abrége le cours,
Qu'ils atteignent bientôt la rive
Où les attendent d'heureux jours.
Répétons le, etc.

Entendez-vous ces cris d'alarmes ?
Le canon résonne là-bas.
Les boulets à nos frères d'armes
Donnent un glorieux trépas.
Russes, qui troublez notre fête,
Malheur à vous ! malheur à vous !

Tremblez! la vengeance s'apprête,
Vaincus, vous direz à genoux :
Grâce pour nous, vaillant fils de la France,
Vengez-vous noblement en pardonnant l'offense;
Nous chanterons dans l'avenir,
Honneur! honneur aux enfants de Saint-Cyr. } *Bis*

Bientôt, fils aînés du courage,
Nous irons gagner votre nom.
Ce triomphe est l'heureux présage
Des succès de la promotion.
Amis, au jour de la bataille,
Souvenons-nous tous du tonneau;
Et si par malheur la mitraille,
Pour l'un de nous creuse un tombeau,
Ne pleurons pas, officiers de Crimée;
Mais écoutons l'adieu de notre France aimée,
A celui qui vient de mourir.
Honneur! honneur! il était de Saint-Cyr. } *Bis*